

Souvenirs sur Lénine



Maria Ilinitchna Oulianova

Quelques souvenirs

Dès mes plus tendres années, j'éprouvais pour Vladimir Ilitch un sentiment tout à fait particulier : un amour fervent allié à une sorte de vénération, comme s'il s'agissait d'un être d'une nature exceptionnelle, d'un ordre supérieur. Et si je me permettais des caprices et de la désobéissance avec les autres, tout cela s'évanouissait sans laisser de trace dès que je soupçonnais seulement que Vladimir Ilitch pouvait me voir ou m'entendre. Sans même parler du fait que j'aurais pu manifester la moindre ombre de désobéissance à son égard. Et pourtant, il ne faisait jamais preuve de la moindre sévérité envers moi, bien au contraire, il me gâtait comme la benjamin de la famille.

Je pense qu'il avait conquis une autorité aussi absolue grâce à la hauteur de sa stature morale. Les enfants sont en effet très sensibles à la cohérence entre les paroles et les actes, et ils perçoivent si les adultes utilisent une double morale : l'une applicable aux enfants, et l'autre à eux-mêmes. Mon frère faisait toujours bien tout ce qu'il entreprenait, et de plus, il avait appris très tôt à se maîtriser. Pourtant, il était de nature emportée et il fallait une volonté solide pour se contenir. Je le répète : je ne me souviens pas, à de rares exceptions près, qu'il ait été nerveux à cette époque, ou qu'il se soit montré brusque envers qui que ce soit.

Il est possible que mon attachement pour Vladimir Ilitch ait été encore renforcé par le fait que j'avais reporté sur lui l'amour que je portais à notre père, décédé alors que je n'avais pas encore huit ans. Notre père adorait s'amuser, courir et jouer avec nous, les enfants. Il s'occupait beaucoup de moi, comme de la plus jeune. Vladimir Ilitch avait la même attitude envers les enfants que notre père. C'était un trait qui conquérait particulièrement les enfants. Il les abordait simplement, avec affection et, je dirais, d'égal à égal, comme de véritables personnes, bien que petites. Dans son ton et ses manières avec eux, il n'y avait ni cette condescendance que l'on sent si souvent chez les adultes envers les enfants, ni cette adaptation forcée aux enfants et à leurs intérêts. Vladimir Ilitch avait lui-même conservé jusqu'à ses derniers jours beaucoup de cette qualité enfantine, dans le meilleur sens du terme, qui se manifestait par une pureté, une sincérité et une joie de vivre étonnantes, une capacité à s'enthousiasmer, disons pour la chasse, une promenade, un jeu, etc., comme un enfant, ainsi qu'une aptitude à se livrer à la gaieté la plus insouciant. Comment, dans ces conditions, ne pas gagner la sympathie des enfants !

Et chaque fois que Vladimir Ilitch avait l'occasion de rencontrer des enfants, il établissait très rapidement avec eux des relations des plus amicales, teintées d'une forme d'adoration de leur part. La familiarité s'installait vite, et peu après on entendait déjà des rires sonores, des chamailleries et des courses poursuites.

Vladimir Ilitch était toujours partisan de laisser aux enfants la plus grande liberté et, même plus tard, il nous arrêtait lorsqu'il nous voyait « reprendre » les enfants : « tiens-toi tranquille », « ne gigote pas », « ne fais pas le fou » et autres remarques similaires. Cette attitude envers les enfants s'est manifestée même peu avant sa mort. Pour Noël 1923, j'avais organisé un arbre de Noël dans le grand hall de la maison de Gorky, j'avais invité une dizaine d'enfants du personnel local et nos deux neveux. Vladimir Ilitch était descendu (de l'étage) dans son fauteuil et regardait avec plaisir les jeux des enfants et écoutait leurs chants choraux. Mais lorsque, à la fin, j'ai distribué des cadeaux aux enfants et que, dans leur joie, ils s'étaient un peu trop énervés et avaient commencé à courir partout, j'ai tenté de les calmer, craignant que tout ce bruit ne fatigue excessivement Vladimir Ilitch. Mais il m'a immédiatement fait signe de ne pas interrompre les enfants dans leurs jeux.

Il n'y eut jamais aucune « remontrance » de la part de Vladimir Ilitch envers moi non plus, lorsque j'étais enfant et qu'il était un jeune homme (il avait huit ans de plus que moi). Son attitude envers moi était toujours simple et affectueuse, et elle avait toujours pour effet de me rehausser à mes propres yeux.

Pendant la période de notre vie à Simbirsk, la différence d'âge entre Vladimir Ilitch et moi, dont j'ai parlé plus haut, était particulièrement sensible.

Mais j'ai pris un peu trop d'avance. De la vie à Simbirsk, avant la mort de notre père, j'ai conservé ces souvenirs. Nous vivions dans une grande maison spacieuse avec un entresol où nous logions, nous les enfants¹. La maison donnait sur une grande cour herbeuse où, l'été, nous organisions toujours divers jeux, comme colin-maillard, chat, etc., et où, l'hiver, nous construisions une montagne de glace. Au-delà de la cour s'étendait un grand verger qui débouchait sur la rue Pokrovskaïa, parallèle à la rue Moskovskaïa où se trouvait notre maison. Ce jardin était très beau. Des allées bordées de lilas, d'acacias, etc., en faisaient le tour, offrant beaucoup d'ombre. Au centre, d'autres allées divisaient le jardin en quatre parties égales. Ces quartiers étaient plantés de toutes sortes d'arbustes à baies, de pommiers, etc. Il nous était interdit de cueillir quoi que ce soit dans le jardin sans une permission spéciale. Il n'était permis de « paître » dans les plates-bandes de fraises, les framboisiers, etc., qu'après que les confitures avaient été faites et que les incursions des enfants parmi les buissons et les plates-bandes ne pouvaient plus avoir de fâcheuses conséquences. Nous, les enfants, respections très strictement cette interdiction. Et je me souviens combien les paroles d'une connaissance m'avaient choquée, qui, dans une conversation avec maman, exprima sa surprise que tout soit intact dans le jardin. « *Les miens*, dit-elle, *arrachent tout*. » Je ne me souviens pas que l'interdiction de cueillir les baies, etc., ait été particulièrement difficile à respecter pour nous ; nous en recevions toujours à table, et de plus, l'interdiction concernant les groseilles à maquereau, par exemple, une fois mûres, n'existait pas du tout, et pour les autres baies, l'interdiction était levée rapidement, comme je l'ai indiqué plus haut.

Je me souviens que la silhouette de Vladimir Ilitch apparaissait parfois parmi ces buissons de baies. Je me souviens aussi des goûters dans le kiosque au milieu du jardin, où la famille entière se réunissait après le déjeuner. Mais à cette époque, la différence d'âge entre Vladimir Ilitch et moi (huit ans) était particulièrement sensible : j'étais encore toute petite, et mon frère était un lycéen des classes supérieures. Mais certaines images sont restées gravées dans ma mémoire. Me voici toute petite. Nous avons un chien, nommé *Garçon*², que notre vieille nounou³, qui vivait chez nous et avait élevé tous les enfants à partir de Vladimir Ilitch, appelait *Culotte*. Un soir, l'un des garçons – les enfants des Persianinov, des lycéens, vivaient alors chez nous – m'appelle à l'étage, dans leur chambre, pour voir un tour de magie. J'y vais avec ma nounou et, retenant mon souffle, je regarde la boîte de la machine à coudre de maman qui se déplace d'elle-même sur le sol, d'un côté puis de l'autre. Ma stupéfaction est sans bornes, mais elle se transforme en désespoir lorsque la boîte est soulevée et que notre petit chien se trouve dessous. Je fonds en larmes amères, et même la promesse de la nounou de donner tout de suite de la viande de bœuf à Culotte ne suffit pas à me calmer. Mais Vladimir Ilitch apparaît alors, et son assurance que rien n'est arrivé au chien fait son effet.

Et voici l'hiver. Nous dévalons avec Vladimir Ilitch sur un traîneau du haut de la grande montagne de glace construite dans la cour. À cette époque, Ilitch m'appelait « mon petit oiseau » et me soulevait souvent haut au-dessus de sa tête en me tenant par les coudes par derrière.

En 1886 (le 12 janvier), notre père mourut, et le 8 mai 1887, notre frère aîné, Alexandre⁴, fut pendu à Saint-Petersbourg.

J'ai déjà raconté dans mon discours⁵ au Soviet de Moscou le 7 février 1924 quelle impression l'exécution de notre frère aîné avait produite sur Vladimir Ilitch, et j'ai cité ses paroles : « *Ce n'est pas cette voie qu'il faut suivre, nous n'emprunterons pas cette voie*. »⁶ Son expression à ce moment était telle qu'on aurait dit

1 Il s'agit d'Olga Dimitrievitch Oulianova et de Viktor Dimitrievitch Oulianov.

2 En français dans le texte.

3 Elle est morte dans notre maison en 1890 (M.O.). Il s'agit de Varvara Grigorievna Sarbatova, qui a été nourrice dans la famille Oulianov pendant près de 20 ans. (Ed.)

4 Alexandre Ilitch Oulianov (1866-1887).

5 Voir la présente édition.

6 Le texte manuscrit comporte la version alternative suivant : « *Les malheurs qui se sont abattus sur notre famille à la fin de notre séjour à Simbirsk, en 1886 et 1887 (la mort de mon père et l'exécution de mon frère aîné), je n'ai pu les comprendre pleinement et consciemment, car j'étais trop jeune. Mais j'ai gardé en mémoire l'air accablé de Vladimir Ilitch à l'annonce de l'exécution de son frère, sa douleur face à cette mort tragique, sa désapprobation de la voie suivie par Alexandre Ilitch. Il m'a semblé que Vladimir Ilitch regrettait que son frère aîné préférât ait donné sa vie à si bon compte. Les expressions « ce n'était pas la bonne voie » ou « ce n'est pas par là qu'il faut marcher » montraient que Vladimir Ilitch condamnait la voie de la lutte contre l'autocratie qu'Alexandre Ilitch avait choisie. Bien entendu, dans la tête de Vladimir Ilitch, alors âgé de 17 ans, il ne pouvait y avoir de plan de lutte révolutionnaire bien défini et,*

qu'il regrettait que son frère ait donné sa vie à trop bon compte, sans l'avoir utilisée comme il aurait pu le faire pour le bien de la classe ouvrière.

À l'été 1887, nous déménageâmes pour Kazan, après avoir vendu la maison et dit adieu à Simbirsk. La peine de déportation en Sibérie orientale de notre sœur [Anna](#) fut commuée en assignation à résidence dans le gouvernement de Kazan, et elle s'installa dans le domaine de notre tante à Kokouchkino. Notre [frère cadet](#) fut transféré au lycée de Kazan, et Vladimir Ilitch entra à l'Université de Kazan⁷. Pendant les deux mois qu'il passa à l'université, je vécus avec notre sœur à la campagne et je revins en ville quelques jours avant son expulsion de Kazan. Je me souviens d'un soir d'hiver glacial. Avec Ilitch, nous partons en télègue avec des grelots pour Kokouchkino, et un officier de police nous suit sur un traîneau. Ce fut ma première rencontre avec la police. La ville se termine, nous entrons dans la campagne, et alors notre escorte fait demi-tour. À Kokouchkino, Volodia passe tout son temps plongé dans ses livres dans sa chambre, devant son bureau, et j'entre dans cette pièce avec un sentiment de respect particulier. Et lorsqu'il se met à étudier avec moi – ce qui, d'ailleurs, arrivait rarement durant cette période –, j'éprouve une joie profonde et il me semble que toutes les leçons se passent bien mieux. Pour nos promenades, nous allions généralement sur la rivière, sur la glace. Vladimir Ilitch chassait le lièvre, mais sans doute sans succès, et notre sœur le taquinait souvent à ce sujet. La vie à la campagne en hiver n'était pas gaie, d'autant que la maison où nous vivions était plutôt froide. Aucune société, et il me semblait que mon frère supportait difficilement la vie là-bas. On ne l'autorisait pas à partir à l'étranger.⁸

M.I. Ul'yanova, *O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma.*
Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 33-37.

surtout, théoriquement fondé. Ce plan n'a pris forme dans l'esprit de Vladimir Ilitch que plus tard, lorsqu'il a acquis une connaissance approfondie et solide des œuvres des fondateurs du socialisme scientifique. Mais il avait, me semble-t-il, une nature différente de celle d'Alexandre Ilitch, même s'ils étaient proches l'un de l'autre. Il n'y avait pas d'esprit sacrificiel chez Vladimir Ilitch, bien qu'il ait donné sans réserve toute sa vie à la cause de la classe ouvrière. Une plus grande sobriété et un froid calcul étaient, je pense, inhérents à sa nature. Ces qualités lui permettaient d'utiliser ses forces avec un maximum de résultats positifs, de les canaliser entièrement sans gaspillage vers la réalisation d'un objectif précis. Il n'en avait pas d'autre dans sa vie, il ne s'épargnait aucun effort dans la lutte pour l'atteindre, mais il s'abstenait de tout ce qui pouvait affaiblir l'effet de l'arme, ou qui pouvait du moins retarder le chemin vers le but visé. » (N.d.Éd.)

7 Lénine a étudié à l'Université de Kazan pendant plus de trois mois.

8 Dans le texte manuscrit figure la version suivante : « Au printemps 1887, nous avons déménagé à Kazan, où Vladimir Ilitch était inscrit à l'université depuis l'automne. Ma sœur Anna Ilinitchna a été placée sous surveillance de la police dans le village de Kokouchkino, à 40 verstes de Kazan, et je suis restée vivre avec elle. Notre morne solitude dans le village pendant l'hiver n'était égayée que par d'occasionnelles visites clandestines à nos parents à Kazan. L'une de ces visites a coïncidé avec l'expulsion de Vladimir Ilitch de la ville. On sait qu'il n'est resté que trois mois à l'université et qu'après une brève arrestation, il a été envoyé à Kokouchkino. Les détails de ce départ forcé de la ville – c'était la première fois que j'observais la répression policière – sont restés dans ma mémoire. Avec mon frère et ma mère, qui étaient allés accompagner Vladimir Ilitch au village, nous traversions la ville dans une kibitka couverte, et un policier nous escortait derrière, sur un traîneau, ce qui a retenu toute mon attention. Aux limites de la ville, il a fait demi-tour et nous avons poursuivi notre route au son des cloches et au grincement des patins dans la neige. Avec l'arrivée de Vladimir Ilitch, la solitude du village enneigé n'était plus aussi pesante – mon frère la rendait vivante, et sa seule présence parmi nous éclairait tout pour moi, comme toujours, d'une lumière particulière. Ma sœur me préparait à l'examen de la deuxième année du gymnase. Elle venait de subir le cruel traumatisme de la mort tragique de son frère adulé et était très nerveuse. Cela se manifestait parfois pendant les cours qu'elle me donnait, ce qui nous causait beaucoup de peine à toutes les deux. Je me souviens que Vladimir Ilitch, entendant l'une de ces crises, s'est assombri et semblait dire : « Tu ne peux pas faire ça : Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire ». A plusieurs reprises alors, Vladimir Ilitch a répété avec moi le matin. Il n'y avait alors aucun signe de crispation, les leçons étaient un plaisir. Les promenades avec lui sur la glace d'une petite rivière étaient aussi un plaisir. Sa sœur taquinait Vladimir Ilitch avec ses tentatives de chasse infructueuses, disant qu'il manquait tous les lièvres, qui traversaient alors la route pour venir à lui. La chasse n'était vraiment pas une réussite pour Vladimir Ilitch à cette époque, et il ne s'y adonnait pas beaucoup, consacrant la majeure partie de son temps à la lecture. ».

A Simbirsk

Vous me demandez, les enfants, de vous parler du camarade Lénine ? Vous dites le connaître comme le guide de la classe ouvrière, le guide de la révolution sociale mondiale, mais vous avez eu peu d'occasions d'entendre parler de lui en tant qu'homme, et vous souhaiteriez en savoir plus sur sa vie. Vous avez raison de poser de telles questions, car le camarade Lénine était un grand homme non seulement par son intelligence, par le rôle qu'il a joué dans notre révolution, par l'œuvre immense qu'il a accomplie pour la libération et l'amélioration de la vie de tous les déshérités, de tous les opprimés par le capital dans le monde entier. Non seulement nous devons tous étudier cette œuvre, mais nous devons bien connaître le camarade Lénine en tant qu'homme, car cela nous aidera nous-mêmes à devenir meilleurs.

Je vais m'efforcer de vous parler de lui plus en détail, car je connais Vladimir Ilitch non seulement par les livres et les récits d'autres personnes, mais je le connais intimement et par la vie partagée avec lui. Écoutez donc.

Nos années d'enfance se sont déroulées sur la Volga, dans la ville de Simbirsk, qui a été rebaptisée Oulianovsk en l'honneur de Vladimir Ilitch, dont le vrai nom était Oulianov. C'était (et elle l'est restée en grande partie aujourd'hui) une petite ville de province, tranquille et paisible. Il n'y avait ni usines ni fabriques, pas de tramways, ni même de tramways hippomobiles ; le chemin de fer n'avait pas encore été prolongé jusqu'à Simbirsk à cette époque. En hiver, il était donc particulièrement difficile de communiquer avec les autres villes : on ne pouvait se déplacer qu'à cheval, ce qui est un mode de transport si peu pratique et si long ! Mais au printemps, avec l'ouverture de la navigation, Simbirsk reprenait un peu vie. Elle est située sur un grand fleuve navigable, et lorsque celui-ci se libérait de ses entraves de glace, l'activité reprenait dans le port de la ville, les sifflets des bateaux à vapeur de passagers et de remorquage retentissaient, le commerce s'animait et la communication avec les autres villes devenait plus pratique. Simbirsk, l'actuel Oulianovsk, est située sur la haute rive montagneuse de la Volga, elle est très verdoyant avec de nombreux vergers disposés sur la colline. Au printemps, surtout lors de la débâcle, la vue sur la Volga depuis la colline, le Venets, comme on appelle le boulevard au-dessus de la falaise, était très belle. Le fleuve déborde de ses rives, s'élargit, et les glaçons descendent le courant, se bousculant les uns les autres, craquant et formant par endroits des embâcles. Ils luttent les uns contre les autres, se frayant un chemin, repoussant les plus petits ou les brisant avec fracas. Nous aimions regarder ce spectacle, nous aimions nous promener sur le Venets, d'où la débâcle, le mouvement renaissant sur le fleuve, était particulièrement bien visible. Mais à Oulianovsk, il y a une autre rivière, la Sviyaga, qui se jette dans la Volga. La maison où nous vivions était plus proche de la Sviyaga, et nous y allions plus souvent pour nous promener, nous baigner et faire du bateau. On pouvait aussi y pêcher, ce que mon frère cadet, Dmitri Ilitch, aimait particulièrement.

Nous vivions dans une maison assez grande et spacieuse que notre père, qui était directeur des écoles populaires, avait achetée en 1878. La maison donnait sur une grande cour couverte d'herbe verte et un jardin qui débouchait sur une autre rue, la rue Pokrovskaïa, parallèle à la rue Moskovskaïa où se trouvait notre maison,. Une porte cochère donnait sur la rue Pokrovskaïa, et nous utilisions généralement cette sortie lorsque nous allions nous baigner et nous promener sur la Sviyaga : c'était le chemin le plus court pour y accéder. Pour le bain, nous avions une heure précise dans un bain public appartenant à des connaissances, et à cette heure-là, tant la gent masculine que féminine de notre maison devait avoir le temps de se baigner. Nous convenions à l'avance qui partirait en premier, notre père avec nos frères ou nous avec notre mère. Et souvent, en arrivant au bain public, nous voyions nos frères patauger dans l'eau. La cabine du bain public ne leur suffisait pas, ils nageaient généralement hors du bain public vers la rivière et s'éloignaient parfois assez loin. Il arrivait parfois que nos frères aussi doivent attendre que nous, nos sœurs, ayons fini de nous baigner. Il y avait un banc près du bain public où s'installaient généralement ceux qui attendaient.

Nous ne partions généralement pas en datcha, hors de la ville, lorsque nous vivions à Simbirsk, et nous ne quittions la ville que parfois et pour quelque temps dans le gouvernement de Kazan, au village de Kokouchkino, où vivaient deux de nos tantes du côté de notre mère. Une partie de ce domaine, qui appartenait au père de notre mère, lui était revenue par héritage, mais il n'était pas pratique d'y passer de

longues périodes, car notre père ne pouvait s'absenter longtemps de son service, mais les enfants plus âgés y vivaient parfois seuls. C'était un endroit très pittoresque et agréable, avec une rivière où l'on pouvait pêcher et faire du bateau, avec un vieux parc où résonnaient toujours les voix d'enfants – ils étaient nombreux à se rassembler à Kokouchkino pendant les étés. Il y avait aussi une forêt non loin, où nous allions nous promener. Nous, les enfants, aimions beaucoup ces voyages à Kokouchkino ; le seul trajet en bateau à vapeur jusqu'à Kazan, pour ensuite prendre des chevaux, était déjà un plaisir pour nous. Bien sûr, la compagnie de nos cousins et cousines, qui, comme je l'ai déjà dit, se rassemblaient en grand nombre à Kokouchkino pour les vacances d'été, était également enchantée. Ce sont surtout les frères et sœurs aînés qui profitaient du plaisir de ces voyages, tandis que nous, les plus jeunes, restions le plus souvent avec notre mère à Simbirsk ou n'y allions que pour une période relativement courte. Notre mère n'aimait pas nous laisser partir sans elle, et elle-même ne s'absentait pas longtemps pour ne pas laisser notre père seul.

Ma sœur me préparait alors à l'examen d'entrée en deuxième classe du gymnase. Ayant récemment subi un grave traumatisme suite à la mort tragique de son frère qu'elle adorait, elle était très nerveuse. Cela se manifestait parfois pendant ses leçons avec moi, nous causant à toutes deux bien des tourments. Je me souviens que Vladimir Ilitch, qui avait entendu une de ces crises, devint sombre et dit, comme pour lui-même : « *On ne peut pas procéder ainsi.* »

À plusieurs reprises, je ne sais plus pourquoi, c'est Vladimir Ilitch qui me donna des leçons le matin. Il n'était plus question de nervosité alors, les leçons n'étaient que pur plaisir.

Les promenades avec lui sur la glace de la petite rivière étaient également un plaisir. Ma sœur taquinait Vladimir Ilitch sur ses tentatives de chasse infructueuses, disant qu'il ratait les lièvres qui lui traversaient ensuite la route. La chasse était effectivement infructueuse pour Vladimir Ilitch à cette époque, et il s'y adonnait peu, passant l'essentiel de son temps avec ses livres.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 38-39.

«Brykaski», «Indiens» et «bâton noir»

Vladimir Ilitch était très turbulent dans sa petite enfance. Il était le plus coquin de nous tous. Mais je ne peux en parler que d'après les dires de ma sœur. Après tout, je n'étais même pas encore née lorsque Vladimir Ilitch avait cinq ou six ans. Ma sœur m'a raconté que lorsqu'on lui donnait des jouets, il s'intéressait beaucoup à la matière dont ils étaient faits. Un jour, on lui a donné un jouet en papier mâché – un trio de chevaux et une charrette. Mais Vladimir Ilitch disparut et on le chercha partout. Il s'avéra qu'il s'était dissimulé derrière une porte et que, là, il avait dévissé les pattes des chevaux. Mais en général, les jouets n'étaient pas très populaires dans notre famille. Vladimir Ilitch était un grand amateur de jeux bruyants. Je me souviens d'une sorte de jeu appelé « brykaski ». Dmitri Ilitch y participait également. On y jouait dans une pièce sombre, le soir, lorsque les aînés n'étaient pas à la maison. C'était un jeu bruyant : on se cachait, on sautait par-dessus les canapés. Et nous avions encore plus de ces jeux bruyants dans la cour que de jeux calmes avec des jouets. Vladimir Ilitch et ma sœur cadette Olga étaient les chefs. Ils inventaient toujours de nouveaux jeux. Dans notre enfance, nous jouions à un jeu qui s'appelle aujourd'hui « bâton de zastoukalochka », et que nous appelions « bâton noir ». Nous jouions aussi aux « Indiens ». Quand nous y jouions, nous faisions des coiffes avec des tiges de bardane et d'autres choses.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, p. 40.

Tout ce qu'il faisait était bien fait

Vladimir Ilitch avait de très grandes aptitudes, mais en plus, c'était un homme très volontaire qui travaillait et étudiait beaucoup. Quel que soit le travail qu'il entreprenait, il le faisait toujours bien, même s'il était insignifiant. Il était incapable de faire quoi que ce soit à la hâte, à la va-vite, à la va-comme-je-te-pousse.

Lorsque Vladimir Ilitch étudiait à l'école, il écoutait toujours attentivement les explications des professeurs, les mémorisait, si bien qu'à la maison, il n'avait pas besoin de passer beaucoup de temps à réviser ses leçons.

Notre jeune frère nous raconte qu'il avait l'habitude de regarder Vladimir Ilitch rédiger ses dissertations. Il ne les remettait jamais au dernier moment, comme le faisaient souvent les autres. Lorsque le sujet d'une dissertation était annoncé et que la date limite de remise était fixée, il s'y attelait aussitôt, élaborait un plan pour la composition, sélectionnait et lisait les livres nécessaires. Peu à peu, son ébauche de dissertation prenait de l'ampleur, ajoutant de plus en plus de faits, de citations, etc. Peu avant la fin du trimestre, il ne lui restait plus qu'à prendre un cahier vierge et à mettre au net sa rédaction. Son professeur lui donnait non seulement un A, mais un A+.

Vladimir Ilitch lisait beaucoup. Il aimait beaucoup Pouchkine, Tourgueniev, Nekrassov, Tolstoï et relisait souvent leurs œuvres. Il étudiait également les langues étrangères, de sorte que lorsqu'il se rendit à l'étranger pour y créer un journal clandestin, l'« *Iskra* », il lui fut facile de communiquer avec les étrangers. Il n'y a qu'avec l'anglais que la situation fut plus délicate, car la prononciation de cette langue est très difficile, et en l'apprenant seul, sans l'aide d'un professeur, comme Ilitch l'avait fait, il n'avait pas pu assimiler la prononciation correcte. Il a dû l'apprendre alors qu'il vivait déjà à Londres.

Lorsqu'il étudiait les langues, Vladimir Ilitch avait une méthode particulière. Il traduisait d'abord un livre en russe à partir d'une langue étrangère, puis, à partir du russe, il le traduisait à nouveau dans une langue étrangère. C'est ainsi qu'il obtenait une bonne connaissance des langues. Lui-même, cependant, pensait qu'il ne connaissait pas assez de langues. Il le disait parce qu'il était un homme très modeste et qu'il était toujours très exigeant envers lui-même.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, p.41.

Comment ? Un cahier blanc cousu avec du fil noir ?

Dès son plus jeune âge, Vladimir Ilitch avait une caractéristique très marquée : tout ce qu'il entreprenait, il l'exécutait très bien. Souvent, lorsqu'un élève a une rédaction à faire et que le délai est long, il s'y met dans les derniers jours, juste avant de devoir rendre le travail écrit. Il pense : « J'ai beaucoup de temps, j'aurai le temps. » Quand on assignait à Vladimir Ilitch une rédaction à faire à la maison, il s'y mettait immédiatement, il préparait le matériel. Il se choisissait des livres, les lisait, prenait des notes.

Il avait l'habitude d'écrire au crayon. Il le taillait finement, c'était un crayon idéalement pointu. Il prenait ses notes et n'écrivait que sur un seul côté de la feuille pliée dans le sens de la longueur. Si quelque chose lui venait à l'esprit, il prenait la page concernée et ajoutait une annotation sur le côté droit. Il établissait le plan de sa rédaction à l'avance. C'est un trait de caractère qui n'est pas très courant chez les Russes. Beaucoup d'entre nous, lorsqu'ils doivent faire un exposé, et je connais de tels camarades, disent que les idées leur viendront sur le moment. Mais Vladimir Ilitch, quel que soit le rapport ou la brochure qu'il écrivait, établissait toujours un plan. Même enfant, il faisait des plans pour ses rédactions.

Quand j'étais en deuxième classe du gymnase, il m'aidait parfois dans mes études si je ne comprenais pas quelque chose. Et il exigeait toujours un grand soin et une grande précision. Je me souviens qu'on m'avait demandé de dessiner une carte de l'Europe. Après avoir regardé la carte, je l'avais dessinée à main levée. Il dit que pour cela il y avait un compas, qu'il fallait mesurer les distances avec précision, et il m'obligea à tout refaire. Voici un autre exemple. J'étudiais les langues avec lui. Il fallait recopier les mots inconnus. Je pris un cahier, je pris le premier fil qui me tomba sous la main et je le cousis. Le fil était noir. Il vit cela et dit : « *Comment ? Un cahier blanc avec du fil noir ? C'est impossible !* » Et il me força immédiatement à refaire le travail. Voilà le degré de précision qu'il exigeait en toute chose. Et cela lui resta toute sa vie.

J'ai eu l'occasion de vivre avec lui dans ce qui était alors le gouvernement de Samara, au hameau d'Alakaïevka, où se trouve aujourd'hui le kolkhoze « Le Coin de Lénine », un très bon kolkhoze. Vladimir Ilitch y vivait l'été. Il avait environ 18-20 ans. Son temps était réparti de manière stricte. Chaque jour, il se levait ponctuellement, buvait son thé, prenait ses cahiers, ses dictionnaires, ses livres, et se rendait dans un coin du jardin. Il s'y était aménagé une table, un banc, une barre fixe. Il l'avait installée lui-même : il avait enfoncé des poteaux et fixé une barre transversale. Régulièrement, à une heure déterminée, pour ne pas perdre son temps inutilement, il s'asseyait pour étudier. Le matin, il s'attaquait aux matières plus difficiles : l'économie politique, l'histoire. Et ainsi, généralement jusqu'à deux heures, jusqu'au déjeuner, il passait son temps dans ce coin. Je venais y étudier les langues étrangères.

Il n'y avait pas un seul jour où il ne travaillait pas, où il s'en allait quelque part. Aussi grands que soient les talents d'une personne, sans un tel travail assidu, il est impossible d'aboutir à quoi que ce soit. Après le déjeuner, il partait se promener ou retournait au même endroit pour lire des œuvres de fiction, de nouvelles revues. Cette précision dans la répartition du temps lui resta dès sa jeunesse. C'est pourquoi il parvint à accomplir tant de choses.

Il aimait beaucoup les langues : l'allemand, le français, et il accordait une grande attention à leur étude. Il avait rassemblé tous les dictionnaires nécessaires. Ses tableaux de verbes irréguliers français étaient si soigneusement tracés et écrits qu'on aurait dit des imprimés.

Il n'avait pas de camarades particulièrement proches à l'école, mais ses camarades de classe avaient une bonne opinion de lui. Il partait parfois plus tôt à l'école pour aider quelqu'un avec des problèmes de mathématiques ou de langues anciennes, qu'il connaissait très bien, ainsi que les langues modernes.

Sa capacité pour le travail littéraire et journalistique se manifesta très tôt. Au gymnase de Simbirsk, le professeur de littérature mettait souvent un cinq plus à Vladimir Ilitch et le louait de toutes ses forces. Il disait toujours à notre mère que son fils serait un homme de lettres – il avait un si bon style. Vladimir Ilitch s'occupait moins des mathématiques et des sciences naturelles. C'était le frère aîné, Alexandre Ilitch, qui avait une inclination pour les sciences naturelles. Il allait constamment en barque, collectait toutes sortes de vers, faisait des collections d'œufs. Mais Vladimir Ilitch n'aimait pas cela. Il préférait les langues, la littérature, l'histoire, les lettres.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 46-47.

Au collège

Lorsqu'il était dans les classes supérieures du collège, Vladimir passait toutes ses soirées avec des livres, préparant déjà le travail révolutionnaire qui remplit toute son existence. Je me souviens particulièrement bien de l'époque qui suivit ses études secondaires, des années où il a vécu avec nous à Kazan et à Samara, avant son départ pour St-Petersbourg.

Au printemps de 1887 (la dernière année de collège de Vladimir) nous reçûmes la nouvelle de l'exécution de notre frère aîné. Des dizaines d'années se sont écoulées depuis, mais je vois nettement, maintenant encore, l'expression du visage de Vladimir en cet instant et je l'entends dire : « *Non, nous ne suivrons pas cette voie. Ce n'est pas cette voie-là qu'il faut prendre* ». Et il commença à préparer celle qui devait, d'après lui, conduire à la victoire et qui l'a effectivement obtenue.

Lorsque nous habitions la campagne dans la province de Samara, Vladimir s'en allait tous les matins après le thé, chargé de livres, de dictionnaires et de cahiers, dans un coin retiré du jardin où il y avait une table et un banc. Vladimir passait là la plus grande partie de la journée, qu'il consacrait à des études scientifiques. Il ne se contentait pas de lire des livres : il étudiait les auteurs, prenait des notes et copiait des extraits. Je venais dans ce coin étudier les langues avec lui et, bien que je fusse alors tout à fait une enfant, j'étais frappée de la persévérance et de la ponctualité avec laquelle Vladimir faisait tout ce qu'il entreprenait. Il inspirait un sentiment tel qu'on avait envie de faire tout au monde pour le satisfaire et mériter son approbation.

Vladimir passait des journées entières sur ses livres, ne les quittant que pour faire une promenade ou pour parler et discuter avec le petit cercle de camarades qui se préparaient comme lui au travail révolutionnaire. Cette faculté de travail et cette persévérance lui sont restées toute sa vie. En exil, comme à l'étranger, il profitait de chaque heure de liberté pour se rendre à la bibliothèque. Un grand nombre de cahiers et de notes de Vladimir ont été conservés et permettent de juger de l'énorme quantité d'ouvrages qu'il avait étudiés dans tous les domaines de la connaissance. Il a étudié toute sa vie : les grands penseurs et la vie, la théorie et la pratique, les faits et les chiffres. Le collège n'avait été qu'un début.

Avec tous ses dons naturels, Vladimir n'aurait pas été ce qu'il fut, il n'avait pas été aussi exigeant pour lui-même durant toute son existence, depuis l'âge du collège.

Souvenirs sur Lénine. Paris : Éditions Sociales, 1956, pp. 78-79.

Le grand frère

Vladimir Ilitch aimait beaucoup son frère aîné. Alexandre était plus âgé que Vladimir Ilitch d'environ quatre ans. Vladimir Ilitch faisait habituellement tout « *comme Sacha* », comme il disait. Ainsi, quand on servait la kacha à table, on l'interrogeait toujours le premier exprès : « *Volodia, comment veux-tu ta kacha : avec du lait ou avec du beurre ?* » Il répondait invariablement : « *Comme Sacha* ».

Le frère aîné était très maître de lui, équilibré, doux, tandis que Vladimir Ilitch, dans son enfance, était bruyant, vif, pas très discipliné. Le frère aîné eut sur lui une influence considérable. Plus tard, il s'est complètement assagi. Il était surtout lié avec sa sœur cadette⁹ : ils étaient proches par l'âge et lisaient beaucoup ensemble. Mais dans les jeux, ils étaient toujours trois : Volodia, Olga et Dmitri. Tous ces jeux se déroulaient dans la cour.

L'exécution de son frère aîné produisit sur Vladimir Ilitch une impression très forte. Cette année-là, il venait justement de terminer le lycée. Il partit pour l'université de Kazan. Les règles en vigueur à l'université étaient alors très strictes : il était interdit aux étudiants de se réunir pour travailler leur culture personnelle. Il y avait des surveillants, qu'on appelait les « pédèles », qui dénonçaient aux autorités les conversations politiques des étudiants.

À Kazan, les étudiants voulurent un jour donner une leçon à un surveillant ; plus généralement, ils réclamaient une plus grande liberté à l'université. Ils rédigèrent une pétition, et Vladimir Ilitch y participa très activement. Cette pétition ne fut pas acceptée par les autorités universitaires. La police fut appelée. Beaucoup d'étudiants jetèrent alors leur carte d'étudiant, en signe de protestation. Et Vladimir Ilitch jeta aussi sa carte. Plusieurs dizaines d'étudiants furent arrêtés. Vladimir Ilitch aussi.

Et alors que l'officier de police le conduisait en prison, il lui dit : « *Contre quoi vous insurgez-vous, jeune homme, c'est un mur qui est devant vous.* » Mais Vladimir Ilitch, qui était très déterminé, lui répondit : « *Oui, un mur, mais pourri ; poussez dessus, et il s'effondrera.* »

Il fut exilé dans le gouvernement de Kazan. Là, il était sous surveillance secrète. Sa sœur aînée y vivait aussi. Elle était sous surveillance officielle ; l'officier de police venait s'informer : comment, quoi, est-ce que quelqu'un venait ? Là, il n'y avait rien d'autre à faire que de rester sur place et de travailler. Et Vladimir Ilitch travailla beaucoup, il lisait.

Lorsque Vladimir Ilitch était à Kazan, il fit la connaissance de certains révolutionnaires. Il y avait là quelques anciens membres de la *Narodnaïa Volia*. Il n'était pas d'accord avec leur tactique, avec leurs méthodes, mais il s'efforçait toujours de tirer d'eux tout ce qui pouvait être utilisé pour le travail révolutionnaire. Il les questionnait toujours : « *Et comment vous cachez-vous des indicateurs, comment faisiez-vous pour établir des contacts en prison ?* »

Pendant la clandestinité, il était très important qu'un révolutionnaire fût discret, qu'il sût tromper les gendarmes et les indicateurs. Bien des fois Vladimir Ilitch aurait pu être envoyé au bagne s'il était tombé entre les mains des gendarmes, mais grâce à son sang-froid et à son habileté, il leur échappait.

Vladimir Ilitch commença son travail clandestin dans les années 90, lorsqu'il arriva à Pétersbourg (l'actuel Léninegrad). Les conditions étaient très difficiles. Il n'y avait pas de technique, comme nous l'appelions alors, c'est-à-dire pas de possibilité d'imprimer des tracts en typographie. Le premier tract de Vladimir Ilitch fut reproduit à la main. Il l'écrivit en lettres d'imprimerie, en quatre ou cinq exemplaires. Les indicateurs, les filatures – les agents de police – s'y prenaient très habilement. Il arrivait très souvent qu'un indicateur vous suive, puis, pour que vous ne deviniez pas que vous étiez filé, il passait le relais à un autre, puis

9 Olga Ilinitchna Oulianova (1871-1891).

réapparaissait. Vladimir Ilitch devait étudier les passages entre les cours et surveiller constamment, attentivement, pour voir si personne ne le suivait. Il avait un talent particulier pour leur fausser compagnie.

Une fois, en 1895, il raconta : il devait se rendre quelque part, et il vit un indicateur. Vladimir Ilitch voulut s'en débarrasser. Il se faufila discrètement dans une entrée d'immeuble. Il y avait là la loge du concierge. Justement, il n'était pas là. Vladimir Ilitch entra dans la loge, s'assit dans un fauteuil et vit par la fenêtre l'indicateur qui s'agitait ; l'homme avait disparu, comme avalé par la terre. Et Vladimir Ilitch, assis dans le fauteuil, riait aux éclats. Quelqu'un descendit l'escalier et vit un inconnu assis dans la loge du concierge, plié de rire.

*M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma.
Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 48-49.*

La période de Samara et d'Alakaïevka (1889-1893)

En mai 1889, nous déménageâmes de Kazan à Samara. Notre mère avait décidé d'acheter une petite ferme avec l'argent tiré de la vente de notre maison de Simbirsk. Grâce à [Mark Elizarov](#) qui devint par la suite le mari de notre sœur aînée, nous trouvâmes une ferme à 50 verstes de Samara, chez un certain Sibiriakov. C'était un riche propriétaire de mines d'or sibériennes qui avait acheté, après 1870, aux hobereaux appauvris de Samara, de vastes domaines, afin d'y organiser une grosse exploitation, techniquement rationalisée. Homme d'opinions libérales de gauche, et peut-être même encore plus à gauche, Sibiriakov envisageait sans doute aussi de faire de la propagande révolutionnaire dans le peuple. En tout cas, il était en liaison, d'une façon ou d'une autre, avec les révolutionnaires.

Il aidait largement les populistes qui effectuaient déjà un travail révolutionnaire incessant dans le district d'Alakaïevka (on appelait ainsi notre ferme, du nom du village voisin) dès 1880. De 1875 à 1880, dans l'un des villages de Sibiriakov, Skolkovo, son lieu de résidence, avaient vécu Gleb Ouspenski et sa femme, institutrice de l'école primaire édifée par Sibiriakov. C'est là qu'Ouspenski écrivit sa célèbre nouvelle : *Les trois villages*, décrivant les villages de Skolkovo, Zagliadno et Gvardeitsy et leurs habitants. Dans cette même région, les populistes tentèrent à plusieurs reprises d'organiser des colonies agricoles (les Caucasiens¹⁰, du groupe d'Orlov, plus tard socialiste-révolutionnaire, qui avait organisé une colonie identique au Caucase, également, sur une terre de Sibiriakov et la colonie de Préobrajenski dans la ferme de Charnel, à 3 verstes d'Alakaïevka, qui a subsisté de notre temps).

Conçue sur une grande échelle, l'entreprise agricole de Sibiriakov ne réussit pas, bien que des sommes importantes eussent été dépensées pour son organisation. Il avait acheté à l'étranger des instruments aratoires perfectionnés, – même deux charrues à vapeur – ; il avait édifié d'énormes bâtisses en briques à proximité des fermes pour le bétail et les instruments, etc. Mais l'exploitation était toujours déficitaire et Sibiriakov dut renoncer à son entreprise. Les instruments furent vendus à vil prix à un Allemand qui possédait à Samara une espèce de quincaillerie. Sibiriakov se débarrassa également des terres, ne conservant que la surface nécessaire pour une école d'agriculture. Un bâtiment avait été construit pour cette école dans la métairie de Konstantinovsk, à 2 verstes d'Alakaïevka et on choisissait déjà les enseignants. Il y avait parmi eux un disciple de Tolstoï, Alexéïev, qui avait vécu auparavant à Iasnaïa Poliana ; il y avait Zoubiline, qui avait fait ses études à l'académie de Petrovsk-Razoumovsk, et d'autres, mais l'autorisation d'ouvrir l'école ne fut pas donnée.

Les liens de Sibiriakov avec les révolutionnaires jouèrent incontestablement un rôle dans cette interdiction, bien que Sverbéïev, qui était alors gouverneur de Samara, ne fût pas non plus, d'une manière générale, partisan de ce genre d'entreprises culturelles. Quoi qu'il en fût, après cela, Sibiriakov liquida tout et partit pour St-Petersbourg (auparavant d'ailleurs, il ne venait dans la province de Samara qu'en passant).

C'est dans ces régions que le destin nous conduisit. En achetant cette petite propriété, notre mère avait espéré que Vladimir s'intéresserait à l'agriculture. Mais il n'avait pas de penchants pour celle-ci. Plus tard, d'après [Nadejda Kroupskaïa](#), il lui avait dit un jour : « *Ma mère voulait que je m'occupe d'agriculture. Je commençai, mais je vis que c'était impossible : les rapports avec les paysans devenaient anormaux.* »

Mais si l'agriculture n'avait pas marché et si on y renonça rapidement, Alakaïevka était parfaite comme lieu de vacances et nous y passions tous les étés. L'air de la steppe et le calme y étaient particulièrement agréables.

10 Cette colonie est décrite par Karonine (Pétropavlovski) dans sa nouvelle : La Colonie de Borsk (M.O.).

À quelques dizaines de sagènes¹¹ de la vieille maison à un seul étage, il y avait un vieux jardin abandonné qui descendait en pente brusque vers le ruisseau. Chacun d'entre nous avait là son coin favori. « L'érable d'Olga », disions-nous. Et, en effet, c'était près d'un grand et vieil érable qu'on pouvait trouver le plus souvent ma seconde sœur Olga avec un livre. Anna préférait une petite allée de bouleaux. Dans la vieille allée de tilleuls, la mieux conservée, il y avait trop d'ombre : les sommets des arbres se rejoignaient presque, formant une véritable coupole. On s'y asseyait et on s'y promenait surtout le soir. A une dizaine de minutes de marche de la maison, il y avait un étang où nous nous baignions. Et tout autour s'étendaient de vastes espaces : vallons, collines, forêts. Non loin se trouvait un bois plein de framboises et nous allions souvent en cueillir. Vladimir venait aussi avec nous. Il aimait beaucoup la nature et il trouvait son plus grand plaisir et son meilleur repos à marcher dans des coins perdus et déserts, « *dans la vraie nature* », comme il disait en décrivant ses promenades à l'étranger.

La maison n'avait pas de terrasse ; un perron couvert en tenait lieu et il était d'ailleurs suffisamment vaste pour que notre famille puisse s'y tenir autour du samovar. Le soir, la lampe était allumée sur ce perron, pour que les moustiques n'envahissent pas les chambres et tous les jeunes s'installaient autour de la table avec des livres.

Notre sœur aînée, Anna, a décrit ce tableau dans l'un de ses essais de versification :

*La nuit est tombée, tout sommeille,
Et tout se tait aux alentours.
Les ténèbres couvrent les champs
Et le village dort.
Derrière un noir nuage
La lune s'est cachée.
Il n'y a pas d'étoiles,
Sauf une qui brille parfois.
Seulement dans la maison,
Une petite lumière éclaire le perron,
Et un groupe sérieux
Pour lire s'est réuni.
Tous sont assis, silencieux,
Plongés dans leurs livres,
Bien que les yeux de Marie
Aient fort envie de dormir.
Un vol infatigable de papillons
Une nuée de moucheron
Tourbillonnent et nous distraient.
Venus de la nuit profonde
Ils aspirent avidement à la lumière
Et dansent tout autour.
Réchauffés par ses rayons,
Ils croient l'été revenu
Ainsi que la chaleur.*

Nous soupions, sur ce même perron, de lait – dont on nous apportait un pot de la cave – et de pain bis.

À droite de la petite antichambre contiguë au perron, se trouvait la chambrette de Vladimir. Il n'y passait d'ailleurs que la nuit. Le matin, après le thé, il prenait ses livres, ses cahiers et ses dictionnaires et s'en allait travailler au jardin. Et pendant ce temps, on garnissait toutes les fenêtres de la chambre d'épais rideaux bleu foncé ou de couvertures, « contre les mouches » avec lesquelles Vladimir était constamment en guerre.

11 Une sagène : 2 m, 13. (N. d. T.).

Dans le jardin, Vladimir avait son lieu de prédilection. Il s'y était aménagé, à l'ombre des tilleuls, une table en bois, un banc et, un peu plus loin, un trapèze. Là il travaillait sérieusement, sans interruption, jusqu'au déjeuner. Vladimir savait travailler de façon systématique et assidue. Il ne se contentait pas de lire les livres, il les étudiait suivant un plan établi. Je me rappelle l'avoir entendu dire que lire simplement divers ouvrages ne servait pas à grand-chose. Dans l'une de ses lettres de Sibérie, où il demandait si notre frère Dimitri, alors en prison, travaillait, Vladimir écrivait : « *Il devrait entreprendre une étude régulière, car « lire » en général, cela ne sert pas beaucoup.* »

Vladimir considérait qu'il fallait choisir une question déterminée et l'étudier systématiquement. Son travail à lui était toujours systématique. Le matin, à tête reposée, il étudiait les choses plus sérieuses. Il ne se contentait pas de lire, mais prenait des notes et copiait des passages. Parfois il laissait ses livres et marchait de long en large dans l'allée, près de la table, réfléchissant sans doute à ce qu'il venait de lire. Puis il se rasseyait et se plongeait de nouveau dans sa lecture. Je venais le matin, dans ce coin du jardin, étudier les langues étrangères avec Vladimir. Je lisais et lui traduais un livre français ou allemand, cependant qu'Ilitch insistait toujours pour que je travaille de la manière la plus indépendante possible, que je trouve moi-même le sens en n'ayant recours à son aide que pour les passages particulièrement difficiles. Je ne copiais pas les mots nouveaux dans un cahier spécial, comme cela se pratique habituellement, mais mon frère me demandait leur signification le lendemain et attirait également mon attention sur eux dans la suite de la lecture lorsqu'ils revenaient dans le texte.

Après le déjeuner, Vladimir s'installait parfois aussi dans son coin préféré, mais il lisait alors des ouvrages plus faciles. Parfois notre sœur Olga venait le rejoindre et ils lisaient ensemble (parmi les livres qu'ils lurent ainsi, je me souviens de ceux de Gleb Ouspenski). C'était Olga qui était la plus proche de Vladimir par l'âge et ils avaient en ce temps-là des sujets d'intérêt communs.

Le soir, on entendait parfois chanter dans la petite maison d'Alakaïevka : c'était Vladimir qu'Olga accompagnait. Il aimait beaucoup la musique et le chant, chantait lui-même et écoutait volontiers chanter les autres : Marc Elizarov tout seul, ou des chœurs. Je me rappelle la fin habituelle de son chant lorsqu'il s'attaquait à la romance : « *Tu as des yeux charmants.* » Sur les notes aiguës – « *ils me font mourir* », il se mettait à rire, agitait le bras et disait : « *Je suis mort, je suis mort.* »

Demandant qu'on envoie des partitions de chant pour [Krjijanovski](#), Vladimir écrivait de Sibérie : « *Aux questions de Maria sur la voix de Gleb ? ... Hem, hem... C'est sans doute un baryton. Il chante les mêmes choses que nous « criions » avec Mark (comme disait Nounou).* »

Olga ne passa que deux étés à Alakaïevka avec nous. C'était une jeune fille exceptionnellement douée et très travailleuse. Sortie du collège avec une médaille d'or, elle travaillait beaucoup et assidûment pour se cultiver : elle étudiait l'anglais, faisait de la musique, lisait beaucoup. Aspirant à étudier la médecine, elle résolut d'aller à Helsinki, puisque l'Institut de médecine féminin de Saint-Petersbourg était fermé à ce moment-là, et elle entreprit l'étude de la langue suédoise. Elle se l'était assimilée à fond, faisait même des traductions du suédois, mais elle ne parvint tout de même pas à entrer à l'Université d'Helsinki car nous apprîmes qu'en plus du suédois, il fallait également connaître le finnois. Pour ne pas perdre de temps à l'apprendre, elle s'inscrivit dans la section de physique et de mathématiques des cours supérieurs de Bestoujev à St-Petersbourg. Elle y passa l'hiver de 1890-91 à travailler intensément, mais au printemps, elle contracta une fièvre typhoïde et le 8 mai, elle s'éteignit.

Comme tous les membres de la famille, Vladimir était timide et lorsqu'il venait chez nous quelqu'un que nous ne connaissions pas – ce qui arrivait très rarement – ou bien il restait dans sa chambre, ou bien il s'enfuyait dans le jardin par la fenêtre. Il faisait de même lorsqu'il venait des gens peu intéressants pour lui. A Alakaïevka nous vivions isolés. Nous avions peu de relations. Mais Vladimir fréquentait quelques-uns des habitants du pays.

Comme je l'ai déjà mentionné, à 3 verstes d'Alakaïevka se trouvait la colonie des « caucasiens », comme les appelaient les paysans. Quelques populistes avaient acheté des terres à Sibiriakov à des conditions avantageuses, afin de créer une commune agricole modèle. Leur affaire ne marcha pas bien d'ailleurs, et

bientôt tous se dispersèrent, à l'exception de Préobrajenski. Vladimir fréquentait ce dernier et ils discutaient beaucoup en faisant les cent pas, parfois tard dans la nuit, sur la route entre notre ferme et celle de Tcharniel. Préobrajenski fit connaître à Vladimir plusieurs paysans intéressants et naturellement très doués.

Vladimir fréquentait également Gontcharov, étudiant en médecine exclu en 1887 de l'Université de Kazan pour avoir participé à des manifestations. Il était officier de santé à Trostianka, à 8 ou 10 verstes d'Alakaïevka. Gontcharov n'était membre d'aucun parti politique en ce temps-là, mais était de tendance très radicale. Il avait pour Vladimir un immense respect.

Pour l'hiver, nous déménagions à Samara, où nous vivions avec notre sœur et Mark, son mari. Je faisais mes études au collège à cette époque et Vladimir m'aidait souvent à apprendre mes leçons. S'il avait à sortir le soir, il avait l'habitude de me prévenir et me proposait de venir plus tôt, tant qu'il était à la maison. Ces études m'ont laissé le souvenir du soin scrupuleux qu'il apportait à toute chose et auquel il s'efforçait de m'habituer également. Je me souviens de la carte de l'Europe que je devais tracer à la maison. Mon travail une fois fini, j'étais venue le montrer à Vladimir, mais il le rejeta et me dit de le refaire. Et, à ce propos, il m'expliqua en détails comment il fallait se servir du compas pour marquer toutes les distances sur le papier, au lieu de dessiner « au jugé », comme je l'avais fait dans mon travail initial. Je me mis à l'œuvre avec ardeur et fus contente de son approbation. Mais l'exemple de la façon dont il faut entreprendre tout travail fut pour moi beaucoup plus important que d'avoir appris à dessiner une carte. Il ne faut pas travailler n'importe comment pour s'en débarrasser au plus vite, mais d'après un plan mûrement réfléchi, et avec soin et persévérance, tant que ce ne sera pas vraiment bien, tant que le travail effectué ne donnera pas satisfaction.

La minutie et le goût de l'ordre de Vladimir se manifestaient parfois même dans des détails. Pour fabriquer un jour un cahier, je saisis la première bobine de fil venue et me mis à coudre mon cahier avec du fil noir. Ilitch, qui était présent, m'arrêta en me faisant remarquer que ce n'était pas joli et qu'il fallait trouver du fil blanc.

Parmi ceux qui venaient chez nous, à Samara, outre [Skliarenko](#), [Lalaïantz](#), Vodovozov qui venait surtout chez notre sœur aînée – ils lisaient ensemble en italien –, Lébédéva et [Goloubéva](#), je me souviens encore d'Ionov et d'Éramassov. Ce dernier avait connu Mark Elizarov et Ionov à Syzrane et ils l'amènèrent un jour chez nous. Voici comment Éramassov décrit sa première visite :

« J'éprouvais un sentiment particulier lors de ma première visite dans la famille Oulianov qui avait subi un si grand malheur. Les Elizarov vivaient alors du côté du quartier de la poste dans la rue Sokolnitcha, c'est-à-dire près du quartier des « déportés », d'après l'expression d'un gouverneur, Briantchaninov je crois, c'est-à-dire près du quartier où s'établissaient habituellement les intellectuels révolutionnaires. Je me rappelle que nous étions venus le soir, juste au moment du thé. Toute la famille s'était déjà réunie dans la salle à manger. Je fis la connaissance de Maria Alexandrovna et de ses enfants Anna, Maria et Vladimir. En plus, il y avait à table un neveu de Mark qui vivait chez son oncle et faisait ses études au collège.

La conversation roulait sur les thèmes habituels en ce temps-là : le populisme, les destinées du capitalisme, V. V. et Nicolas, etc. Vladimir se distinguait non seulement par sa connaissance de la littérature, mais aussi par une espèce de faculté particulière à trouver les points faibles des populistes, des subjectivistes de la tendance de [Mikhaïlovski](#) et Cie. Après le thé, nous passâmes dans la chambre de Vladimir où la conversation se poursuivit. À cette conversation prenait également part mon ami Ionov, qui avait beaucoup étudié le développement du capitalisme en Russie et la différenciation de la paysannerie ; il avait recueilli des documents sur ces questions dans des recueils de statistiques et avait fait des recherches personnelles sur la situation de la paysannerie. Elizarov faisait part de ses observations sur la vie des paysans dans la province de Samara, où la différenciation de la paysannerie se manifestait déjà avec force.

Je me souviens qu'Anna participait aussi à la conversation. Dans cette pièce, je revois un assortiment de Rousskié Viédomosti (Les Informations russes) qui étaient suspendues au mur, devant une petite table. Vladimir gardait tous les journaux lus et marquait les numéros qui l'avaient intéressé. »

Après cette première visite, Éramassov revint nous voir lors de ses autres passages à Samara. Dans ses souvenirs sur cette période de la vie à Samara, Éramassov parle de la traduction du *Manifeste communiste*, que fit Vladimir : « À cette époque, Vladimir avait fait une excellente traduction du Manifeste communiste de K. Marx et de F. Engels, écrit-il. Cette traduction manuscrite passait de main en main et nous l'emportâmes à Syzrane. Là, je donnai le cahier à un instituteur de mes amis, qui était mal noté par les autorités. Cet instituteur fut convoqué à Simbirsk, pour une affaire quelconque, chez le directeur des écoles primaires. Sa mère eut peur d'une perquisition et détruisit le cahier. Tel fut le sort de cette traduction d'Ilich. J'ai terriblement honte en y pensant, car je fus en partie responsable de sa perte. »

Bien qu'Éramassov vînt nous voir assez rarement à Samara – il vivait de façon permanente à Syzrane – les liens établis avec lui furent solides et durèrent toute la vie. Ne participant pas lui-même directement au travail révolutionnaire, il fournit des fonds au Parti durant toute l'époque du travail clandestin – c'était un homme assez fortuné – et dans les périodes difficiles, nous demandions toujours de l'aide au « moine », comme l'avait surnommé Ilich.

Après la Révolution, Éramassov fut pendant un certain temps membre du Parti, mais il dut le quitter pour raison de santé (il avait une tuberculose pulmonaire et rénale). Il travailla pendant une courte période au Musée de l'Éducation nationale, mais dut abandonner son travail pour la même raison. N'ayant pas de salaire, il se trouvait dans la gêne, mais il ne l'écrivit pas une seule fois lui-même ni à Vladimir ni à aucun membre de notre famille – si grande était sa réserve – jusqu'à ce que nous l'ayions retrouvé et lui ayions obtenu une pension. Mais il ne vécut pas longtemps et mourut à Syzrane au printemps de 1927.

À Samara, Vladimir travaillait beaucoup à la préparation des examens qu'il devait passer à St-Petersbourg comme externe, en 1891. Une fois ses examens terminés, il revint Samara et s'occupa un peu de droit. Il avait été nommé avocat-stagiaire chez A. Khardine.

Dans la période de Samara, le jeu d'échecs prospérait à la maison. Vladimir jouait bien, ainsi que notre frère cadet Dimitri et Mark Elizarov. Ils trouvèrent un partenaire redoutable en la personne de Khardine, qui était un joueur d'échecs de première classe. Nous organisions fréquemment des soirées d'échecs. Plus tard, Vladimir joua très rarement aux échecs, puis il les abandonna complètement.

En automne 1893, Vladimir déménagea à St-Petersbourg et les autres membres de la famille à Moscou, où notre frère Dimitri entra à l'Université. Il fallut également vendre Alakaïevka qui ne pouvait plus nous servir de maison de campagne. Elle fut achetée par un négociant du pays, Daniline, qui n'était intéressé que par la terre et le moulin ; de la maison et du jardin, il ne resta bientôt que le souvenir : la maison fut transportée par Daniline à Néialovka et les arbres du jardin furent abattus. En 1905 ou 1906, Daniline fut tué par les paysans.

J'ai eu l'occasion de me rendre à Alakaïevka en 1927 et les paysans m'ont fait l'accueil le plus chaleureux. À qui mieux mieux, ils me posaient des questions sur Vladimir, répétant : « C'est dommage, nous ne savions pas qui vivait alors avec nous. » Ils me questionnèrent également sur Anna qui, lorsque le choléra avait sévi dans la province de Samara en 1892, s'était dépensée considérablement pour aider les malades en leur donnant des médicaments et des conseils.

Près du village d'Alakaïevka est organisé maintenant le kolkhoz « Le coin de Lénine », et, en souvenir d'Ilich, on prend toutes les mesures pour en faire un kolkhoz modèle. À la tête de ce kolkhoz se trouve « l'Oncle Kostia » : Konstantin Dmitrievitch Filipov, qui a assisté au premier congrès des kolkhoziens-travailleurs de choc, à Moscou en 1933. « L'Oncle Kostia » n'est plus très jeune, mais c'est un vrai travailleur de choc et c'est pour une grande part grâce à ses efforts que le kolkhoz doit ses réalisations. Sur l'initiative des kolkhoziens du « Coin de Lénine », à la place de la maisonnette en bois où Vladimir vivait en été, et où il se préparait au travail révolutionnaire, a été construite maintenant une école qui porte son nom.

Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, pp. 80-88.

Vladimir Ilitch déjeune avec un commissaire de police

Lors d'un de ses séjours à Moscou (avant son exil), Vladimir Ilitch demanda à une de ses vieilles connaissances (M. P. Goloubeva) de lui procurer un appartement pour un rendez-vous avec deux camarades. Après avoir tenté en vain d'en obtenir un auprès d'une famille radicale de sa connaissance, Maria Petrovna décida d'organiser la rencontre pour Vladimir Ilitch chez sa sœur, qui était mariée à un commissaire de police. Cette sœur aimait beaucoup Maria Petrovna et lui avait auparavant rendu divers services – elle collectait des fonds, sans savoir d'ailleurs à quoi ils servaient, et prêtait son appartement pour les rencontres de Maria Petrovna avec des camarades.

Ces rendez-vous étaient organisés par Maria Petrovna dans son appartement, mais habituellement en l'absence du commissaire, que ses obligations professionnelles retenaient souvent assez longtemps au-dehors. Ayant appris de sa sœur que son mari serait de service un certain jour, elle donna son adresse à Vladimir Ilitch pour lui et ses connaissances, en précisant l'heure à laquelle venir. Vladimir Ilitch arriva plus tôt, et avec Maria Petrovna, ils se retirèrent dans un petit cabinet de travail pour y converser en attendant les autres. Il était environ une heure de l'après-midi. Soudain, le commissaire revint de manière inattendue, ayant appris que l'affaire qui lui était confiée était reportée et qu'il avait le temps de déjeuner chez lui avant de partir en service.

Éprouvant généralement un grand respect pour Maria Petrovna – au point d'avoir une fois tenté d'intervenir en sa faveur (il s'agissait de lui obtenir l'autorisation de rester plus longtemps à Moscou), ce qui lui avait presque valu son poste (on lui avait signifié que s'il avait de tels parents, il devait au moins éviter de plaider pour eux) –, le commissaire l'invita très hospitalièrement à déjeuner. Sa femme lui dit que Maria Petrovna n'était pas seule, mais qu'un de ses connaissances était avec elle. Mais le commissaire insista pour que cet homme soit également invité à déjeuner.

C'est ainsi que Vladimir Ilitch partagea le repas avec Maria Petrovna et le commissaire. L'hôte, ignorant bien sûr à qui il avait affaire, fut la courtoisie incarnée et, pour divertir ses invités, se mit à raconter qu'il écrivait des mémoires qui présentaient un grand intérêt. Vladimir Ilitch l'approuvait : « *Oui, cela doit être très intéressant* », répéta-t-il plusieurs fois durant le déjeuner. Il répondit de même lorsque le commissaire l'invita à venir un soir pour écouter la lecture de ces mémoires. Maria Petrovna avait du mal à retenir son rire. Au cours de cette conversation, le commissaire raconta notamment qu'il avait été emprisonné environ trois mois (il avait été incarcéré pour une certaine affaire de détournement de fonds) et qu'il avait travaillé à ses mémoires là-bas.

Heureusement, les deux camarades que Vladimir Ilitch devait rencontrer arrivèrent plus tard, lorsque le déjeuner était terminé et que le commissaire était parti remplir ses obligations. On ne sait pas s'ils auraient su se comporter de manière aussi appropriée que Vladimir Ilitch. Lorsqu'ils arrivèrent, Maria Petrovna les conduisit avec Vladimir Ilitch dans la petite pièce où elle avait conversé plus tôt avec lui, puis elle sortit. Elle ne savait pas qui étaient ces camarades.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 61-62.

«Ils ne peuvent pas m'arrêter : je suis déjà en prison»

La prison – la maison de détention préventive. Dans la cellule, un lit, une petite table, un tabouret étaient fixés au mur. Vladimir Ilitch, même emprisonné, avait décidé de ne pas interrompre son travail révolutionnaire. Après son arrestation [en 1895], il lui fallait avant tout savoir qui, dans le cercle, était resté libre. Depuis la prison, il était possible de demander des livres pour travailler. Il envoya donc une longue liste des ouvrages dont il avait besoin. Et comme tous ses camarades avaient divers surnoms, il demanda des nouvelles de chacun dans cette lettre légale, qui passait par les gendarmes, et il le fit de manière très originale.

Il y avait deux hommes de Nijni Novgorod – [Vanaïev](#) et [Silvine](#) – qu'on avait surnommés Minine et Pojarski. Il écrit : « Envoyez-moi le livre Les Héros du Temps des Troubles »¹². Au sujet de Guleb Maximilianovitch Krjijanovski, dont le surnom était *Sousslik [le Spermophile]*, il demanda : *Les Petits Rongeurs de Brehm*. Nadejda Konstantinovna était surnommée *Ryba [le Poisson]*. Il écrivit donc : *Le Minoga* de Mayne Reid.¹³

Les camarades lui répondaient : « *Le Minine est emprunté, le Pojarski est disponible* » ou bien : « *Le premier tome est disponible, le second ne l'est pas.* » C'est ainsi qu'il apprit qui, dans son cercle, était resté libre et qui avait été arrêté.

Il devait aussi faire sortir de la prison des tracts pour l'extérieur. Il existait toute une série de moyens pour communiquer par les livres et par les lettres. Il écrivait avec du lait entre les lignes d'une lettre ordinaire. Le lait, une fois chauffé, devenait visible. Mais, assis dans sa cellule, il était très difficile de choisir un moment où personne ne pouvait le voir. Les gardiens se faufilaient discrètement. Un gardien s'approchait et jetait un coup d'œil par le judas. Il fallait être sur ses gardes. Vladimir Ilitch se fabriquait de petits encriers en pain noir, y versait du lait et écrivait. Lorsque quelqu'un regardait par le judas, il n'avait d'autre choix que de mettre l'encrier dans sa bouche.

Et je me souviens, lors d'une visite, il dit un jour : « *Journée infructueuse aujourd'hui : j'ai dû manger six encriers.* »

En prison, il écrivit le programme du parti. Ce travail lui demanda de longues réflexions, de nombreuses corrections, la refonte de certains points. À la « préventive », les conditions étaient plus clémentes : on pouvait avoir autant de livres qu'on voulait. Dans sa cellule, s'entassaient des piles de livres et diverses notes qu'il avait prises. C'est parmi ces feuillets qu'il dissimula le projet de programme. Et soudain, on vint perquisitionner dans sa cellule, de manière inattendue. Un substitut du procureur était présent. Bien sûr, si on avait trouvé le programme du parti, Vladimir Ilitch s'en serait mal tiré. Il aurait pu écoper d'une peine supplémentaire ou du bagne. Il avait une multitude de notes. Le procureur les regarda et dit : « Il fait trop chaud aujourd'hui pour examiner toute cette statistique. » C'est ainsi qu'il passa à côté.

Vladimir Ilitch disait : « *Je suis dans de meilleures conditions que les autres, on ne peut pas m'arrêter, de toute façon je suis déjà en prison.* »

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. *Vospominaniya Ocherki. Pis'ma.*
Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 63-64.

12 Ouvrage de l'historien Kostomarov. Minine et de Pojarski étaient deux chefs des milices urbaines de Moscou qui chassèrent les envahisseurs polonais le 4 novembre 1612, mettant ainsi fin à la période dit des troubles dans le pays.

13 « Minoga » en russe signifie lamproie.

Sur Vladimir Ilitch

Vladimir Ilitch était un homme de nature robuste, en bonne santé et plein d'entrain. Avant son installation à Leningrad¹⁴, à l'automne 1893, il fut rarement malade et, parmi ses maladies graves, il ne souffrit que d'une seule ; la fièvre typhoïde, contractée à Samara en 1892, et même alors sous une forme bénigne. Tout au long de cette période de sa vie, il vécut en famille, jouissait d'une bonne alimentation, n'était pas surchargé d'un travail stressant et avait la possibilité de passer l'été en dehors de la ville (à l'époque de Kazan, dans le village de Kokouchkino, et à l'époque de Samara, au hameau d'Alakaïevka). Ce mode de vie sain eut une influence positive sur la santé de Vladimir Ilitch et il n'aimait pas l'enfreindre (par exemple, ne pas déjeuner à l'heure, etc.). Plus tard, surtout dans la période de sa vie à l'étranger, il adopta un horaire des plus stricts pour les repas : le déjeuner et le dîner étaient pris à l'heure exacte, sans aucun retard. Cette rigueur s'expliquait en partie par le fait qu'à l'étranger toutes les institutions, y compris les bibliothèques, fermaient à certaines heures de la journée pour le déjeuner et le dîner, mais aussi parce que tout le temps de Vladimir Ilitch était réglé avec la plus grande précision, du moins dans certaines limites.

En s'installant à Pétersbourg à l'automne 1893, Ilitch fut privé pour la première fois du confort familial : il dut vivre en chambre meublée et manger dans des cantines. Sa santé fut bientôt affectée par son activité harassante de révolutionnaire. Il souffrit rapidement d'une gastrite de l'estomac, dont il avait déjà subi de petites attaques auparavant, et ne parvint pas à s'en débarrasser de sitôt. Cette maladie devint particulièrement aiguë en 1895 et, lors d'un séjour de plusieurs mois à l'étranger, il fut contraint de consulter plusieurs fois des médecins et de se soumettre à un traitement. Dans une lettre datée du 18 juillet 1895, Vladimir Ilitch écrit à sa mère : « ... [je me trouve maintenant] dans une petite ville d'eau suisse : je me suis décidé à profiter de l'occasion et à soigner sérieusement ma maladie d'estomac dont j'ai vraiment assez, d'autant plus que le médecin spécialiste qui dirige la station thermale m'a été recommandé comme un expert en la matière. J'habite cette ville d'eau depuis quelques jours et je ne m'y trouve pas mal ; la pension est excellente et la cure semble sérieuse ; ainsi, j'espère partir d'ici dans quatre à cinq jours. »¹⁵

Ce séjour eut de toute évidence un effet bénéfique sur la santé de Vladimir Ilitch et dans une lettre à sa mère datée du 29 août de la même année, il écrit : « Je me sens tout à fait bien. Sans doute, la vie régulière (j'en ai assez des voyages d'un endroit à un autre, et puis pendant ces voyages, je n'arrivais pas à me nourrir correctement et convenablement), les bains et tout le reste, associés aux prescriptions du médecin, font leur effet. »¹⁶

Mais Vladimir Ilitch n'était pas complètement guéri de son mal d'estomac, qui se fit sentir encore longtemps plus tard et il dut recourir plus d'une fois à l'eau minérale, qui lui fut prescrite par un médecin étranger. Il en buvait même lorsqu'il fut à Pskov : « [...] ma santé est satisfaisante », écrit-il à sa mère le 6 avril 1900, et aujourd'hui j'ai essayé d'abandonner enfin mon « eau ».¹⁷

Les maux d'estomac de Vladimir Ilitch furent toujours aggravés à cause d'un mode de vie irrégulier, ainsi que de toutes sortes d'agitations nerveuses qu'il connut en abondance tout au long de sa vie. Mais dès qu'il parvenait à adopter un mode de vie plus sain, avec moins de surmenage, il se sentait mieux.

Aussi étrange que cela puisse paraître, son incarcération dans la maison de détention préventive¹⁸, où il resta plus d'un an, eut également un effet bénéfique sur sa maladie gastrique. Il qualifiait en plaisantant cette prison préventive de « *sanatorium* », et d'un certain point de vue, c'était effectivement le cas. Le mode de vie régulier et une alimentation relativement satisfaisante (pendant toute la durée de sa détention, il reçut

14 Saint-Pétersbourg à l'époque.

15 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 55, pp. 9-10 (édition russe). [Traduction française dans : *Lettres de Lénine à sa famille*. Paris : Éditions Rieder, 1936, p. 100].

16 *Ibid.*, p. 12. [*Lettres de Lénine à sa famille*. Paris : Éditions Rieder, 1936, p. 102.]

17 Lénine resta dans cette prison de décembre 1895 à février 1897.

18 En français dans le texte.

constamment des colis familiaux) eurent ici aussi une influence positive sur sa santé. Bien sûr, le manque d'air et de promenades se fit sentir – il était très pâle et avait le teint jaune –, mais la maladie gastrique se manifestait moins que lorsqu'il était en liberté.

Parmi les autres maladies de la période pétersbourgeoise, Vladimir Ilitch souffrit en 1895 d'une pneumonie, mais cette maladie, peu de temps après son départ à l'étranger, disparut sans laisser de séquelles et, par la suite, il n'eut plus aucun trouble pulmonaire.

La vie en déportation eut un effet bénéfique sur la santé de Vladimir Ilitch : il y menait une vie agréable, faisait beaucoup d'exercice, ce qui lui permit de se fortifier et de prendre du poids de manière significative, comme en témoignent non seulement ses lettres, mais aussi les récits de Nadejda Konstantinovna, qui, environ un an après son exil, demanda à le rejoindre dans le village de Chouchenskoïe et l'y épousa.

Mais plus la fin de son exil approchait, plus Vladimir Ilitch devint nerveux : d'une part, il craignait que la durée de sa déportation soit prolongée et d'autre part, il était préoccupé par ses réflexions et ses projets d'avenir. Vladimir Ilitch perdit du poids, commença à souffrir d'insomnies et, je m'en souviens, il étonna sa mère et nous tous par son aspect lorsqu'il quitta enfin la Sibérie et vint nous voir à Moscou.

Vladimir Ilitch dut consulter à plusieurs reprises des médecins au cours de son émigration. Ses maux d'estomac étaient toujours liés à l'état de ses nerfs et à son travail trop éprouvant. Il me raconta qu'un jour il se rendit chez un grand spécialiste en Suisse et il fut surpris par ses propos : « *C'est le cerveau* »¹⁹. J'ignore quel médicament ce spécialiste prescrivit à Vladimir Ilitch. Il en avait oublié le nom et avait perdu l'ordonnance, mais il affirma qu'il avait eu un bon effet sur lui.

La vie en émigration, avec son agitation, ses querelles, sa tension et sa situation financière précaire, ne pouvait qu'affecter la santé de Vladimir Ilitch. L'insomnie et les maux de tête devinrent de plus en plus fréquents. Ses lettres témoignent constamment d'une grande nervosité. La fatigue due à la vie d'émigré, le dégoût qu'elle inspirait, se glissèrent de plus en plus souvent dans ses lettres. Heureusement, pendant presque toute cette période de l'émigration, c'est-à-dire pendant la première (de 1900 à 1905) et la seconde (de 1907 à 1917), Vladimir Ilitch vécut dans un cadre familial, mangeait chez lui, etc. Son habitude d'un mode de vie régulier lui conserva également beaucoup de forces. Pour échapper aux visites des camarades émigrés, aux conversations longues, fatigantes et souvent inutiles, à toute l'agitation de la vie d'émigré, qui agissait de manière si pénible et si forte sur les nerfs, Vladimir Ilitch se réfugiait dans les bibliothèques, où il travaillait régulièrement un certain nombre d'heures. À Genève, il avait un club favori (dont il s'était inscrit pour avoir le droit de fréquenter la bibliothèque qui y était rattachée)²⁰, mais lorsqu'il s'installa à Paris pendant l'hiver 1908, la Bibliothèque nationale de Paris le satisfit moins et il lui fallait beaucoup de temps et d'efforts pour s'y rendre (Vladimir Ilitch habitait loin du centre). Il regretta également de ce point de vue là son séjour Cracovie, car il n'y avait aucune bonne bibliothèque.

« *Au total* », écrit-il dans une lettre à sa mère du 22 avril 1914, « *cette ville où nous sommes a beau être un trou perdu et sauvage, je suis quand même plus satisfait ici qu'à Paris. Là-bas l'agitation de la vie des émigrés était incroyable, on s'usait les nerfs terriblement et pour rien, travailler à Paris n'était pas commode, la Bibliothèque Nationale est mal organisée : il nous arrivait plus d'une fois d'évoquer Genève, où le travail venait mieux, où la bibliothèque est pratique, où la vie est moins agitée et désordonnée. De tous les endroits où j'ai vagabondé, c'est Londres ou Genève que je choisirais, si tous deux n'étaient pas si éloignés. Genève est particulièrement agréable par la culture qui y règne et par ses extraordinaires commodités de vie. Ici, bien sûr, il n'est pas question de culture, c'est presque comme en Russie : la bibliothèque est mauvaise et extrêmement peu pratique, d'ailleurs je n'y vais presque jamais...* »²¹

Les promenades, qu'il aimait tant et dont il ne pouvait se passer, l'aiderent beaucoup à conserver ses forces. Il aimait beaucoup la nature et dans ses lettres, à différentes époques de sa vie, on trouve toujours des descriptions de la nature et de divers endroits isolés et magnifiques qu'il parvenait toujours à dénicher, en

19 En français dans le texte.

20 Il s'agit de la « Société de la lecture ».

21 Lénine, *Œuvres*, t. 37. Paris/Moscou : Éditions Sociales/Éditions du Progrès, 1977, p. 534.

essayant de se rendre dans les endroits les plus sauvages, où il y avait moins de risques de rencontrer des promeneurs, où il y avait une nature authentique sans chemins artificiels et sans routes avec leur agitation et tout le reste.

Vladimir Ilitch savait aussi se reposer comme personne pendant les quelques semaines qu'il pouvait consacrer à la détente. Un emploi du temps tout à fait particulier s'instaurait immédiatement, on se couchait avec les poules, surtout au début, souvent même sans allumer de lumière, et avant de dormir, on s'asseyait et on s'allongeait quelque part dans un champ, sous une meule de foin ou de paille, et l'on pouvait pleinement profiter de la compagnie d'Ilitch, charmant, joyeux et plein de vie, malgré l'épuisement. On entreprenait également de longues promenades à pied et à vélo. On escaladait des montagnes, en laissant les vélos dans un petit restaurant au pied de la montagne. Surtout lorsque la promenade partait de la ville et non de la maison de campagne, on rentrait à la maison généralement tard le soir le dimanche et on passait ainsi toute la journée de congé au grand air. Les bicyclettes n'étant pas encore très répandues, nous marchions le plus souvent. Dans un sac de randonnée, que l'on portait sur le dos, on emportait des sandwiches et une bouteille de vin rouge suisse. Ce vin était généralement dilué en chemin avec l'eau de toutes les sources et puits que l'on rencontrait et ne devenait bientôt plus qu'une eau rosâtre.

À vélo, nous parcourions de plus grandes distances, parfois plusieurs dizaines de kilomètres. On rentrait à la maison complètement épuisés et je me souviens que lors d'un de ces voyages, Ilitch roulait entre moi, marchant à côté de mon vélo, sur le bord de la route, et Nadejda Konstantinovna, qui se trouvait dans la même position, mais plus en arrière. Vladimir Ilitch était au milieu et passait de l'une à l'autre, essayant de nous redonner le moral pour finir le reste du voyage de retour. Un jour, lors d'une longue randonnée à vélo, Vladimir Ilitch et moi eûmes une crevaison de pneu. Nous allâmes dans un restaurant et passâmes beaucoup de temps à tenter de réparer les pneus. Mais comme nous étions novices en la matière, la réparation fut impossible et nous dûment rentrer à pied, poussant nos vélos. La nuit était magnifique, et cette promenade a laissé le plus radieux des souvenirs.

Pour des repos plus prolongés, nous logions généralement dans une pension de famille. Naturellement, l'argent manquant toujours, on choisissait une pension bon marché. Par ailleurs, Vladimir Ilitch insistait toujours pour que, lors des déjeuners et des dîners à la pension, on finisse toute notre assiette, sans quoi, disait-il on penserait qu'on nous avait trop donné et on réduirait les portions. Pendant ces séjours à la campagne, il reprenait généralement du poids, même si, je le répète, les pensions de famille étaient généralement les moins chères. Une fois, alors que je n'étais pas à l'étranger à cette époque-là, lui et Nadejda Konstantinovna logèrent quelque part dans les montagnes dans une pension pour une somme si modique qu'ils reçurent la nourriture la plus rudimentaire. Ils ne voyaient presque jamais de viande, ne recevaient même pas de sucre, et il n'y avait nulle part où en acheter, de sorte que pendant leur séjour dans cette pension, ils se nourrissent principalement de produits laitiers et le manque de sucre était compensé par des baies, qui poussaient en abondance dans les montagnes.

Chez les Oulianov, les repas étaient généralement réduits à leur plus simple expression. Certes, tout était plutôt frais, puisque préparé à la maison, mais la préparation était très modeste et juste ce qu'il fallait. La soupe était généralement à base de Maggi (un cube de soupe de légumes déshydratés que l'on faisait dissoudre dans de l'eau bouillante), qui avait comme avantage sa rapidité de préparation et, comme deuxième plat, des saucisses ou des côtelettes, également en juste quantité. Le principe était de ne cuisiner qu'une fois et de ne pas laisser de restes. Et effectivement, chacun mangeait sa part et il n'y avait aucun reste à conserver. Bien sûr, on n'avait pas faim après ces deux plats, mais la frugalité d'un tel déjeuner fut notée plus tard par les camarades qui dînaient dans la famille d'Ilitch à l'étranger. Le camarade Staline, par exemple, en a parlé. Kalmykova en fait de même dans ses souvenirs. « *L'heure du dîner arrivait, écrivait-elle, il se composait invariablement de deux saucisses et d'un verre de thé. Avant de partir les acheter, Nadejda Konstantinovna et sa mère décidaient du nombre de saucisses supplémentaires à acheter, car Vladimir Ilitch, Potressov et quelqu'un d'autre devait se partager trois saucisses.* »²²

Cette austérité n'avait bien entendu rien de surprenant. Les moyens financiers furent toujours très limités et la famille Oulianov avait pour principe de vivre le plus modestement possible. En outre, ils devaient

22 Ogoniek, n°17, 1926, p. 4.

cuisiner eux-mêmes car, à quelques exceptions près (lorsque ils avaient des aides-ménagers, comme, par exemple, à Poronine), toutes les tâches ménagères incombaient à Nadejda Konstantinovna et à sa mère. Mais Nadejda Konstantinovna était trop accaparée par les affaires du parti pour passer beaucoup de temps à s'occuper du ménage, et sa mère, Elizaveta Vassiliévna, était de santé fragile, faisait souvent des crises d'épilepsie, et n'aimait pas du tout les tracas de cuisine, qui lui pesaient. Ainsi, Ilitch n'avait personne près de lui qui suivait spécifiquement son régime, qui cherchait à le nourrir davantage et mieux et les conditions, je le répète, étaient tout à fait défavorables à cet égard. Or, il est certain qu'avec son énorme dépense de travail intellectuel et ses nerfs à vif, il en aurait eu grand besoin. Il lui fallait une nourriture plus saine et plus variée, et sans doute même plus riche. Je me souviens que lorsque Vladimir Ilitch revint en Russie en avril 1917 et s'installa dans l'appartement d'Anna Ilinitchna (je vivais alors chez les Elizarov), nous constatâmes avec elle combien il était avide d'une nourriture qu'il n'avait jamais vue à l'étranger : poulet, veau, etc. Sans blâmer qui que ce soit, puisque ce sont les conditions de la vie d'émigré qui sont ici principalement en cause, je crois qu'il est quand même nécessaire de constater que cette alimentation trop simple et insuffisante qu'il a eue pendant toutes les longues années de sa vie d'émigré a eu son influence sur le développement rapide et catastrophique de sa maladie cérébrale.

À cette époque, la situation financière de Vladimir Ilitch était en effet extrêmement précaire : il était très difficile pour lui, à l'étranger, de trouver des revenus littéraires sans disposer des relations nécessaires et sans avoir l'occasion de s'entretenir en personne avec ses interlocuteurs ; l'argent du parti n'était utilisé qu'en cas de nécessité absolue pour subvenir à ses besoins. Dans les lettres d'Ilitch, qui ont été conservées, transparaissent très souvent ce dénuement matériel constant, le manque d'argent, l'insécurité totale et l'incertitude quant aux moyens de subsistance pour les mois à venir. Il suffit de rappeler ici que son étude sur la question agraire, écrit en 1907, resta à l'état de manuscrit jusqu'en octobre 1917, faute de trouver un éditeur. En 1911, il écrivait ainsi à Maxime Gorky : « *Ne placeriez-vous pas mon livre sur la question agraire chez « Znanié » ? Parlez-en à Piatnitski. Je ne trouve pas d'éditeur, un point c'est tout. C'est à crier au secours* ». ²³ Mais, comme l'a rapporté M. F. Andréeva, Gorky avait alors quitté « Znanié » et ne pouvait donc pas satisfaire la demande d'Ilitch.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 65-70.

23 *Lénine et Gorky. Lettres, souvenirs, documents.* Moscou : Éditions du Progrès, p. 67.

Les loisirs et la chasse

Lorsque Vladimir Ilitch se détendait, il affectionnait particulièrement tous les jeux en plein air : les gorodki [*jeu de quilles*] et le croquet. Lorsque Vladimir Ilitch était déjà adulte et s'apprêtait à partir à l'étranger pour fonder le journal « *L'Iskra* », il vint chez nous, à Podolsk. Et là, quelles batailles de croquet il y eut – passionnées, acharnées. Le jeu de gorodki prospérait à Gorky. Il patinait avec aisance. En Sibérie, lorsqu'il était en exil, il aménagea une patinoire sur la rivière. Quand Vladimir Ilitch vivait en Allemagne – où les rivières ne gèlent pas, comme on le sait – il m'écrivit qu'il avait trouvé quelque part une patinoire artificielle en glace synthétique et qu'il comptait bien patiner.

Il aimait énormément se promener à bicyclette. Cette possibilité, il ne l'eut qu'à l'étranger. C'est là qu'il apprit à rouler et qu'il effectuait de grandes randonnées. Une fois, il faillit avoir un accident : un certain vicomte fonça sur lui avec son automobile, Vladimir Ilitch eut le temps de sauter de côté, mais la bicyclette fut entièrement brisée.

Vladimir Ilitch aimait aussi beaucoup chasser. D'après ses lettres de Sibérie, il y marchait énormément avec son fusil. Je ne dirais pas qu'il était alors un bon chasseur, mais il aimait partir en de lointaines promenades avec son arme. Je me souviens qu'une correspondance s'était engagée avec le mari [*Mark Elizarov*] de sa sœur aînée, pour savoir s'il était possible d'obtenir d'une manière ou d'une autre un bon chien de chasse. Ensuite, quelqu'un lui procura un chien, il en prit grand soin.

Vladimir Ilitch aimait beaucoup en général les chats et les chiens. Lorsqu'il était déjà malade, on lui procura un petit chiot, un setter irlandais. On en avait trouvé un – il contracta la maladie de Carré et périt. Puis on lui en procura un autre. En 1922, alors qu'il était malade, il s'en occupa énormément. La chasse était pour lui simplement une détente. Déjà sous le pouvoir soviétique, il partait parfois à la chasse, il marchait dans les forêts près de Gorky. Il souhaitait parfois s'évader de ses pensées incessantes concernant le travail. Il aimait beaucoup ces expéditions de chasse.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, p. 71.

Les lettres de Lénine à ses parents

Nous possédons les œuvres complètes de Lénine et une littérature assez fournie sur le léninisme (à la fois populaire et scientifique) ; mais en tant qu'homme, avec sa personnalité riche et brillante, Lénine a été dépeint jusqu'à présent d'une façon très insuffisante, ou même presque inexistante.

Le recueil des lettres de Vladimir à ses parents²⁴, à sa mère et à moi-même²⁵, qui embrassent la période de 1894 à 1917, c'est-à-dire depuis les premières années de son activité révolutionnaire jusqu'à son retour en Russie après la révolution de février, comblent cette lacune en partie. D'après ces lettres on peut juger jusqu'à un certain point du mode d'existence de Vladimir, de ses habitudes, de ses penchants, de ses rapports avec autrui, etc. Jusqu'à un certain point, disons-nous, car ce recueil est loin d'être complet pour cette période. Un grand nombre de lettres de Vladimir ont été perdues au cours des fréquents déménagements de ville en ville et lors des nombreuses perquisitions et arrestations qui affectaient tantôt l'un tantôt l'autre des membres de notre famille et qui étaient généralement accompagnées de la confiscation de la correspondance. Il arrivait fréquemment aussi que les lettres se perdissent en chemin, surtout pendant la guerre impérialiste. C'est pourquoi une seule et même question est parfois répétée dans plusieurs lettres consécutives. De plus, ces lettres se ressentent des conditions policières du tsarisme. Il est vrai que toute la correspondance importante (tous les renseignements sur les événements révolutionnaires, sur la vie du Parti, etc.) s'effectuait de façon clandestine, à l'encre sympathique, généralement à l'intérieur de livres ou de revues, et était adressée à des tierces personnes, non compromises²⁶. Mais la vie personnelle et le travail révolutionnaire étaient si étroitement liés que la correspondance personnelle légale en souffrait considérablement, sans aucun doute, et nous devons la réduire à cause de la surveillance. Ce n'est pas pour rien que Vladimir écrivait dans une des lettres qu'il m'écrivit à Vologda, où j'étais déportée en ce temps-là : « *Dans notre situation (la tienne et la mienne particulièrement), il est vraiment très difficile de correspondre comme on le voudrait.* »

Et cela ne me concernait pas uniquement mais aussi tous les membres de notre famille, car leur parenté avec Vladimir était non seulement une parenté par le sang, mais aussi une parenté d'opinions et de convictions. Tous (y compris Mark Elizarov, le mari d'Anna) étaient alors social-démocrates, faisaient partie de l'aile révolutionnaire du Parti, et prenaient part à un degré plus ou moins grand au travail révolutionnaire. Notre mère elle-même qui avait déjà plus de soixante ans vers 1900, lorsque les perquisitions et les arrestations devinrent particulièrement fréquentes dans notre famille, était avec nous sur le plan des idées.

Toute la correspondance légale des révolutionnaires était décachetée et examinée, et il fallait avoir recours à diverses allusions, à des expressions convenues, etc., pour aborder d'une façon ou d'une autre les questions qui nous intéressaient, pour faire savoir l'arrivée de telle ou telle lettre clandestine, pour s'informer des amis, etc.

Les lettres de Vladimir qui étaient envoyées directement à l'adresse de sa mère, de sa sœur ou de son frère ne contiennent presque pas de noms ou de prénoms : cela aurait pu attirer des ennuis à la personne dont le nom aurait été mentionné. Et causer des ennuis – dans le meilleur des cas – à qui que ce fût, nous n'en avions évidemment pas le moindre désir. On rencontre uniquement dans les lettres de Vladimir les prénoms et parfois les noms des camarades et des relations avec lesquels nos rapports étaient connus de toute façon par la police, par suite de diverses circonstances (déportation commune pour une même affaire, études effectuées dans le même établissement, etc.) ou bien étaient fondés uniquement sur des rapports d'affaires (noms d'éditeurs, de libraires, etc.).

Pour éviter de mentionner le nom de l'une de nos relations plus ou moins légales au sujet de laquelle Vladimir voulait communiquer quelque chose, transmettre ses salutations, etc., il avait habituellement

24 Voir *V. I. Lénine : Lettres à ses parents, 1894-1919*. Léninegrad, Ed. du Parti, 1934, 484 p. (N.D.L.R.).

25 Les lettres étaient généralement écrites non seulement à l'intention de leurs destinataires, mais aussi à celle de tous les autres membres de la famille, tout au moins de ceux qui vivaient alors ensemble, « *pour ne pas se répéter* » (M.O.).

26 Il était évidemment impossible de les conserver en Russie, et seule une partie d'entre elles est restée intacte, sous forme de copies, faites à l'étranger (M.O.).

recours à des surnoms et à des indications liées à tel ou tel fait ou événement que nous connaissions. C'est ainsi que Vladimir donne le surnom d'« historien » (voulant parler de ses travaux historiques) à Skvortsov-Stépanov avec lequel il avait entretenu une correspondance animée pendant un certain temps par mon intermédiaire et celui d'Anna. Pour envoyer ses salutations à [Vorovski](#), qui était en exil à Vologda en même temps que moi, Vladimir écrit : « *Mes salutations à nos amis polonais, et tous mes vœux pour qu'ils nous aident.* » Par « *voyageur chinois* », il entendait Skliarenko qui était alors employé des chemins de fer en Mandchourie : le « *monsieur avec qui nous avons fait des promenades en barque l'an dernier* » était Lévitiski, etc.

Il fallait également s'exprimer d'une manière détournée au sujet de l'envoi des publications clandestines, de la correspondance illégale, des livres contenant des lettres écrites à l'encre sympathique, etc.

À la fin de décembre 1900, l'auteur de ces lignes avait envoyé à Vladimir à l'étranger, par le truchement de [Krassine](#) qui se rendait là-bas, le Manifeste du Parti des socialistes-révolutionnaires inséré dans un album de photographies. Cet envoi lui fit grand plaisir et il écrit dans sa lettre du 16 janvier 1901 :

« Merci beaucoup pour les livres envoyés, et surtout pour les photos extrêmement jolies et intéressantes, envoyées par le cousin de Vienne ; j'aimerais beaucoup recevoir plus souvent des cadeaux pareils. »

L'*Iskra* et les autres publications illégales étaient envoyées en Russie dans des enveloppes adressées légalement à des personnes non-suspectes. Les lettres de Vladimir annonçaient parfois des envois de ce genre, pour que nous puissions les réclamer en temps voulu. Sans doute qu'une information de ce genre était contenue également dans les lignes suivantes de Vladimir (lettre du 14 décembre 1900) : « *Je t'ai envoyé le 9, je crois, une petite chose qui t'intéressera.* » « *Volodia a été très heureux de ta longue lettre, m'écrivait Nadejda Kroupskaïa dans une lettre datée du 8 février 1916. Quand tu en auras l'occasion, écris-lui encore.* » Étant donné que notre correspondance légale ne s'était jamais distinguée par son abondance et que pendant la guerre impérialiste, lorsque cette lettre fut écrite, nous échangeions principalement des lettres en langage clair et même recommandées, car un grand nombre de lettres se perdait, ces lignes sous-entendent certainement une lettre clandestine contenue dans un livre.

Durant les premiers temps du séjour de Vladimir à l'étranger, en 1900, lorsqu'il ne savait pas encore qu'il allait s'y installer d'une façon durable, il ne nous donnait pas son adresse personnelle pour la correspondance, afin de la garder secrète et lorsqu'il vivait en Suisse ou à Munich, nous lui écrivions à Paris ou à Prague. C'est ainsi que dans sa lettre du 2 mars 1901, il nous communique sa nouvelle adresse, en ajoutant qu'« *il a déménagé en même temps que son propriétaire* » Franz Modratchek, à l'adresse duquel étaient envoyées nos lettres, avait en effet déménagé alors à une nouvelle adresse, mais Vladimir continuait d'habiter à l'ancienne, à Munich.

L'un des traits caractéristiques de Vladimir était sa grande ponctualité, ainsi qu'une stricte économie surtout pour ses dépenses personnelles. Il avait sans doute hérité ces qualités de notre mère, à laquelle il ressemblait par de nombreux traits de caractère.

On voit jusqu'à quel point Vladimir était économe dans ses dépenses personnelles d'après sa lettre du 5 octobre 1895 :

« J'ai tenu actuellement pour la première fois un carnet de recettes et de dépenses, pour voir combien je dépense effectivement à Saint-Petersbourg pour vivre. Il apparaît qu'en un mois, du 28 août au 27 septembre, j'ai dépensé en tout 54 roubles 30 kopecks, sans compter les vêtements (près de 10 roubles) ni les frais d'un procès (près de 10 roubles également) que je vais peut-être entreprendre. Il est vrai que sur ces 54 roubles, il y a une part de dépenses qui ne se répètent pas tous les mois (caoutchoucs, vêtements, livres, factures, etc.), mais cela une fois déduit (16 roubles), il reste quand même une dépense démesurée : 38 roubles par mois. Il est visible que j'ai été peu économe : j'ai dépensé par exemple 1 rouble 36 kopecks par mois rien qu'en omnibus. Sans doute qu'une fois habitué, je dépenserai moins. »

Et en effet il économisait, surtout lorsqu'il ne gagnait rien par lui-même et qu'il devait avoir recours aux « subventions », comme il appelait l'aide financière de notre mère. Il économisait tellement qu'il ne s'était même pas abonné aux *Rousskié Viédmosti* (Les Nouvelles russes)²⁷ lorsqu'il vivait à St-Petersbourg en 1895, et qu'il lisait à la Bibliothèque publique « *des journaux vieux de quinze jours* ». « *Je vais peut-être m'y abonner lorsque j'aurai trouvé du travail ici* », écrivait-il à sa sœur.

Ce trait de caractère s'est maintenu chez Vladimir pendant toute son existence. Il s'est manifesté avec éclat non seulement à l'époque où, étant dans l'émigration, il ne parvenait pas à trouver d'éditeur pour ses ouvrages (il suffit de se rappeler que *La Question agraire* est restée pendant dix ans dans un tiroir et n'a vu le jour qu'en 1917), et se trouvait parfois dans une situation vraiment critique, mais aussi quand sa situation matérielle fut pleinement assurée, c'est-à-dire après la révolution de 1917.

Mais en ce qui concerne les livres, il était difficile à Vladimir d'être économe. Il en avait besoin pour ses travaux, pour être au courant de la politique et de l'économie russe et étrangère, etc.

« *À mon grand effroi*, écrit-il de Berlin à sa mère dans sa lettre du 29 août 1895, *je vois que mes finances sont à nouveau « en difficulté » : la « tentation » d'acheter des livres et autres choses est si grande que l'argent s'en va le diable sait où.* »

Mais il s'efforçait de se restreindre en cela également, et il allait travailler dans les bibliothèques ; cela lui procurait d'ailleurs une atmosphère plus tranquille, sans le tohu-bohu et sans les conversations interminables et fatigantes, tellement courantes parmi les émigrés qui s'ennuyaient en milieu étranger et aimaient vider leur cœur en bavardant.

Vladimir utilisait d'ailleurs les bibliothèques non seulement à l'étranger, mais en Russie également. Dans une lettre de St-Petersbourg à sa mère, il écrit qu'il est content de sa nouvelle chambre qui ne se trouve « *pas loin du centre (par exemple, à quinze minutes de marche seulement de la bibliothèque)* ». Sur le chemin de la déportation, il avait utilisé les quelques jours de son passage à Moscou pour aller travailler au musée Roumiantsev. Et pendant son séjour à Krasnoïarsk où il attendait l'ouverture de la navigation pour se rendre dans le district de Minoussinsk, il travaillait dans la bibliothèque de Ioudine, bien qu'il dût faire pour cela 5 verstes chaque jour.

En déportation, où il ne pouvait être question de bibliothèques, Vladimir s'était efforcé de remédier à cette lacune en nous demandant de lui envoyer par la poste des ouvrages empruntés aux bibliothèques. Quelques expériences de ce genre furent tentées, mais l'envoi demandait trop de temps (près d'un mois dans les deux sens), et les livres n'étaient prêtés que pour une durée déterminée.

Plus tard aussi Vladimir eut parfois recours à de telles mesures. C'est ainsi que dans sa lettre du 31 janvier 1914 à Anna il écrit :

« *En ce qui concerne les bulletins de renseignements statistiques sur les affaires criminelles pour les années 1905-1908, il ne faut pas les acheter (ce n'est pas la peine, ils sont coûteux), mais il faudrait les prendre à la bibliothèque (soit à celle du conseil des avocats, soit à celle de la Douma d'Empire) et me les envoyer pour un mois.* »

Pendant son séjour à l'étranger, Vladimir eut constamment recours aux bibliothèques. À Berlin, il travaillait à la Bibliothèque impériale. À Genève, il avait son « club » favori, la Société de lecture, où il fallait s'inscrire et verser une cotisation, minime il est vrai, pour avoir la possibilité de travailler à la bibliothèque de ce « club ». A Paris, il travaillait à la Bibliothèque nationale, bien qu'il se plaignît de ce qu'elle fût « *mal arrangée* » ; à Londres, au British Museum, et c'est seulement à Munich qu'il regretta qu'« *il n'y ait pas de bibliothèque ici* », et à Cracovie qu'il s'en servit peu. Dans la lettre du 22 avril 1914 qu'il m'a adressée, il écrit qu'« *ici (à Cracovie. M.O.) la bibliothèque est mauvaise et archi-malcommode, et je n'ai presque pas l'occasion d'y aller...* ». Son travail au journal (à la *Pravda*), toutes sortes de relations

27 Les *Rousskié Viédmosti* étaient alors le plus acceptable et le plus intéressant de tous les journaux bourgeois (M.O.).

avec les camarades qui venaient le voir à Cracovie en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant en France ou en Suisse, la direction de la fraction social-démocrate à la Douma d'Empire, les conférences et les réunions du Parti, etc., ne lui laissaient pas la possibilité de consacrer beaucoup de temps au travail scientifique.

« Nous nous sommes souvenus plus d'une fois de Genève, écrit Vladimir, où l'on travaillait mieux, où la bibliothèque était confortable, et l'existence moins trépidante et moins désordonnée. »

Et, lorsqu'après son arrestation en Galicie, au début de la guerre impérialiste, Vladimir se retrouva en Suisse, il écrivit : *« Il y a ici de bonnes bibliothèques, et je me suis bien organisé en ce qui concerne l'usage des livres. Il est même agréable de lire un peu, après une période de travail quotidien au journal. »*

Et puis il quitta Berne pour Zurich, en compagnie de Nadejda Kroupskaïa, afin de *« travailler dans les bibliothèques d'ici »* qui, d'après lui, *« sont bien meilleures que celles de Berne »* (tout en poursuivant cependant de façon aussi intensive son travail politique de Parti, ce qui est illustré avec éclat, entre autres choses par la correspondance qu'il a échangée à cette époque avec le camarade [Karpinski](#), et qui a été publiée dans le XIe *Recueil Lénine*).

Mais si, en ce qui concerne la possibilité de lire des ouvrages étrangers, de parcourir des journaux et des revues étrangères, Vladimir se trouvait à l'étranger dans de bonnes conditions, et fréquentait à ces fins les bibliothèques, le manque de livres russes par contre se faisait toujours sentir avec acuité. *« Je trouverai facilement ici des livres allemands, écrit-il dans sa lettre du 2 avril 1902, il n'en manque pas. Mais les ouvrages russes manquent. »*

Il est certain que le fait de ne pas avoir sous la main tel ou tel ouvrage russe indispensable a souvent freiné le travail de Vladimir lorsqu'il vivait à l'étranger. C'est pourquoi on le voit sans cesse demander dans ses lettres à ses parents qu'on lui envoie tel ou tel livre nécessaire à son travail (statistiques, ouvrages sur la question agraire, ouvrages de philosophie, etc.), ainsi que les livres nouveaux, les revues, les ouvrages littéraires. Ainsi, on peut se rendre compte dans une certaine mesure d'après ces lettres des domaines de la connaissance auxquels Vladimir s'intéressait particulièrement dans telle ou telle période, et des ouvrages qu'il utilisait pour ses propres travaux.

Parmi cette littérature, il accordait une grande attention aux divers recueils de statistiques. On voit clairement la grande importance que Vladimir attachait à la statistique, *« aux faits exacts, aux faits indiscutables »* d'après ses ouvrages, et d'après les brouillons, les extraits et les calculs qui les avaient précédés. Son ouvrage inachevé, et qui n'a pas encore été publié, *Statistique et sociologie*²⁸, par P. Pirioutchev (nouveau pseudonyme qu'avait pris Vladimir pour faciliter la publication de cet ouvrage), consacré *« à l'importance et au rôle des mouvements nationaux, au rapport entre le national et l'international »*, est significatif à ce point de vue.

Et nous trouvons dans cet ouvrage le passage suivant :

« Dans le domaine des phénomènes sociaux, il n'y a pas de procédé plus répandu et plus indigent que de détacher des petits faits isolés, que le jeu des exemples. Relever des exemples en général ne coûte aucun effort, mais cela n'a aucune signification non plus, sinon purement négative, car toute la question est dans le contexte historique concret des cas isolés. Les faits, si on les prend dans leur totalité, dans leur connexion, ne sont pas seulement « têtus », mais aussi probants. Les petits faits, s'ils sont pris isolément, en dehors de leur connexion, s'ils sont fragmentaires et arbitraires, ne sont précisément qu'un jouet ou même quelque chose de pire encore... Il faut tenter d'établir une base de faits précis et incontestables sur laquelle on puisse s'appuyer, avec laquelle on puisse confronter un quelconque des raisonnements « généraux » ou « exemplaires » dont on abuse si démesurément de nos jours dans certains pays. Pour que ce soit effectivement une base, il est nécessaire de prendre non pas des faits isolés, mais la totalité des faits concernant la question examinée, sans aucune exception, sans quoi naîtra le soupçon, et un soupçon fort légitime, que les faits ont été choisis ou assortis arbitrairement, de ce qu'à la place d'un lien objectif et de la

28 Voir Lénine : *Œuvres*, t. XXIII, p. 265-271.

*dépendance réciproque des phénomènes historiques dans leur ensemble, on vous offre un ragoût « subjectif », peut-être pour justifier une affaire louche. C'est pourtant une chose qui arrive... plus souvent qu'on ne le croit. »*²⁹

En 1902, Vladimir demanda qu'on lui envoie à l'étranger, parmi les livres qu'il avait eus avec lui en Sibérie, « *toute la statistique* »³⁰, qui (comme il l'écrit dans sa lettre du 2 avril 1902) « *commence un peu à me manquer...* ». Plus tard, pour recevoir de différentes villes et plus régulièrement des documents statistiques, Vladimir fit même une déclaration spéciale, une demande (8) aux statisticiens du congrès des médecins et des naturalistes qui s'était réuni à Moscou pendant l'hiver 1908-1909 (il y avait à ce congrès une sous-section de statisticiens). De nombreux statisticiens de province répondirent à cette requête, et Vladimir écrit dans sa lettre du 2 janvier 1910 : « *J'ai reçu encore une lettre de Riazan sur la statistique ; c'est parfait, je vais sans doute recevoir une aide nombreuse.* »

En 1908, lorsque Vladimir travaillait à *Matérialisme et empiriocriticisme*, il se fit envoyer le livre du professeur Tchelpanov sur Avenarius et son école, l'ouvrage sur la *Philosophie immanente* et d'autres. A propos de ce travail, il écrit à sa sœur : « *J'ai beaucoup travaillé sur les machistes et j'espère avoir démoli toutes leurs platitudes innommables (y compris l'« empiriomonisme »).*

Demandant si le manuscrit sur le capitalisme moderne est arrivé (*L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*), Vladimir écrit : « *J'accorde à cet ouvrage d'économie une importance particulièrement grande, et Je voudrais qu'il paraisse sous sa forme intégrale le plus vite possible* » (lettre du 22 octobre 1916).

Comme on le sait, ce dernier désir ne fut pas réalisé (bien que Vladimir se fût « *conformé de toutes ses forces aux « rigueurs* », comme il l'écrit le 2 juillet 1916 dans une lettre à [Pokrovski](#)³¹) : l'ouvrage subit toute une série de modifications et de coupures, et c'est seulement dix ans plus tard qu'il vit le jour sous sa forme initiale.

Nous apprenons d'après les lettres de Vladimir à ses parents à quelle occasion il avait entrepris l'ouvrage (encore inédit) : *La Structure capitaliste de l'agriculture moderne*³². Dans sa lettre du 22 octobre 1916, il écrit à sa sœur :

« Tu m'écris que l'éditeur voudrait publier La Question agraire en livre et non en brochure. Si je comprends bien, je dois donc envoyer la suite (c'est-à-dire écrire ce que j'ai promis sur l'Allemagne en complément à ce qui a été écrit sur l'Amérique). Je me mettrai à ce travail dès que j'en aurai fini avec ce que je dois écrire en paiement de l'avance que m'a faite l'ancien éditeur. »

Le manuscrit de l'ouvrage en question, qui est conservé à l'Institut, est inachevé. C'est sans doute la révolution qui a « empêché » Vladimir de le terminer.

Les lettres de Vladimir donnent une certaine idée des conditions de son travail d'écrivain, ainsi que des difficultés auxquelles était liée la publication des fruits de ce travail. Nous voulons parler de ses ouvrages légaux. Sous ce rapport, (exception faite de la période de la première révolution et l'époque de la « *Zvezda* » et de la « *Pravda* » (1912-1914) où il avait la possibilité de travailler pour les journaux légaux, et alors que le Parti possédait également – pendant peu de temps, il est vrai – ses publications légales), Vladimir s'est trouvé dans des conditions défavorables pendant toute la période pré-révolutionnaire parce qu'à l'étranger il lui manquait souvent, entre autres, les ouvrages russes et les autres matériaux nécessaires à son travail.

29 Lénine : *Œuvres*, t. XXIII, p. 266-267.

30 Cette statistique, que Vladimir a utilisée pour Le développement du capitalisme en Russie, a été envoyée de l'étranger, avec d'autres livres de Vladimir à l'Institut Lénine, et d'après les notes et les extraits contenus dans ces livres, il sera possible de tirer encore une série de conclusions précieuses sur le travail d'Ilitch (M.O.).

31 Nous avons la possibilité de la publier grâce à la gendarmerie de Moscou qui Pavait conservée dans ses archives (M.O.).

32 Lénine : *Œuvres*, t. XXXV, p. 179.

En effet, les conditions de censure présentaient également de grosses difficultés : les articles de Vladimir étaient coupés et dénaturés (comme, par exemple, l'article « *La critique non-critique* »), les ouvrages étaient confisqués (le deuxième tome de *La Question agraire*, etc.). Mais en plus de cela, son éloignement de Russie et l'impossibilité qui en découlait souvent d'entrer en contact direct avec les éditeurs lui causaient de grandes difficultés. Par exemple, ses nombreuses tentatives pour travailler au *Dictionnaire encyclopédique* de Granat sont bien significatives sous ce rapport :

« *J'aimerais bien collaborer au Dictionnaire encyclopédique, écrit-il dans une lettre à sa sœur le 22 décembre 1914 ; mais cela n'est pas facile à arranger si on n'a pas l'occasion de faire la connaissance du secrétaire de rédaction.* »

Cette connaissance faisait défaut, et lorsque Vladimir s'adressait directement à la rédaction du Granat, il lui arrivait même parfois de ne pas recevoir de réponse. « *N'y a-t-il pas moyen de travailler encore au Dictionnaire encyclopédique, écrit-il à sa sœur en février 1915. J'ai écrit au secrétaire à ce propos, mais il ne répond pas.* »³³ – « *Ici, je n'ai malheureusement aucun contact avec l'éditeur* », écrit-il en 1912.

Et sans la grande aide apportée à Vladimir par ses camarades et ses parents dans les recherches d'éditeurs, dans la correction de ses ouvrages, etc., la parution de ces derniers aurait été encore plus difficile. Mais ses sœurs et son frère n'étaient pas toujours en mesure d'aider Vladimir, surtout quand ils se trouvaient en prison ou en déportation. Et en 1904, par exemple, il demande à sa mère de lui donner l'adresse de Mark Elizarov dont il a besoin pour une « *affaire de littérature* » (lettre du 20 janvier 1904).³⁴

Vladimir savait non seulement travailler d'une façon systématique, assidue et extrêmement féconde, mais il savait aussi se reposer quand la possibilité s'en présentait. La proximité de la nature et la solitude étaient pour lui le meilleur repos.

« *Ici (à Stirsoudden, en Finlande, où il se reposait, revenu « terriblement fatigué » du Ve Congrès du parti M.O.), le repos est merveilleux, il y a les baignades, les promenades, la solitude, l'oisiveté. La solitude et l'oisiveté sont pour moi ce qu'il y a de meilleur.* »

Le repos là-bas, où [Lidia Mikliaïlovna Knipovitch](#) l'avait entouré d'une attention et d'une sollicitude exceptionnelles, était en effet parfait, et plus tard, il s'en souvint en m'écrivant (je venais d'avoir une forte lièvre typhoïde) : « *C'est maintenant qu'il faudrait t'envoyer à Stirsoudden !* »

Vladimir aimait beaucoup la nature, et où que le sort l'eût jeté, on rencontre constamment dans ses lettres des descriptions de sa beauté.

« *La nature est splendide ici, écrit-il à sa mère, en route vers la Suisse, en 1895. Je l'admire sans cesse. Tout de suite après la station allemande d'où je t'ai écrit ont commencé les Alpes, les lacs se sont succédé de sorte qu'il n'y avait pas moyen de s'arracher à la fenêtre du wagon...* »

« *Je me promène : ce n'est pas mal de se promener ici maintenant, écrit-il à notre mère, et à Pskov (tout comme dans ses environs) il y a apparemment aussi nombre de jolis coins...* »

« *Ces jours-ci... je me suis promené en bateau... sur un très joli lac et je me suis délecté à admirer des paysages ravissants par beau temps...* », écrit-il de l'étranger.

« *Ces jours-ci nous avons entrepris ici avec Nadia et un ami une merveilleuse promenade sur le Salève. En bas, à Genève, tout est dans le brouillard, et sur la montagne (à près de 1.200 mètres d'altitude, il y a un soleil splendide, de la neige, des luges, une vraie et bonne petite journée bien russe. Et en bas, au pied de la*

33 Voir Lénine : *Œuvres*, t. XVI, p. 487-410.

34 Les choses n'allaient pas mieux durant toute cette période en ce qui concerne les réponses des autres éditeurs aux lettres de Vladimir. Voir à ce propos, la lettre du 3 (27 septembre 1901) de Lénine à Axelrod (*Recueil Lénine*, t. XI, p. 326) (M.O.).

montagne, « la mer du brouillard »³⁵, une véritable mer de brume, de nuages, derrière laquelle on ne voit rien, où les montagnes seules se détachent, et encore, uniquement celles qui sont très élevées. Même le petit Salève (900 mètres) est entièrement dans le brouillard. Nadia et moi, nous avons déjà parcouru une bonne partie des environs, et nous avons trouvé des endroits plus que charmants », lisons-nous dans la lettre du 27 septembre 1902.

Vladimir avait sans doute raison lorsqu'il écrivait : « De tous les camarades d'ici, nous sommes les seuls à étudier tous les environs de la ville. Nous découvrons différents sentiers « campagnards », connaissons les endroits les plus proches, et avons l'intention de faire un tour plus loin également. »

S'il n'y avait pas moyen de quitter un certain temps en été la ville pour la campagne où s'instaurait tout de suite « la vie campagnarde » (« se lever de bonne heure et aller se coucher presque en même temps que les poules »), Vladimir et Nadejda lorsqu'ils vivaient en Suisse, s'en allaient parfois à pied dans les montagnes. Nous trouvons la description d'une expédition de ce genre dans une lettre de Nadejda Kroupskaïa à notre mère, du 2 juillet 1904.

« Voilà déjà une semaine que nous avons quitté Genève, lisons-nous dans cette lettre, et que nous nous reposons dans le plein sens de ce mot. Nous avons laissé à Genève nos affaires et nos soucis, et ici, nous dormons 10 heures sur 24 ; nous nous baignons, nous nous promenons ; Volodia ne lit même pas sérieusement les journaux ; d'une manière générale, nous avons emmené un minimum de livres, et encore, ceux-ci vont-ils être renvoyés demain à Genève sans avoir été lus, cependant que nous-mêmes allons partir à 4 heures du matin, le sac au dos, pour deux semaines environ dans les montagnes. Nous nous dirigerons sur Interlaken, et de là sur Lucerne. Nous lisons le Baedeker et préparons minutieusement notre voyage... Nous avons conclu un accord avec Volodia : ne parler d'aucune affaire – elles peuvent attendre – ne pas en parler, et, dans la mesure du possible, même ne pas y penser. »

Mais de tels voyages étaient très rares et n'étaient entrepris que lorsque le travail et les tiraillements des fractions avaient une trop mauvaise répercussion sur les nerfs et sur la santé, comme cela se produisit après l'hiver de 1903-1904, qui avait suivi le IIe Congrès du Parti et sa scission. D'habitude, si Vladimir partait en été pour la campagne, après quelques jours de repos total si possible, il poursuivait son travail. S'il n'était pas possible de quitter la ville ou si ce voyage était de courte durée, des promenades étaient entreprises hors de la ville, parfois dans les montagnes, à pied ou à bicyclette, généralement le dimanche.

« Sans le vouloir, en quelque sorte, nous faisons comme les étrangers, et nous nous promenons le dimanche, bien que ce soit très peu commode car il y a un monde fou partout », écrit Vladimir le 29 mars 1903 dans une lettre à sa mère.

Lorsqu'ils entreprenaient une promenade de ce genre, ils emmenaient d'habitude des sandwiches en guise de repas et s'en allaient pour toute la journée. Il n'est pas étonnant que Vladimir et Nadejda aient appartenu au parti des promeneurs, tandis que d'autres camarades étaient du parti des amateurs de cinéma, comme ils disaient entre eux en plaisantant.

Vladimir appréciait peu les diverses distractions dans lesquelles les autres camarades trouvaient une détente après leur travail intense. Je crois qu'il n'allait jamais au cinéma lorsqu'il vivait à l'étranger, et n'allait que rarement au théâtre. Il avait vu *Les Tisserands*³⁶ à Berlin, lors de son premier séjour à l'étranger ; il allait au théâtre quand il vivait dans l'émigration « assez seul » (c'est-à-dire sans sa famille) ou bien lorsqu'après un travail intense il avait l'occasion de se trouver dans une grande ville pour une affaire quelconque, et qu'il profitait de ce voyage pour « se secouer un peu ». Mais les théâtres étrangers satisfaisaient peu Vladimir par leur mise en scène (parfois Nadejda et lui s'en allaient après le premier acte, et ses camarades lui reprochaient en plaisantant sa dépense inutile), et parmi les spectacles qu'il vit ultérieurement, je crois que seule la mise en scène du *Cadavre vivant* lui fit impression. Mais il avait beaucoup apprécié le Théâtre d'Art, où il avait été encore du temps de son séjour à Moscou, avant l'émigration, avec Lalaïantz (*Colomb*) et il écrit en février 1901 dans une lettre à sa mère qu'il « se rappelle

35 En français dans le texte (N. d. T.).

36 Pièce de théâtre de Gerhart Hauptmann de 1893. (Note MIA)

avec plaisir jusqu'à maintenant » ce spectacle. « J'aimerais voir Les Bas-fonds au Théâtre d'Art »³⁷ – lisons-nous dans sa lettre du 4 février 1903. Mais il n'eut l'occasion de voir *Les Bas-fonds* qu'à Moscou bien des années plus tard, après la Révolution.

Bien qu'il aimât la musique, Vladimir allait relativement peu souvent au concert. « *Récemment, nous avons été à un bon concert pour la première fois cet hiver*, lisons-nous dans la même lettre, *et nous en avons été très contents, surtout de la dernière symphonie de Tchaïkovski (la Symphonie pathétique). J'ai été ces jours-ci à l'Opéra, et j'ai entendu avec grand plaisir La Juive : je l'avais entendue une fois à Kazan (lorsque chantait Zakrjevski), il y a environ treize ans*, écrit-il à sa mère le 9 février 1901, *mais certains airs m'étaient restés dans la mémoire.* »

Et il lui arriva souvent de siffler ces airs par la suite (avec sa manière particulière de siffler entre ses dents). Plus tard, à l'étranger, Vladimir alla rarement à l'opéra ou au concert. La musique agissait trop fort sur ses nerfs, et lorsque ceux-ci étaient dérangés - ce qui arrivait si souvent avec les tiraillements et le va-et-vient de la vie d'émigré, – il la supportait mal. Ses nombreuses occupations et son budget modeste avaient aussi pas mal d'influence sur le mode de vie retiré de Vladimir (en ce qui concernait les distractions).

Il accordait relativement peu d'attention aux différentes curiosités : « *Je suis en général assez indifférent à leur égard*, écrit-il dans une lettre de Berlin en 1895, *et je tombe dessus la plupart du temps par hasard. Et d'ailleurs, me balader dans les différentes réjouissances et soirées populaires me plaît davantage que de visiter les musées, les théâtres, les galeries, etc.* »

Vladimir se « *baladait* » généralement le soir en divers endroits lorsqu'il vivait à Berlin en 1895, et cela lui permettait d'« *étudier les mœurs berlinoises et de prêter l'oreille à la langue allemande* ». Mais ce n'est pas seulement pendant son premier séjour à l'étranger, à Berlin, qu'il se livra à l'étude des mœurs : dans ses lettres à ses parents, il y a un bon nombre de notations qui montrent que, vivant à Paris ou s'y trouvant de passage, il observait avec plaisir la vie de là-bas, remarquant le sans-façon avec lequel le public parisien se comportait dans les rues et les boulevards.

« *Paris est une ville très fatigante et fort peu commode pour y vivre avec des moyens modestes*, écrivait-il après y avoir effectué un voyage de quelques jours. *Mais pour y passer quelque temps, la visiter, y faire un tour, il n'y a pas de ville meilleure ni plus gaie.* »

Vladimir observe également la vie tchèque, étant de passage en Bohême, et regrette de ne pas en avoir étudié la langue ; il décrit d'une manière pittoresque la vie et les mœurs des paysans de Galicie qu'il a eu la possibilité d'observer durant son séjour dans cette région ; il décrit le carnaval dans les rues de Munich, avec les batailles de confettis et de serpents, etc. Il aimait la vie dans toutes ses manifestations et savait l'observer et l'étudier à fond, comme peu savent le faire.

On peut également juger d'après les lettres de Vladimir de son attitude envers ses parents et, jusqu'à un certain point, envers les gens en général. Combien d'attention et de sollicitude à leur égard se manifestent dans ces lettres : Vladimir était très attaché aux siens, et en particulier à sa mère, et le souci qu'elle vive mieux, plus tranquillement et plus commodément, transparaît dans toutes ses lettres, aussi bien celles qui lui étaient directement adressées que celles qui l'étaient aux autres membres de notre famille. Ses lettres sont remplies de questions sur sa santé, sur « *la façon dont on s'est arrangé en ce qui concerne l'appartement, s'il n'est pas froid* ».

« *Je m'inquiète*, écrit-il en 1909 dans une lettre à sa mère, *de ce que votre appartement soit froid... Pourvu que tu ne t'enrhumes pas... N'y a-t-il pas moyen de prendre des mesures quelconques, de poser éventuellement un petit poêle ?...* »

Ces lettres contiennent beaucoup de conseils : « *bien se reposer en été* », « *courir moins, se reposer davantage et se bien porter* », etc.

37 Pièce de théâtre de Gorky de 1902. (Note MIA)

Les égards de Vladimir envers sa mère se manifestaient particulièrement lorsqu'il lui arrivait de gros ennuis, et il y en eut tellement dans son existence ! Tantôt l'un, tantôt un autre des membres de notre famille était arrêté ou déporté, parfois il y en avait plusieurs à la fois, et elle, bien que déjà âgée, devait recommencer sans cesse à fréquenter les prisons pour les visites et pour la remise des colis, à passer des heures dans les salles d'attente avec les gendarmes et les officiers de police, à souffrir moralement, parfois dans une totale solitude, pour ses enfants privés de liberté. On voit particulièrement combien Vladimir était inquiet à son sujet dans ces périodes de sa vie, et combien il lui était pénible d'être loin d'elle, d'après la lettre à sa mère du 1er septembre 1901. Mark Elizarov et moi-même étions alors en prison ; Anna notre sœur se trouvait à l'étranger et ne pouvait pas rentrer en Russie car cela aurait entraîné son arrestation pour la même affaire, et mon frère Dimitri ne pouvait pas non plus rester avec sa mère car il devait terminer ses études à l'université d'Iouriev. Elle se trouva dans une solitude semblable, dans une ville étrangère, lorsque Dimitri, Anna et moi, nous fûmes arrêtés à Kiev en 1904 pour l'affaire du Comité central et du Comité du Parti de Kiev.

Vladimir avait toujours eu envie que sa mère vécût avec lui, et il l'avait appelée auprès de lui plus d'une fois. Mais c'était difficile à réaliser, en particulier parce que notre mère se trouvait toujours avec celui de ses enfants qui avait spécialement besoin de son aide, et en Russie, cette aide était presque toujours nécessaire à celui qui subissait les foudres de la police. C'est pourquoi durant la première émigration et la seconde de Vladimir, elle ne parvint qu'une seule fois à passer un court laps de temps à l'étranger et à le voir. En 1902, elle vécut un mois avec Vladimir et Anna à Loguivy, dans le nord de la France³⁸. La seconde fois, qui fut également la dernière, elle parvint à voir Vladimir à Stockholm, où elle et moi étions allées en 1910 pour le rencontrer. Lors de ces voyages, Vladimir lui fournissait toujours des itinéraires précis, lui conseillait de s'arrêter à l'hôtel pour la nuit « *pour ne pas être trop fatiguée par le trajet* ».

À Stockholm, ma mère eut l'occasion pour la première et la dernière fois d'entendre une intervention de Vladimir à une réunion d'ouvriers émigrés. À notre départ, Vladimir nous accompagna jusqu'à l'embarcadere – il ne pouvait pas monter sur le bateau car celui-ci appartenait à une compagnie russe et là on pouvait l'arrêter – et je me souviens jusqu'à présent de l'expression de son visage lorsque, debout la-bas, il regardait notre mère. Combien de douleur il y avait alors sur ce visage ! Comme s'il avait pressenti que c'était la dernière fois qu'il la voyait. Il en fut bien ainsi en effet. Vladimir ne parvint plus à voir ses parents avant son retour en Russie, après la révolution de février, et notre mère était morte peu de temps auparavant, en juillet 1916. La première lettre de Vladimir, envoyée après qu'il eût appris la nouvelle de cette mort, ne parvint pas jusqu'à nous. La lettre suivante n'a pas été conservée non plus, mais je me la rappelle bien ; ce fut pour lui une grosse perte, il la subit avec douleur et nous manifesta beaucoup d'affection, à nous qui étions également accablés par ce décès.

Vladimir faisait toujours preuve de beaucoup d'attentions pour ses sœurs et son frère, ainsi qu'envers son beau-frère Mark, se préoccupant constamment de la façon dont ils vivaient, de leur santé, de leur travail, de leur repos, etc. Il s'efforçait de nous trouver des traductions, envoyait parfois dans ce but des livres étrangers, s'intéressait à nos lectures et à nos études, nous appelait à venir vivre quelque temps chez lui, etc. Vladimir manifestait également une grande sollicitude pour ses camarades, s'informait de leur vie, leur venait en aide de toutes les manières. C'est ainsi qu'il écrivait des préfaces aux traductions qu'ils avaient faites pour leur en faciliter l'édition et, par conséquent, leur donner la possibilité de gagner de l'argent.

Les camarades qui ignorent les conditions de la vie d'émigré et de la correspondance illégale au temps du tsarisme peuvent trouver bizarre et incompréhensible que Vladimir mentionne dans les lettres qu'il vit « *très calmement* », « *tout doucement* », « *doucement et paisiblement* », etc., dans des périodes telles que la guerre impérialiste par exemple, lorsqu'on voit d'après ses œuvres et sa correspondance clandestine qu'il faisait preuve de la plus grande énergie dans la lutte contre le chauvinisme dont la majorité du Parti social-démocrate avait également subi l'influence. Mais il ne faut pas oublier que Vladimir ne pouvait intervenir alors que dans la presse (dans un organe qui ne paraissait qu'une fois en plusieurs semaines, sinon en plusieurs mois, et dont l'envoi, ainsi que celui des brochures, était rendu très difficile), et dans de petites réunions d'émigrés, ou dans des cercles d'ouvriers étrangers. Il est évident que ces possibilités étaient bien maigres et si, d'après le récit de Nadejda Kroupskaïa, au début de la révolution en Russie il faisait l'effet d'un lion qui brûlait d'envie de sortir de sa cage, l'émigration et l'éloignement de la Russie auparavant, en

38 Les deux localités françaises qui portent ce nom sont dans les Côtes-du-Nord (N. d. T.).

particulier dans la période de la guerre impérialiste, n'avaient-elles pas été aussi pour lui une cage qui l'empêchait de se manifester en tant que chef, en tant que tribun du peuple ? Il aspirait au travail véritable, parmi les masses ouvrières ; et au lieu de cela, il en était réduit à persuader deux ou trois camarades pour pouvoir agir par leur intermédiaire sur des milieux plus larges. Une telle activité, tout comme l'atmosphère générale dans l'« indolente Berne », n'était-elle pas en vérité trop « tranquille », allant trop « doucement » pour Vladimir ?...

Sa fureur contre les « ignobles opportunistes du type le plus nuisible », contre l'« ignominie du vote des crédits », etc., n'apparaît que rarement dans sa correspondance légale. Il était paralysé ici par la censure, et il suffit de voir les phrases de ses lettres qui « attiraient l'attention » des policiers et des gendarmes et qui devenaient des « pièces à conviction », pour comprendre qu'il était en ce temps-là, ainsi que ses parents, dans une situation où « il est vraiment difficile d'écrire comme on en aurait envie ».

Comme je l'ai dit au début, les lettres de Vladimir à ses parents ont surtout de l'importance et de l'intérêt pour le caractériser en tant qu'homme. Certes, c'est une caractéristique qui est loin d'être complète et qui, de par les conditions de la correspondance, est quelque peu unilatérale. En ce sens, elles fournissent à notre point de vue un apport précieux à la littérature consacrée à Vladimir, et il ne reste qu'à regretter qu'un si grand nombre de ses lettres, adressées aussi bien à ses parents qu'à ses camarades, aient péri. Lénine en tant que chef, en tant qu'homme politique et en tant que savant, est connu par d'autres documents et, en premier lieu, par le riche héritage d'écrivain qu'il nous a laissé.

La seconde émigration fut particulièrement pénible pour Vladimir. Ayant échoué à Genève après avoir vécu à St-Petersbourg et dans ses environs, le retour aux anciennes pénates lui fut particulièrement pénible. « Cela fait déjà plusieurs jours que nous sommes coincés dans cette maudite Genève, m'écrivait-il dans une lettre du 14 janvier 1908. C'est un trou ignoble, mais il n'y a rien à faire. On s'y adaptera. »

Et Vladimir se met au travail avec son énergie et sa persévérance coutumières, car il sait « s'adapter » à n'importe quelles conditions. « Le tout premier moment des déménagements a été désagréable, en tant que passage du meilleur au pire. Mais c'était inévitable », écrit-il dans sa lettre suivante à sa mère. Et c'est encore un passage du meilleur au pire que l'absence des documents littéraires nécessaires à son travail, des livres nouvellement parus et des journaux ; elle lui est particulièrement sensible à cette époque, car à Petersbourg, il avait la possibilité de lire tous les journaux et toutes les revues, et d'être au courant de toutes les nouveautés. Et il demande qu'on lui procure « les procès-verbaux de la IIIe Douma (édition officielle des comptes rendus sténographiques, ainsi que des déclarations, interpellations et projets de loi soumis à la Douma) » et qu'on lui envoie « tout, sans rien oublier ». Il s'intéresse aussi aux « programmes, annonces et tracts des « octobristes », des droites, du groupe des cosaques, etc. ». Il est privé de ces documents dont il a besoin, alors qu'« à la Douma, tous ces « papiers » jonchent probablement le sol et personne ne les prend ». Il demande également qu'on lui envoie « toutes les publications récentes des menchéviks », les revues syndicales qui ont échappé à la destruction, etc.

Mais Vladimir n'a pas manqué seulement de livres, durant sa vie d'émigré, quels que fussent nos efforts pour lui fournir au moins ce qui paraissait de plus intéressant sur le marché du livre, mais aussi de journaux russes. Cela allait particulièrement mal sous ce rapport pendant la guerre impérialiste, car Vladimir restait par moment tout à fait sans aucun journal russe. « Envoyez-moi une fois par semaine les journaux russes déjà lus, car je n'en ai aucun », écrit-il dans une lettre du 20 septembre 1916.

Il avait également grand besoin de gagner de l'argent, surtout dans les dernières années de l'émigration. « Toutes nos anciennes sources d'existence vont bientôt tarir, et la question d'un gain se posera d'une façon assez aiguë » (14 décembre 1915). Cette question « l'inquiète joliment », écrit Nadejda, car Vladimir était très scrupuleux dans les affaires d'argent, évitant toute aide, d'où qu'elle vînt. « Je vais me mettre à écrire n'importe quoi, écrit-il le 20 septembre 1916, car la vie est d'une cherté infernale, et il est devenu diablement difficile de vivre. »

Quelques mois seulement avant la révolution de février, en automne 1916, Vladimir doit chercher des ouvrages à traduire, s'entendre par écrit avec l'éditeur sur leur publication. Comme ses forces auraient été

utilisées de façon improductive, s'il avait effectivement dû perdre son temps à des traductions ! Mais la révolution « *empêcha* » cela également.

Telles étaient ses conditions de vie dans l'émigration, peu de temps avant la révolution. L'éloignement de la Russie et des masses ouvrières au contact direct desquelles il avait toujours aspiré, les conditions pénibles de l'existence d'émigré – bien que l'énergie et la persévérance ne l'aient jamais abandonné – expliquent suffisamment que « *les nerfs soient devenus malades* », que l'organisme tout entier ait été fortement atteint.

C'est avec amertume qu'il transmet dans sa lettre du 15 février 1917 la plaisanterie faite par Nadejda en recevant de l'argent de Russie : « *Tu reçois une « pension » maintenant.* » Et après cette lettre, où percent si nettement derrière les plaisanteries les conditions pénibles dans lesquelles devait vivre Vladimir avant la révolution, vint une bonne nouvelle par télégramme : « *Arrivons dans la nuit du lundi 11. Communiquez à la Pravda. OULIANOV.* »

La fin de sa vie d'émigré. La fin de sa correspondance avec les siens, également.

Je ne reçus plus que deux petits billets de lui, aussi brefs que le fut son séjour clandestin en Finlande dans la période des Kérénski et des Kornilov, à la veille de la grande victoire d'Octobre.

Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, pp. 109-127.

L'arrivée

Cela fait vingt ans, aujourd'hui 16 avril, que Lénine est arrivé à Pétrograd après la révolution de février, qui a mis un terme à son long exil. Vladimir avait passé presque quinze ans (déduction faite de son séjour à St-Petersbourg pendant la première révolution russe de 1905), les quinze meilleures années de sa vie, dans l'émigration, dans un milieu « où il y a bien des choses pénibles », comme il l'écrivait, où « le pourcentage des gens dont tout l'être n'est rien qu'une seule boule de nerfs malades est incroyablement, monstrueusement élevé... »³⁹ L'émigration était particulièrement pénible car il fallait vivre loin des masses ouvrières russes, au contact direct desquelles Vladimir avait toujours tellement aspiré. Il est vrai que son existence dans l'émigration se distinguait considérablement de celle de la majorité des autres émigrés :

« Bien peu, parmi ceux qui sont restés en Russie, disait le camarade Staline dans son entretien avec Emil Ludwig, furent aussi intimement liés à la vie russe, au mouvement ouvrier du pays, que Lénine, bien qu'il soit resté longtemps à l'étranger. Toujours, lorsque j'allais le voir à l'étranger – en 1907, 1908 et 1912 – je pouvais voir chez lui des monceaux de lettres que lui adressaient les militants de Russie, et toujours Lénine était mieux renseigné que ceux qui étaient restés en Russie. »

Et encore : *« Il considérait toujours son séjour à l'étranger comme un fardeau. »*⁴⁰

Ce fardeau devint d'autant plus insupportable lorsque la révolution de Février éclata en Russie : *« Vous pouvez vous imaginer quelle torture cela représente pour nous de rester ici à un pareil moment »*⁴¹, écrivait Vladimir au camarade [Ganetski](#).

Lénine brûlait de rentrer en Russie pour prendre une part effective à la direction de la lutte révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie laborieuse, pour avoir la possibilité d'influer en temps voulu sur les événements politiques. Mais il n'était pas facile d'arriver jusqu'en Russie. Sous ce rapport, seuls les social-chauvins pouvaient compter sur l'aide de l'Entente. [Plékhanov](#) et ses partisans passèrent sans obstacle sur un croiseur accompagné de torpilleurs. L'Entente, dans sa politique impérialiste, ne pouvait retirer que du profit de l'activité des « défensistes »⁴² en Russie. Il n'en était pas de même pour les internationalistes qui figuraient sur les « listes noires » ! Pour eux, le passage à travers les pays de l'Entente présentait un risque d'internement, d'arrestation ou que leur bateau fût coulé, comme cela s'était produit pour quelques-uns qui avaient choisi ce chemin pour rentrer en Russie.

Ilitch comprenait cela fort bien :

« L'Angleterre ne me laissera passer à aucun prix, ni moi ni les internationalistes en général... » écrivait-il à Ganetski le 30 mars 1917. *Il est évident que les commis du capital impérialiste anglo-français et l'impérialiste russe [Milioukov](#) (et Cie) sont prêts à tout, à la fraude, à la trahison, à tout, à absolument tout, pour empêcher les internationalistes de rentrer en Russie. La moindre confiance sous ce rapport aussi bien en Milioukov qu'en Kérénski (un bavard frivole, agent de la bourgeoisie impérialiste russe, d'après son rôle objectif) serait véritablement funeste au mouvement ouvrier et à notre Parti, confinerait à la trahison de l'internationalisme. »*⁴³

Mais quelle autre voie choisir ? Les plans fantastiques se succédaient chez Lénine, mais ils étaient tous irréalisables. Pendant ses nuits sans sommeil, où il réfléchissait aux possibilités de s'échapper de Suisse, il décida un jour de se faire passer pour un sourd-muet et de se faufiler en Suède avec un passeport de Suédois.

39 V. I. Lénine, *Œuvres*, t. XVIII, p. 292.

40 Staline, *Œuvres*, t. XIII, p. 120-121.

41 V. I. Lénine, *Œuvres*, t. XXXV, p. 249.

42 Terme employé en Russie pendant la guerre de 1914-1918 pour désigner les socialistes ralliés à la guerre impérialiste (N. d. T.).

43 V. I. Lénine, *Œuvres*, t. XXXV, p. 249.

Ganetski devait trouver un Suédois qui ressemblât à Ilitch, et obtenir son passeport. Une photographie de Vladimir était jointe à la lettre qui exposait ce plan.

« Ayant lu ce billet, je sentis combien Vladimir Ilitch se morfondait, raconte Ganetski ; j'avoue que j'ai beaucoup ri de ce plan fantastique... Mais la photographie envoyée fut utilisée immédiatement. Deux jours plus tard, elle s'étalait sur le quotidien des social-démocrates suédois de gauche, Politiken, avec au-dessous, un éditorial écrit par Vorovski et intitulé : « Le chef de la révolution russe. » »

Lénine perdit bientôt confiance aussi dans le succès des tentatives du Comité pour le retour en Russie des émigrés politiques en vue d'obtenir, par l'intermédiaire du Soviet des députés ouvriers et avec l'aide de Milioukov le passage à travers l'Allemagne en échange de prisonniers allemands. Milioukov ne pouvait approuver un plan pareil. La seule possibilité réelle était d'obtenir du gouvernement allemand l'autorisation de traverser l'Allemagne par le truchement des socialistes suisses neutres.

C'était certes une démarche risquée, car il était évident que les social-chauvins et la bourgeoisie russe allaient tenter d'exploiter le passage des bolcheviks par l'Allemagne pour se livrer à des insinuations contre eux et les calomnier. Dans ces conditions, il fallait organiser le voyage de façon à écarter toute possibilité d'accusation de compromis avec le gouvernement et avec les social-chauvins allemands. Vladimir chargea le communiste suisse [Fritz Platten](#) de présenter au gouvernement allemand les conditions du passage. Pour l'essentiel, elles consistaient à exiger l'immunité du wagon ; les passeports des partants ne devaient pas être présentés ; personne en dehors du camarade Platten qui accompagnait Vladimir Ilitch et ses camarades jusqu'à Stockholm (le gouvernement russe ne l'avait pas autorisé à se rendre à Pétrograd) n'avait le droit ni de sortir du wagon ni de mener de pourparlers quels qu'ils soient avec qui que ce soit. De ce fait, leur wagon reçut par la suite le nom de wagon « plombé ».

Le 9 avril, Vladimir quittait Zurich. Seule une petite partie des émigrés, principalement des bolcheviks, partait avec lui. Les autres avaient qualifié cette traversée d'« erreur politique » et avaient même organisé au départ du train une démonstration hostile contre nos camarades. Mais par la suite, ils furent contraints de choisir le même chemin, ne voyant plus de possibilité pour rentrer en Russie d'une autre façon.

Bien qu'il fût attendu, l'arrivée de Lénine à Pétrograd fut pour nous une surprise. C'est seulement dans la journée du 16 avril qu'arrivèrent ses télégrammes de Tornéo, annonçant son arrivée. C'était un jour de fête. Les usines ne travaillaient pas, il n'y avait pas de journaux, mais la bonne nouvelle de l'arrivée du chef des bolchéviks dans la soirée se répandit de bouche à oreilles. Les ouvriers commencèrent à se préparer à l'accueil solennel de leur chef et maître reconnu et bien-aimé.

On était venu l'accueillir dès Béloostrov. En plus de ses camarades les plus proches et de sa famille, étaient venus également les ouvriers et les ouvrières de Sestroretsk avec leurs drapeaux. Ilitch fut enlevé du wagon à bout de bras, et à la gare, il fit un discours aux ouvriers. Il parla de l'importance de la révolution de Février qui devait constituer une étape vers la révolution socialiste mondiale.

Cet accueil produisit sur Vladimir une grosse impression. Son visage rayonnait, il était très excité. Tout en pressant les camarades de questions sur la situation, il exprima sa crainte de se faire arrêter à Pétrograd. Mais au lieu d'une arrestation, c'est une réception encore plus solennelle qui l'attendait à la gare de Finlande. Tous ceux qui y ont assisté en ont gardé une impression inoubliable.

Au moment de l'arrivée du train, toute la place et les rues adjacentes étaient noires de monde. Il y avait la des dizaines de milliers d'ouvriers et d'ouvrières, venus avec leurs drapeaux. Sur le quai était alignée une garde d'honneur constituée par des matelots de l'équipage de la flotte et des soldats de la compagnie des mitrailleurs, des régiments de Moscou et de Prébrajenski. À l'apparition de Vladimir Ilitch, les soldats et les matelots présentèrent les armes, tandis que l'orchestre militaire jouait *la Marseillaise*. Après avoir écouté une allocution, Vladimir Ilitch, s'adressant à la garde d'honneur, lança le mot d'ordre : « *Vive la révolution socialiste !* » Puis on le conduisit dans les « salles de réception » où il lui fallut entendre les paroles de bienvenue aigre-douces de [Tchkhéidzé](#), venu l'accueillir au nom du Comité exécutif du Soviet des députés

ouvriers, soldats et paysans. Et à nouveau, dans sa réponse, Ilitch lança le même mot d'ordre qui avait visiblement stupéfié Tchkhéidzé.

En sortant sur la place, Lénine monta dans la voiture qui l'attendait, mais les délégations d'ouvriers qui l'avaient acclamé exigèrent qu'il en descendît pour monter dans une auto blindée. Éclairé par un projecteur, le blindé se dirigea vers la maison de la Kchénskaïa, tandis qu'Ilitch, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, saluait les ouvriers et les soldats qui avaient délivré la Russie de l'autocratie. « *Vive la révolution socialiste !* » s'exclamait-il. La foule des ouvriers avançait lentement derrière le blindé. À sa tête marchait la milice armée des arrondissements et des usines, et sur les côtés, des rangées d'ouvriers avaient formé une chaîne.

Les camarades du Parti s'étaient rassemblés dans le palais de la Kséchénskaïa. Les paroles de bienvenue se succédaient, mais Lénine orienta très rapidement la conversation sur des sujets sérieux. Il fit à l'assistance un discours dans lequel il exposait son point de vue sur les tâches urgentes posées au Parti par la situation. Il énonça les propositions qui furent exposées par lui le lendemain à la fraction du Soviet des députés ouvriers de Pétrograd, et qui trouvèrent leur expression dans ses célèbres *Thèses d'Avril*.

Celles-ci provoquèrent la fureur de la bourgeoisie, et les hurlements sauvages des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires. Le wagon « plombé », le passage par l'Allemagne furent largement exploités par eux afin de calomnier le chef du Parti, V. I. Lénine, de détourner des bolchéviks les couches peu conscientes des ouvriers et des soldats qui étaient prisonnières des illusions petites-bourgeoises. Seule une minorité d'ouvriers comprenait alors la position de Lénine, dont la justesse fut confirmée si brillamment quelques mois plus tard et assura le succès et la victoire de la Grande Révolution d'Octobre.

Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, pp. 128-132.

À la «Pravda» après Février

Le premier numéro de la « *Pravda* » parut le 5 mars 1917. Un petit groupe de travailleurs dirigé par K. S. Ereméev composa ce numéro. On le fit à la hâte : on n'avait pas encore eu le temps de rassembler la matière, ni d'établir des liaisons avec les usines, les fabriques et les régiments. Cela se fit plus tard, dans les jours suivants, lorsque les ouvriers de Pétersbourg virent renaître la « *Pravda* » et affluèrent vers son misérable local de rédaction, situé sur la Moïka, avec leurs résolutions, leurs demandes et leurs souscriptions.

Le soir du 4, l'auteur de ces lignes et Anna I. Elizarova rédigeaient à la hâte leurs impressions – la chronique de la lutte dans les rues des premiers jours de la révolution –, tandis que Konstantin Stepanych tirait des bouffées de sa pipe en travaillant à l'éditorial. Outre les personnes mentionnées, [M. S. Olminsky](#), [V. M. Molotov](#), le camarade Andreï (Egor Pylaev) et [Zakhár \(Breslav\)](#), qui était responsable de la chronique, prirent une part active à la composition du journal dès les premiers jours. Et un peu plus tard, ce furent Kamenev, puis Staline, de retour d'exil.

Tout le bureau de la « *Pravda* » se résumait à K. M. Chvedchikov et à la table derrière laquelle il était assis dans les locaux de la rédaction. Le premier numéro de la « *Pravda* », le 5 mars, fut distribué gratuitement, et dans les jours suivants, une file d'ouvriers venus s'abonner à la « *Pravda* » se forma devant le « bureau ». La rédaction était installée dans deux pièces. L'une, petite, servait de bureau aux rédacteurs, et plus tard, c'est de là que, à travers une mince cloison, parvenait le rire d'Ilitch et de ses plus proches compagnons de travail, qui passaient quotidiennement plusieurs heures à la rédaction. Dans l'autre, un peu plus grande, se trouvait le secrétariat ; y étaient assis les camarades qui traitaient les textes, la dactylographe, etc. L'imprimerie était située dans le même immeuble, dans un autre appartement, et il y avait à la rédaction une autre petite pièce, entièrement vide, où les membres de la rédaction se retiraient généralement pour s'entretenir avec les camarades qui venaient les voir, parfois de loin. Et ils étaient nombreux, surtout en provenance des fronts, et il fallait résoudre de nombreuses questions, doutes et perplexités, et donner des directives pour le travail futur.

Durant cette période, de très nombreuses lettres parvenaient à la rédaction, en particulier du front. Il était bien entendu hors de question à l'époque de les compter, car l'appareil adéquat faisait défaut – il était extrêmement réduit –, mais cette prédominance des lettres de soldats dans les premiers mois de la révolution sautait aux yeux non seulement de nous, travailleurs de la rédaction, par les mains desquels passait tout le courrier, mais aussi de tous les lecteurs de la « *Pravda* », car beaucoup de ces lettres y étaient publiées.

La plupart des lettres de soldats exprimaient de la sympathie pour la « *Pravda* » et les bolcheviks. Ce qui attirait principalement les soldats, qui ne s'y reconnaissaient pas encore dans les partis politiques et leurs programmes, vers les bolcheviks, était l'ardent désir de sortir au plus vite de la guerre, et ils ne voyaient qu'une seule voie pour y parvenir – celle que indiquait la « *Pravda* ». Mais il y avait bien sûr aussi des lettres injurieuses. « *Espions allemands* », « *traîtres* », etc., etc. – de tels épithètes étaient légion, et elles s'achevaient généralement par la menace que les soldats, « *défenseurs de la patrie* », à leur retour du front, régleraient son compte aux « *traîtres* ». Mais ces lettres se firent de moins en moins nombreuses à mesure que les hommes du front commencèrent à juger les bolcheviks sur leur littérature et sur la « *Pravda* », qui, bien qu'avec difficulté, parvenait jusqu'au front. Parfois, une silhouette poussiéreuse, au visage buriné et épuisé, celle d'un poilu, faisait irruption dans la rédaction ; ses camarades l'avaient délégué à Pétrograd pour se procurer de la littérature, apprendre de la source même comment s'organiser, etc.

En avril, immédiatement après son retour d'émigration, Vladimir Ilitch prit en charge la rédaction de la « *Pravda* ». Ce fut l'une des périodes les plus brillantes de la « *Pravda* ». La netteté, la clarté de la position, les articles brillants de nos meilleurs écrivains, qui réagissaient immédiatement à toutes les questions d'actualité, la rendaient extrêmement intéressante. Je pense ne pas me tromper en disant que jamais on n'avait lu un journal avec un intérêt aussi captivant que notre petite « *Pravda* » d'avril à juillet 1917.

Et tout autour, c'était un concert de sifflements. La colère grandissante des « gens bien » contre les bolcheviks se manifestait en toutes sortes de détails. Il fallait, par exemple, des efforts incroyables pour obtenir la communication par notre téléphone de rédaction. Toutes les réclamations et plaintes à ce sujet restaient sans écho. En revanche, la sonnerie retentissait souvent et, lorsque l'un d'entre nous décrochait le combiné, une voix disait : « *C'est la « Pravda » ?* » – « *Non, c'est un mensonge, et non la vérité* », s'exclamait la demoiselle du standard, en raccrochant brutalement. Les locataires de l'immeuble où se trouvait la « Pravda » manifestaient la même hostilité, je dirais presque la même fureur, envers ceux qui se rendaient à la rédaction. À toute demande d'indication pour se rendre à la rédaction, s'ensuivait invariablement un flot d'injures grossières. Par malheur, la « Pravda » était située sur la Moïka, tout près de la perspective Nevski, où vivait un public dont il était inutile d'espérer la sympathie envers les bolcheviks. Lorsque les passions s'enflammaient particulièrement, comme ce fut le cas par exemple pendant les manifestations des 20 et 21 avril, une protection était envoyée à la rédaction et à l'imprimerie de la « Pravda ». Un soir, alors qu'Ilitch était à la rédaction, l'un des camarades accourut et le persuada de partir – une manifestation hostile était tout près de la rédaction. Dans une voiture à cheval, accompagné d'un soldat armé d'un fusil, Vladimir Ilitch quitta la rédaction pour se rendre chez une connaissance au 3 de la perspective Nevski. Cet appartement comptait plusieurs locataires. Lorsque Vladimir Ilitch entra dans le vestibule, deux demoiselles se précipitèrent à sa rencontre et, sans le reconnaître (la pièce était à demi obscure), se dirigèrent vers la porte d'entrée en s'écriant : « *Allons battre Lénine* ».

Pendant les journées de juillet, la « Pravda » fut saccagée et Vladimir Ilitch entra dans la clandestinité.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 90-92.

La clandestinité dans la Russie «libre».

Ilitch recherché dans les premiers jours de juillet 1917

La « *Pravda* » fut saccagée dans la nuit du 5 juillet. Les junkers faillirent y trouver Ilitch qui, une demi-heure seulement avant leur incursion, y était venu pour quelque affaire de rédaction. Nous n'apprîmes le pillage que le lendemain matin. Nous étions à peine levés que nous reçûmes la visite de [Sverdlov](#). Il nous raconta les événements de la nuit et insista pour que Ilitch se cachât immédiatement. Il était parfaitement évident que l'affaire ne se bornerait pas au saccage de la rédaction du journal et qu'Ilitch était menacé de tomber entre les mains des junkers. Sverdlov jeta son imperméable sur les épaules de mon frère, et ils quittèrent sur-le-champ la maison, tout à fait inaperçus. Et nous, nous commençâmes à nous préparer à la visite certaine d'hôtes indésirables. Nous avions suffisamment pris l'habitude de visites nocturnes de ce genre sous le tsarisme, mais comme il était étrange, comme il était choquant d'être soumis à une perquisition dans la Russie « libre » !

Tard le soir, dans notre rue calme et déserte (nous habitions au bout de la rue Chirokaïa, dans le quartier Pétrogradski), retentit le fracas d'un énorme camion qui s'arrêtait près de notre maison. « *C'est chez nous, ce sont eux !* » m'écriai-je. Et en effet, en nous approchant des fenêtres, nous vîmes que des soldats se dirigeaient déjà vers l'entrée de notre maison. Nous entendîmes par la fenêtre leurs voix bruyantes, puis ils parlèrent avec le concierge, ou avec le portier, et au bout de quelques instants retentit la sonnette, tandis qu'on frappait fort à la porte.

Nous ouvrîmes immédiatement car il n'y avait rien à cacher, et tout notre appartement se remplit d'une foule brutale de junkers et de soldats, le fusil à l'épaule. Ils nous présentèrent à peine leur mandat de perquisition et commencèrent en toute hâte à chercher celui pour lequel ils étaient venus. L'adjoint du chef de la police et deux ou trois officiers et soldats se dirigèrent vers la chambre d'Ilitch, et les autres occupèrent toutes les autres pièces.

Bien que nous leur eussions dit qu'Ilitch n'était pas là, ils se mirent quand même à le chercher partout où on pouvait supposer qu'un homme pût se cacher : sous les lits, dans les armoires, derrière les rideaux des fenêtres, etc. Ils exigèrent les clefs, et lorsque j'ouvrais une malle ou un panier, ils se jetaient dessus et en perçaient le contenu avec leurs baïonnettes. Ils ne semblaient même pas se rendre compte que c'était parfois un panier de dimensions telles qu'un adulte n'aurait absolument pas pu y tenir. Une fois que telle ou telle chose avait été examinée, je la refermai à clef, mais je me rendis bientôt compte que cela excitait encore plus les passions. « Si elle ferme à clef, c'est qu'il est là », pensaient-ils sans doute, et sur-le-champ d'autres soldats se ruaient sur le panier et me forçaient à l'ouvrir de nouveau, le fouillaient, le piquaient de leurs baïonnettes. Ce qu'il y avait dans le panier ne les intéressait pas, ils ne regardaient pas les objets : ils avaient seulement besoin de se convaincre que l'« espion allemand » qu'ils étaient venus chercher n'y était pas caché.

Dans la chambre de Lénine, où se trouvaient l'adjoint du chef du contre-espionnage et deux ou trois officiers, ceux-ci avaient une attitude plus discrète. Après avoir fouillé partout et pris une partie des papiers, ils firent de nouvelles tentatives pour nous tirer les vers du nez, et pendant ce temps, deux soldats étaient assis à la table et examinaient certaines lettres d'Ilitch. Il y avait là un bon nombre de lettres envoyées du front par des soldats, et la majorité d'entre elles étaient pleines d'enthousiasme et de gratitude envers Lénine qui leur indiquait la voie vers la fin de la maudite guerre. Je connaissais ces lettres et, regardant maintenant les soldats en train de les lire, je voyais une expression d'étonnement sur leurs figures. Comment ! Leurs camarades d'armes, les soldats dans les tranchées écrivent des lettres pareilles à un espion allemand qui a trahi les intérêts de la patrie et qu'ils sont venus arrêter comme leur ennemi le plus acharné !

L'un des officiers paraissait également perplexe. Il nous pressait de questions, demandant où Lénine avait vécu auparavant, ce qu'il faisait, quels livres il avait écrits.

— Est-ce qu'on ne peut pas voir ces livres ? demanda-t-il enfin.

— Bien sûr qu'on peut, répondis-je. Ne voulez-vous pas les lire ?

— On peut les prendre demanda l'officier naïf, mais ses camarades se mirent à lui faire des signes et à lui chuchoter quelque chose, sans doute que cela était inconvenant, et le petit officier, confus, se tut.

Les officiers ne parvinrent évidemment pas à savoir où se trouvait Lénine. L'un d'eux questionnait à ce sujet Nadejda Kroupskaïa avec une insistance particulière. « *Pourtant même d'après les anciennes lois tsaristes la femme n'était pas obligée de dénoncer son mari* », dis-je, l'interrompant. Il se tut. Mais il était quand même parvenu à savoir que peu de temps auparavant, Ilitch avait été en Finlande chez [Bontch-Brouévitch](#). Cela eut des conséquences.

N'ayant rien trouvé, les officiers et les soldats s'éloignèrent, emmenant Nadejda, Mark Elizarov, à qui quelqu'un avait trouvé une ressemblance avec Vladimir, et notre bonne. Cette dernière n'avait pas su dire le nom du « barine » chez qui elle était employée et les policiers la soupçonnèrent de cacher quelque chose. Mais on ne les garda pas longtemps et ils furent relâchés la nuit même, après que les policiers trop zélés eurent reçu un bon savon de leurs chefs pour ne pas avoir amené celui qu'on cherchait.

Quelques jours passèrent. Il était près de cinq heures de l'après-midi. Et de nouveau notre rue s'emplit de soldats qui, bientôt recommencèrent à fureter dans l'appartement. Cette fois-ci, comme leur visite avait lieu dans la journée, elle attira une grosse foule de curieux qui entourèrent la maison de tous les côtés. Un jeune officier se trouvait à la tête du groupe venu perquisitionner. Il avait été là également la première fois, mais alors il s'était tenu plus correctement. Cette fois-ci, se sentant le chef et étant sans doute furieux de ce que les recherches n'aboutissent pas aux résultats souhaités, il s'en prit à nous avec la dernière brutalité, exigeant qu'on lui dît où se trouvait Lénine. Les services secrets étaient au courant, paraît-il, qu'il était venu ici. « *Il n'est pas là. Cherchez et vous le verrez par vous-même* », lui répondait-on. Il se mit à chercher et courut également à la cuisine. Notre bonne était une paysanne assez lente à comprendre. Elle grommela quelque chose lorsqu'on lui demanda si personne n'était venu dans la maison, et peu de temps après, sortit en courant dans l'escalier par la porte de service. Comme on l'apprit plus tard, elle s'était rappelé juste à ce moment-là qu'il fallait acheter quelque chose, et avait couru jusqu'à la boutique. On la fit revenir très vite, mais l'officier ne voulut absolument pas croire qu'elle allait faire des achats. Il était convaincu qu'on l'avait envoyée dans un autre appartement de la même maison pour prévenir Lénine qui avait apparemment eu le temps de se cacher avant. L'officier admonesta la bonne, mais celle-ci riposta assez énergiquement : « *Qu'est-ce que vous me voulez, je ne sais rien* » ; alors il déclara qu'il serait obligé de perquisitionner dans toute la maison. « *Et l'autorisation pour cela, l'avez-vous ?* » lui demanda Mark Elizarov. Le petit officier hésita un instant ; puis, ayant sans doute reconnu la justesse de cette remarque (qu'on ne pouvait perquisitionner dans toute la maison sans permission), descendit en courant pour téléphoner à la police. En même temps il donna l'ordre de cerner toute la maison, de ne laisser sortir personne et de fouiller le terrain vague attenant à la maison. Mais du bois, des poutres et toutes sortes de débris étaient entassés sur le terrain vague, et il n'était pas facile de fouiller dans tout cela. Les soldats couraient dans tous les sens, soulevaient les poutres avec les crosses de leurs fusils, descendaient dans les caves de la maison, regardaient dans toutes les fentes, mais leurs recherches restèrent vaines. Et le petit officier était fou : il s'était rendu en Finlande dans la villa de Bontch-Brouévitch, et quelqu'un lui avait dit là-bas que Lénine devait être chez lui, dans son appartement.

La police envoya l'autorisation de perquisitionner uniquement dans un seul appartement, situé un étage plus bas, où vivait en ce temps-là le camarade Aléxi (Pouchas). On n'y perquisitionna pas, mais on visita toutes les chambres, on vérifia les papiers des personnes présentes, et on put se convaincre de ce que Lénine n'y était pas.

Quelque temps s'écoula ainsi. Deux soldats furent laissés chez nous. Nous leur offrions du thé et des sandwiches et engagions la conversation avec eux. Les sandwiches, ils les mangeaient volontiers, se plaignaient d'avoir peu de terre et disaient qu'ils en avaient assez de la guerre, mais considéraient avec méfiance ce que nous disions de Lénine : qui il était et pourquoi il luttait. On leur avait trop profondément ancré dans la tête qu'il était un espion allemand, ces hommes inconscients étaient trop choqués par son passage à travers l'Allemagne pendant la guerre. Pourquoi est-ce qu'on ne laisse pas passer les autres, et pourquoi lui, l'a-t-on laissé ?

Pendant la perquisition, Nadejda Kroupskaïa qui rentrait du quartier de Vyborg où elle travaillait, était déjà arrivée tout près de la maison, mais, voyant le tumulte qui y régnait, elle fit demi-tour.

La police vint nous voir encore une fois, la troisième. Alors, nous habitions déjà un autre appartement. Un neveu, qu'on ne connaissait pas dans la maison, vint chez Mark Elizarov. Quelqu'un lui trouva une ressemblance avec Lénine, fit part de ses suppositions à qui de droit, et ce fut de nouveau la visite nocturne et la mise sens dessus dessous de tout l'appartement. Et encore en vain.

Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, pp. 139-143.

Le premier attentat contre Lénine

Le 14 janvier 1918 au soir, Lénine prenait la parole au manège Mikhaïlovski devant le premier détachement de l'armée socialiste qui partait pour le front. Le camarade suisse Platten et l'auteur de ces lignes l'accompagnaient au meeting. Après le meeting, nous sortîmes du manège, montâmes dans une voiture fermée et partîmes pour l'institut Smolny. Mais nous avions à peine eu le temps de franchir quelques sagènes que des balles de fusil se mirent à pleuvoir derrière sur la carrosserie de la voiture. « *On tire* », dis-je. Platten confirma mes paroles. Il saisit en premier lieu la tête de Vladimir (ils étaient assis à l'arrière) et l'écarta mais Ilitch se mit à nous assurer que nous nous trompions et qu'il ne pensait pas que ce fut une fusillade. Après les coups de fusils, le chauffeur accéléra, puis, après avoir tourné au coin d'une rue, il s'arrêta et, ouvrant la portière de la voiture, demanda :

— Vous êtes tous vivants ?

— Est-ce qu'on avait vraiment tiré ? lui demanda Ilitch.

— Et comment donc, répondit le chauffeur, je pensais qu'aucun de vous n'était plus vivant. On s'en est bien sorti. Si un pneu avait été touché, on aurait été bloqué. Et déjà comme cela on ne pouvait pas rouler très vite, il y a du brouillard et nous avançons à nos risques et périls.

Tout autour, en effet, l'épais brouillard pétersbourgeois rendait tout blanc.

Une fois arrivés à Smolny, nous entreprîmes l'examen de la voiture. Il apparut que la carrosserie avait été trouée par les balles en plusieurs endroits et certaines d'entre elles avaient traversé la voiture de part en part, perçant la vitre avant. C'est alors que nous découvrîmes que la main du camarade Platten était ensanglantée. Une balle l'avait sans doute touché quand il écartait la tête de Lénine et avait arraché la peau à son doigt.

« *Oui, nous nous en sommes bien sortis* », disions-nous en montant l'escalier vers le cabinet d'Ilitch.

Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, p. 144.

La famille de Lénine emménage au Kremlin

Il fut enfin possible de déménager au Kremlin, mais dans un premier temps dans le bâtiment du Corps des Chevaliers. C'était, bien sûr, beaucoup plus confortable que les chambres d'hôtel, mais pas aussi agréable et paisible que de vivre dans son propre appartement. Nous y vécûmes dans trois pièces pendant assez longtemps⁴⁴. Et même ici, nous nous sentions peut-être encore un peu comme dans un bivouac. Ilitch n'avait pas de chambre à lui où il pouvait avoir de l'intimité ; nous devions traiter avec les vieux serviteurs du Kremlin qui préparaient notre dîner quelque part, nous apportaient une bouilloire d'eau bouillante et des...⁴⁵

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, p. 107.

44 Dans l'aile du Corps des Chevaliers, Lénine et Kroupskaïa vécurent du 19 mars au 28 mars 1918 dans un appartement de deux pièces (n° 24), Maria Oulianova résidait à côté (n° 26).

45 C'est ici que se termine le manuscrit. Éd.

Au repos

Au début de l'été 1918, lorsqu'il fallut décider où passer les jours de repos, Bontch-Brouévitch proposa à Lénine de venir chez lui à la campagne, à Tarassovka. Il y avait là deux petites chambres inoccupées au second étage de la petite villa voisine de la maison où vivait la famille de Bontch-Brouévitch. Nous devons prendre nos repas chez lui.

Un billet, écrit sans doute pendant une réunion – Lénine pratiquait généralement cette méthode, n'admettant aucun bruit ni conciliabule au cours des réunions – a été conservé à l'Institut Lénine. Le contenu de ce billet est le suivant :

- « 1. Comment va l'affaire de la campagne ?
2. Est-ce qu'on peut venir dimanche prochain ?
3. A deux ou à trois ?
4. Est-ce qu'on peut garer là-bas l'auto ? »

Bontch-Brouévitch répondit affirmativement à ces questions, indiquant qu'il avait déjà donné l'ordre d'envoyer de la literie et diverses autres choses.

« J'ai acheté des pommes de terre, ajoutait-il. Le lait et le fromage sont excellents, et il y a encore autre chose. »

Donc, ça marchait pour la campagne. Mais nous n'y allâmes pas plus de deux ou trois fois, malgré l'hospitalité de Bontch-Brouévitch, car Vladimir aimait à se reposer dans la solitude la plus totale.

« Ici, le repos est merveilleux, écrivait-il à sa mère de Stirsoudden (Finlande) où il avait vécu pendant l'été de 1907. Ce sont des baignades, des promenades, la solitude, l'oisiveté. La solitude et l'oisiveté sont ce que je préfère. »

Et à Tarassovka il y avait pas mal de monde. Il est vrai que nous partions généralement seuls dès le matin pour nous promener dans la forêt, nous enfonçant aussi loin que possible pour échapper aux rencontres et aux conversations inévitables qui, en ville, fatiguaient déjà suffisamment Lénine. Mais il était malgré tout impossible d'éviter ces rencontres pendant les repas, à l'heure du thé, etc. Et il n'y avait pas alors de véritable repos pour Lénine. Mais le plus gros fléau de la villa de Tarassovka, c'étaient les moustiques qu'il ne pouvait absolument pas supporter. Il n'y avait pas de moustiquaires aux fenêtres, et ces insectes emplissaient sans obstacle les chambrettes de notre « *mon-repos* »⁴⁶ de leur bourdonnement. Et, ayant essayé en vain une fois de s'endormir la nuit, Ilitch s'était enfui en ville dès l'aube, et depuis ce jour-là les excursions à Tarassovka furent abandonnées.

Nous n'avions pas d'autre endroit où aller et, pour respirer un peu d'air pur pendant notre journée de repos, nous prîmes à partir de ce moment-là pour règle de quitter la ville, ne serait-ce que pour quelques heures, en emportant avec nous des sandwiches pour le déjeuner. Nous allions dans différentes directions, mais bientôt l'endroit préféré de Lénine fut un petit bois au bord de la Moskova, près de Barvikhi. Nous choisissons un coin à l'écart sur une colline, d'où s'ouvrait une large perspective sur le fleuve et sur les champs environnants, et nous y passions notre temps jusqu'au soir. Le camarade [Guil](#), le chauffeur de Vladimir, s'installait tout près de là avec son auto – à cette époque Lénine n'avait pas de garde. Nous avions bien examiné cet endroit, et nous savions déjà quel petit pont, sur le chemin vicinal conduisant à notre « *mon-repos* » supporterait le poids de notre voiture. Nous le savions, il est vrai, à la suite d'une triste expérience, car notre lourde voiture avait déjà endommagé un autre petit pont. Mais Ilitch avait demandé sur-le-champ qu'on s'arrêtât et qu'on le remît en état dans la mesure du possible.

46 En français dans le texte (N. d. T.).

Parfois, lorsque nous traversions le village, une troupe de petits paysans blonds accourait à toutes jambes vers la voiture pour nous demander de leur faire « *faire un tour* ». Lénine qui aimait beaucoup les enfants, demandait à Guil de s'arrêter, et l'auto s'emplissait à craquer d'une marmaille bruyante et joyeuse. Au bout d'un kilomètre et demi environ, les enfants descendaient et revenaient en courant dans la direction du village avec des cris joyeux.

Aussi primitif que fût ce genre de repos – à ce moment-là, on ne pouvait pas en espérer d'autre – il nous laissait à tous un très bon souvenir, et nous rentrions à la maison reposés et contents.

Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, pp. 145-146.

Lénine blessé

Vendredi, le 30 août 1918. Le matin, on avait appris l'assassinat du camarade [Ouritski](#) à Pétrograd. La nouvelle était alarmante. À cette époque, des meetings se tenaient tous les vendredis dans les usines. Habituellement, Lénine y prenait la parole. Ce jour-là, il voulait s'y rendre également. J'avais demandé à [Boukharine](#) de passer chez nous afin de nous aider à le dissuader de paraître à ces réunions. Sans donner de réponse nette, Ilitch s'en tira par des plaisanteries : « *On verra ça plus tard.* » Comme j'avais attrapé un refroidissement, on me fit garder la chambre, et je n'allai pas à la rédaction le soir.

Vers 5 heures, Lénine sortit de son bureau déjà en pardessus et me dit qu'il irait tout de même au meeting, refusant net de me prendre avec lui. Une heure, deux heures passent. Je passe mon temps à attendre devant la fenêtre le retour de la voiture. Voilà qu'elle arrive d'une allure particulièrement rapide. Mais qu'est-ce qui se passe ? Le chauffeur saute de son siège et ouvre la portière. Cela n'était jamais arrivé. Des personnes inconnues aident Ilitch à descendre de la voiture. Il est sans pardessus, sans veston. Il marche en s'appuyant sur les camarades. Je descends en courant l'escalier et les trouve déjà en train de monter. Ilitch est très pâle, il monte soutenu de deux côtés.

Derrière, je vois le chauffeur Guil. À ma question, Ilitch répond, en me rassurant, qu'il était blessé légèrement au bras ; je cours ouvrir la porte, faire le lit où, au bout de quelques instants, on met le blessé. Les camarades qui l'amènèrent s'affairent. Ce sont : la camarade Gontcharova, qui travaille dans le service de propagande du Comité de Moscou, le camarade Poloutorny et un ouvrier, Ivanov.

Celui-ci fait preuve de présence d'esprit :

— Vite, un docteur, de l'iode, des pansements, dit-il.

À qui téléphoner ? Je me souviens qu'il doit y avoir une séance du Conseil des Commissaires du Peuple à 8 heures qu'Ilitch doit présider. Il est déjà presque 8 heures. Les camarades se seront réunis. J'y cours, et je demande de faire venir vite des médecins : Ilitch est blessé. Le camarade Vinokourov qui est là court avec moi : il est médecin, et il peut donner les premiers soins. Il fait le premier pansement.

D'autres camarades ne cessent d'arriver, posant des questions, demandant s'ils ne pouvaient pas être utiles à quelque chose.

Le téléphone sonne : on n'a pas songé à demander aux téléphonistes du Kremlin de couper les communications. Plusieurs personnes s'en vont chercher les médecins. Le chauffeur est là. Il raconte hâtivement comment la chose s'est passée et court donner un coup de téléphone à la pharmacie, ainsi qu'accueillir et préparer [Nadejda Konstantinovna](#) qui doit revenir à l'instant. Mais déjà elle se doute de ce qui s'est passé et demande seulement : « *Est-il vivant ?* »

Peu à peu l'ordre se rétablit. On voit arriver d'autres médecins dont, parmi les premiers, la camarade Vélitchkina-Brouévitch qui avec d'autres veillera Ilitch. Voici Weisbrod, Oboukh, Mintz ; Rosanov et Mamonov viennent un peu plus tard. Ils sont graves et pâles. À nos questions, ils donnent des réponses évasives : « *Le cas est grave, pour le moment, impossible de se prononcer, mais l'organisme est robuste.* »

On passe une nuit pénible. Dans son lit, Ilitch gémit faiblement. Il est blême. Mais quand nous entrons dans la pièce, Nadejda Konstantinovna et moi, il cherche à se donner du courage ; cela l'ennuie de nous voir nous tourmenter. Et nous tâchons de ne pas nous montrer.

Ses plus proches camarades du C.C. s'installent pour passer la nuit dans le cabinet de travail d'Ilitch prêts à venir en aide au premier appel. Des infirmières viennent préparer tout ce qui est nécessaire pour une injection de sérum physiologique. Weisbrod reste pour la nuit. Il s'étend sur une couchette dans une chambre communicante. Mais on le dérange à chaque instant. Il semble que s'il reste éveillé et assis ou se promène là, à côté de nous, tout ira mieux. Le matin, Ilitch a meilleure mine, il sourit un peu, tend la main.

Les forces lui reviennent lentement, peu à peu. Le danger est passé. Mais on peut encore craindre l'infection. Il faut attendre le quatrième, le cinquième jour. Et puis, on a tellement de peine à retenir Ilitch au lit. Comme il cherche à nous persuader, en l'absence de médecins, qu'il ne faut pas prêter tellement oreille à ce qu'ils disent, qu'il faut lui rassembler les journaux qui ont paru pendant sa maladie ! Tous, que pas un numéro ne manque. Les lui donner ou les lire à haute voix.

Les premiers temps, les médecins, l'infirmière et l'infirmier le gardent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais il est sur la voie de la guérison. On lui permet de s'asseoir. Bientôt, il se croit suffisamment fort, et il commence à marcher un peu. Mais les médecins venus aussitôt parviennent à modérer son ardeur, en disant, pour lui faire un peu peur, que son cœur pouvait en souffrir. Son bras cassé le retient quelque peu également. Enfin, il peut marcher. Il peut partir à Gorky pour achever sa convalescence.

Lénine proteste mais Weisbrod réussit à le persuader de l'accompagner. La voiture se met en marche. Mais dans la cour, elle est arrêtée par le camarade [Sverdlov](#). « *Le dernier souhait de bon voyage* », dis-je. Tout le monde rit. Encore quelques minutes, et nous sommes hors de la ville, au milieu de la nature. Une heure après, nous arrivons à Gorky. Là, le malade se rétablit rapidement.

En mars 1923, quelques heures avant qu'Ilitch perdit la parole, nous étions assis près de son lit en évoquant les souvenirs du passé. « *En 1917, dit Ilitch, je me suis reposé dans la hutte des environs de Sestroretsk grâce aux enseignes blancs ; en 1918, c'était grâce au coup de feu de [Kaplan](#). Mais après, je n'en ai plus eu l'occasion.* »

Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de Contemporains, t. III. Moscou, Éditions du Progrès, 1965, pp. 559-561.

Attaqué par des bandits

Durant l'hiver 1918-1919, la désorganisation se faisait sentir dans tous les domaines : la stagnation industrielle, la pénurie de denrées et de combustible, les rues de la ville à demi-obscurées, presque sans éclairage, les magasins condamnés, les amoncellements de neige dans les rues rendant les déplacements très difficiles, et, comme une des conséquences de cette désorganisation, le vol, les brigandages, le banditisme, qu'il n'était pas si simple de vaincre. Il n'était pas rare que des bandes criminelles s'emparent d'une automobile pour ensuite l'utiliser et mener des assauts contre diverses institutions et des appartements privés, se faisant parfois passer pour des agents de la Tcheka venus procéder à des perquisitions.

C'est pourquoi les miliciens de faction arrêtaient souvent les automobiles et exigeaient des passagers qu'ils présentent leurs laissez-passer. Il y eut deux ou trois cas où des miliciens arrêtaient également l'automobile de Vladimir Ilitch. Une fois, alors que nous circulions sur l'avenue Triomphale-Sadova. Nous voyagions, il me semble, avec le camarade Ilia Tsvitsivadzé et un autre camarade. Le chauffeur ne remarqua pas le signal du milicien et ne stoppa pas immédiatement la voiture à sa demande. Sans réfléchir longtemps (c'était une période troublée), le milicien tira, en l'air il est vrai. Je me souviens que Vladimir Ilitch réprimanda le milicien, lui disant qu'on ne pouvait pas, voyons, faire feu ainsi sans discernement, sans établir qui se trouvait dans le véhicule, et que l'autre se justifia avec embarras, disant que les temps étaient tels qu'on n'avait pas le loisir de vérifier et que si son ordre d'arrêter le véhicule et de présenter le laissez-passer n'était pas exécuté sur-le-champ, il ne lui restait pas d'autre choix que d'utiliser son arme.

Une autre fois, des miliciens ouvrirent le feu alors que Vladimir Ilitch, après la répression de l'insurrection des socialistes-révolutionnaires de gauche, allait en voiture inspecter la maison où se trouvait leur état-major.⁴⁷ Il y eut encore un autre incident où l'automobile de Vladimir Ilitch éveilla les soupçons de zélés gardiens des rues moscovites et fut escortée sous bonne garde jusqu'au commissariat. Avec des miliciens armés sur les marchepieds de l'automobile, nous arrivâmes ainsi jusqu'à la milice, où l'on nous fit descendre au commissariat où Vladimir Ilitch, avec un sourire, présenta son laissez-passer et fut relâché. Les camarades qui avaient arrêté Vladimir Ilitch furent très embarrassés par cet incident, mais Vladimir Ilitch les rassura avec simplicité et bienveillance.

Cependant, malgré toutes les mesures de lutte contre le banditisme, les cas d'agression contre les piétons et les automobilistes, les vols et les meurtres étaient assez fréquents. Au début de l'année 1919, Vladimir Ilitch fut lui-même victime d'une de ces attaques de bandits.

Peu de temps auparavant, Nadejda Konstantinovna, dont la maladie (maladie de Basedow et maladie de cœur) s'était considérablement aggravée, avait été placée, sur avis médical, dans une école forestière à Sokolniki. On lui avait attribué une petite chambre individuelle au premier étage, et le personnel de l'école lui avait témoigné beaucoup d'attention et de sollicitude. Les médecins espéraient que le bon air, l'éloignement du travail et le repos auraient un effet bénéfique sur sa santé. Le choix s'était porté sur cette école forestière également parce qu'elle n'était pas loin de Moscou, ce qui permettait à Vladimir Ilitch de rendre souvent visite à Nadejda Konstantinovna.

Ainsi, Nadejda Konstantinovna avait été installée à Sokolniki, et nous lui rendions visite, Vladimir Ilitch et moi, assez souvent, nous y rendant généralement en automobile le soir. Outre le chauffeur, le camarade Tchébanov, qui faisait partie de la garde de Vladimir Ilitch, nous accompagnait lors de ces trajets. Nous partîmes pour Sokolniki également le dimanche 19 janvier. Une fête pour enfants avec un arbre de Noël devait avoir lieu ce soir-là dans l'école où vivait Nadejda Konstantinovna, et on nous avait demandé de venir à une heure précise pour participer à la fête, dont l'organisation, destinée à amuser les enfants, avait requis beaucoup d'efforts de la part de V. D. Bonch-Brouévitch.

47 L'incident se produisit le 7 juillet 1918, il s'agissait de l'ancienne maison Morozov située dans la ruelle Bolchoï Triokhsviatitsky. (Note MIA)

Nous partîmes, il me semble, vers six heures du soir. En raison du jour férié, les rues étaient assez animées. Il y avait également beaucoup de promeneurs sur la chaussée de Sokolniki, par laquelle nous nous dirigions vers ce quartier. À l'un des tournants, un coup de sifflet retentit soudain au loin, sur lequel Vladimir Ilitch attira l'attention. Nous poursuivîmes cependant notre route sans y accorder d'importance particulière. Mais alors que nous approchions presque du pont du chemin de fer, un cri retentit soudain : « *Halte !* » criaient plusieurs personnes qui se tenaient au bord de la route.

Pensant avoir affaire à des miliciens qui voulaient vérifier nos documents, et craignant que, si nous n'arrêtons pas immédiatement la voiture, nous ne soyons de nouveau pris pour cible par la milice, nous demandâmes au chauffeur de s'arrêter. La voiture s'arrêta. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque les individus qui avaient arrêté notre automobile (je me souviens qu'ils étaient trois) nous firent immédiatement tous descendre du véhicule et, sans se contenter du laissez-passer que leur présenta Vladimir Ilitch, se mirent à fouiller ses poches, lui braquant le canon de leurs revolvers sur les tempes, et lui confisquèrent son browning et son laissez-passer du Kremlin.

— Mon nom est Lénine, leur dit Vladimir Ilitch.

Mais ils n'y prêtèrent aucune attention. Ne comprenant pas ce qui se passait et à qui nous avions affaire – la milice n'avait pas encore d'uniforme à cette époque –, je me précipitai vers l'un de ceux qui nous avaient arrêtés, qui continuait à maintenir le canon de son revolver sur la tempe de Vladimir Ilitch. C'était un grand blond vêtu d'une courte veste chaude, avec une chapka en fourrure grise sur la tête, au visage très calme et imperturbable.

— Que faites-vous, lui dis-je, mais c'est le camarade Lénine ! Et vous, qui êtes-vous ? Montrez vos mandats.

— Les criminels n'ont besoin d'aucun mandat, me répondit-il calmement avec un ricanement.

Les bandits sautèrent dans l'automobile, pointèrent leurs revolvers sur nous (l'un d'eux, un brun à la physionomie assez patibulaire, agissait avec une énergie particulière) et partirent à toute allure en direction de Sokolniki.

Il faut leur rendre justice, toute cette opération fut menée avec une habileté si artistique et une rapidité si extraordinaire qu'elle n'attira même pas l'attention des passants. Je pense que les bandits comprirent qu'ils avaient affaire à Lénine, car le visage de l'un d'eux trahit une certaine confusion lorsqu'il regarda le laissez-passer de Vladimir Ilitch. Ils sentirent probablement qu'ils s'étaient mis dans une situation grave et que tout Moscou (comme ce fut effectivement le cas) serait mis en branle pour les capturer. Mais il était déjà trop tard pour réfléchir, et ils prirent, je le répète, la fuite à toute allure. Et nous restâmes sur la route, ne revenant pas immédiatement de notre surprise et de la rapidité avec laquelle toute cette histoire s'était produite, puis nous éclatâmes de rire en voyant que le camarade Tchébanov se tenait là avec son bidon de lait (nous apportions du lait à Nadejda Konstantinovna). Malgré le caractère tragique de la situation, il n'avait pas oublié de sortir ce bidon et le tenait maintenant à la main comme un grand trésor. Les récits de ce qui s'était passé affluèrent, on se demanda à qui on avait pris un revolver (le mien était resté dans ma poche, car les bandits ne m'avaient généralement pas prêté attention, le chauffeur Guil avait caché le sien sous le coussin du siège). Le camarade Guil déclara qu'il n'avait pas osé tirer, car cela n'aurait fait que provoquer des tirs de la part des bandits, et il avait bien sûr raison. Le camarade Tchébanov non plus ne pouvait tirer, voyant que des revolvers étaient braqués sur Vladimir Ilitch.

Mais que faire ? Nous étions sur la route, près du pont du chemin de fer. Un passant nous indiqua où se trouvait le Soviet de Sokolniki, et nous nous y rendîmes, sans cesser de taquiner Tchébanov et son bidon. Au Soviet, où on ne voulut pas d'abord nous laisser entrer, il y avait assez peu de monde ; il n'y avait là, je crois, qu'un seul camarade, qui se montra d'abord quelque peu méfiant à notre égard. On lui demanda de faire venir le président du Soviet, et pendant ce temps, nous commençâmes à téléphoner. Nous fîmes demander une voiture pour nous, signalâmes les événements à la Tcheka et, je crois, personnellement à [Dzerjinski](#). Le

président du Soviet ou son adjoint arriva. Hochant la tête, Vladimir Ilitch lui dit que cela, voyons, n'avait plus de nom, qu'on dévalisait les gens dans la rue juste à côté du Soviet, et lui demanda si cela leur arrivait souvent. Le président répondit que cela arrivait assez souvent, qu'ils luttaienent contre le banditisme autant qu'ils le pouvaient, mais que cela n'aidait guère. Vladimir Ilitch hocha à nouveau la tête et dit qu'on ne pouvait tolérer un tel scandale et qu'il fallait s'attaquer plus énergiquement à la lutte contre le banditisme. Entre-temps, une voiture arriva, et bientôt nous roulions en direction de l'école forestière pour l'arbre de Noël. Il est vrai que nous arrivâmes en retard pour l'arbre, mais nous assistâmes tout de même à la soirée des enfants, bien que notre humeur (la mienne en particulier) ne s'y prêtât guère.

Cependant, à la Tcheka et à la police criminelle, cet incident provoqua un émoi considérable, tout fut mis en œuvre, et dès le soir même, notre automobile fut retrouvée dans la partie opposée de la ville – sur le quai près du pont de Crimée. En raison de l'abondance de neige dans les rues, elle était restée embourbée dans une congère, les bandits s'étaient enfuis, et près de l'automobile, comme le raconta le camarade Guil, qui était parti à sa recherche, gisaient un milicien et un soldat de l'Armée rouge tués. Comme il fut établi par la suite, vingt-deux miliciens de faction avaient été tués par des bandits ce soir-là à Moscou.

Les bandits qui avaient attaqué l'automobile de Vladimir Ilitch ne furent arrêtés (une partie d'entre eux fut abattue alors qu'ils résistaient par les armes) qu'après un laps de temps assez long. Il s'avéra qu'il s'agissait de bandits endurcis, des maîtres en la matière, ayant un « riche » passé en matière de vols et de meurtres. L'un d'eux raconta plus tard lors de l'interrogatoire qu'ils n'avaient apparemment pas compris, « dans leur ivresse », qu'ils avaient affaire à Lénine (il leur avait semblé que le nom de Lévine avait été prononcé) et que lorsqu'ils eurent bien examiné son document, ils firent demi-tour pour le tuer. « *Qu'avons-nous fait*, aurait dit l'un des chefs de cette bande, Iakov Kochelkov⁴⁸, *c'est Lénine qui passait ; si nous le rattrapons et le tuons, on ne pensera pas à nous, mais on accusera les contre-révolutionnaires, et peut-être qu'un coup d'État en résulterait.* »⁴⁹

Mais il est peu probable qu'ils aient osé revenir à la recherche de Lénine. Leur priorité était de brouiller les pistes, puis d'utiliser l'automobile pour d'autres attaques, ce que les bandits pratiquaient souvent à l'époque.

L'enquête révéla que cette bande avait commis un très grand nombre de vols et de meurtres. Leur audace était telle qu'avec des documents d'agents de la Tcheka de Moscou, ils avaient un jour effectué une « perquisition » à l'usine Affinerny. Cette « perquisition » s'était déroulée en présence d'un grand nombre d'ouvriers ; les bandits avaient même convoqué des représentants du comité d'usine pour y assister, et au final, ils avaient emporté environ 3 livres d'or en lingots, environ 3,5 livres de fil de platine et 25 000 roubles avant de prendre la fuite. Cette même enquête révéla que le chef de cette bande, Iakov Kochelkov, avait écrit à sa fiancée (nous conservons l'orthographe de la lettre) : « *On me pourchasse comme une bête sauvage, on n'épargnera personne. Que me veulent-ils donc ? J'ai laissé la vie à Lénine.* » Et bien qu'il fût très rusé, il sentait qu'il ne pourrait échapper à l'arrestation, et ces derniers temps, il tuait dans la rue chaque personne croisée, dès lors qu'il lui semblait qu'elle le regardait d'un air suspect.

Plus tard, dans sa brochure « La Maladie infantile du communisme (le « gauchisme ») », Vladimir Ilitch utilisa le cas de l'attaque dont il avait été victime par des bandits.

« Supposez, écrit-il là, que des bandits armés arrêtent votre automobile. Vous leur donnez de l'argent, votre passeport, votre revolver, l'automobile. Vous obtenez ainsi d'échapper à une agréable compagnie. Le compromis est indéniable. « Do ut des » (« je te » donne de l'argent, des armes, une automobile, « pour que tu me donnes » la possibilité de m'en tirer sain et sauf). Mais il serait difficile de trouver un homme sain d'esprit qui déclarerait un tel compromis « inadmissible en principe » ou qui traiterait la personne ayant

48 Yakov Kochelkov (de son vrai nom Kouznetsov) (1890-1919), un cambrioleur moscovite notoire de la fin des années 1910. Il a été tué alors qu'il était détenu par la police de sécurité de Moscou, qui le recherchait pour ce crime et d'autres crimes graves.

49 Selon une autre version, plus plausible, après l'attaque Kochelkov a finalement regardé les documents saisis et a dit à ses complices de faire demi-tour, voulant prendre Lénine en otage afin de l'échanger contre des comparses détenus à la prison de Boutyrsky. (Note MIA)

conclu un tel compromis de complice des bandits (bien que les bandits, une fois montés dans l'automobile, aient pu l'utiliser, elle et les armes, pour de nouveaux brigandages). Notre compromis avec les bandits de l'impérialisme allemand fut un compromis de cet ordre. »

Cette fois, Vladimir Ilitch s'en était tiré à bon compte avec les bandits. Le « compromis » avait aidé. Et à Moscou, quelques jours après l'attaque de son automobile, la loi martiale fut instaurée, la lutte contre le banditisme s'intensifia considérablement, et la ville retrouva bientôt un état plus calme.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 113-117.

Discours prononcé à la séance commémorative au Soviet de Moscou du 7 février 1924

Camarades, je souhaite partager avec vous quelques moments de la vie de Vladimir Ilitch. Comme vous le savez, camarades, Vladimir Ilitch était très doué par nature, mais il possédait en outre une capacité extraordinaire à poursuivre avec fermeté et constance l'objectif qu'il s'était fixé. Très jeune encore, dans les dernières classes du lycée (Vladimir Ilitch termina le lycée à 17 ans), il passait toutes ses soirées à lire des livres, se préparant à l'œuvre révolutionnaire qu'il s'était fixée comme but de sa vie. Mais ce que je retiens surtout, c'est la période qui a suivi sa sortie du gymnase, les années où il a vécu avec nous à Kazan et à Samara, avant de partir pour Petrograd. Au printemps 1887, nous apprîmes l'exécution de notre frère aîné. L'expression du visage de Vladimir Ilitch à cet instant m'est particulièrement restée gravée en mémoire, lorsqu'il déclara : « *Non, nous n'emprunterons pas cette voie. Ce n'est pas cette voie qu'il faut suivre.* »⁵⁰ Et dès lors, il commença à se préparer pour la voie qu'il considérait comme la seule juste pour libérer la Russie du joug du tsar et du capital.

Lorsque nous vivions à la campagne dans le gouvernement de Samara, je me souviens de Vladimir Ilitch s'en allant tous les matins après le thé, chargé de livres, de dictionnaires et de cahiers, dans un coin retiré du jardin pour y étudier. Il y avait là une table et un banc et Vladimir y passait la plus grande partie de la journée, qu'il consacrait à des études scientifiques. Il ne se contentait pas de lire des livres : il les travaillait en profondeur, rédigeait des résumés et copiait des extraits. Je venais alors dans ce coin étudier les langues avec lui et, bien que je fusse alors tout à fait une enfant, j'étais frappée par la persévérance et la minutie avec laquelle Vladimir Ilitch faisait tout ce qu'il entreprenait. Il inspirait un sentiment moral tel que, même sans aucune incitation, on avait envie de faire tout ce qui était possible pour qu'il soit satisfait de vous et mériter son approbation.

Vladimir Ilitch passait des journées entières avec ses livres, ne s'interrompant que pour se promener et pour des conversations et des discussions avec le petit cercle de camarades qui, comme lui, se préparaient au travail révolutionnaire. Et cette aptitude au travail, cette obstination, sont restées siennes toute sa vie. En exil comme à l'étranger, il utilisait chaque moment libre, chaque heure disponible, pour se rendre dans une bibliothèque. Nous avons conservé de nombreux cahiers et résumés qui nous permettent de juger de l'énorme quantité de littérature dans tous les domaines de la connaissance qu'il a pu étudier en profondeur au cours de sa vie.

Je pense, camarades, qu'en cela comme en bien d'autres choses, nous devons tous apprendre d'Ilitch l'aptitude à travailler à notre propre formation, l'aptitude à utiliser pour cela chaque heure, chaque minute, car sans nous être aguerris sur le plan théorique, nous ne serons pas en pleine possession de nos moyens pour les combats futurs, surtout maintenant que la responsabilité de chacun d'entre nous s'est accrue considérablement après la mort de notre guide et maître.

⁵⁰ Il convient de citer à propos de ce souvenir déjà évoqué plus haut l'opinion critique de Trotsky : « *On pourrait laisser de côté l'évident non-sens du récit de Maria Oulianova qui, au moment de l'événement, n'avait même pas neuf ans, si la phrase imprudemment mise en circulation par elle n'avait été littéralement consacrée, comme une preuve de la profondeur de la pensée politique du lycéen de Simbirsk, qui venait seulement la veille de se débarrasser de la coquille de la religion, qui ne connaissait pas encore le nom de Marx, qui n'avait lu aucune brochure illégale, qui ne connaissait rien et ne pouvait rien connaître de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe et qui même n'en était pas encore arrivé à découvrir en lui-même quelque intérêt pour la politique. Que pouvaient, en ces conditions, signifier les paroles que lui attribue sa sœur cadette ? En tout cas, certainement pas une opposition entre la lutte révolutionnaire des masses et la terreur pratiquée par des intellectuels. Si l'on admet pour un instant que la phrase rapportée ait été effectivement prononcée, elle pouvait exprimer non un programme, mais seulement du désespoir : Alexandre n'aurait pas dû, non, il n'aurait pas dû marcher dans cette voie ! Pourquoi ne s'est-il pas adonné à la science ? Pourquoi a-t-il cherché sa perte ?* » (Trotsky, *La Jeunesse de Lénine*. Paris : Éditions Rieder, 1936). (Note MIA)

Un autre trait. Cela concerne l'attitude d'Ilich envers les camarades et en général envers les gens. La sensibilité tout à fait exceptionnelle d'Ilich et son attention envers les camarades, beaucoup d'entre vous, camarades, l'ont probablement expérimentée par eux-mêmes. Il se préoccupait sans cesse de logements, d'appartements, d'allocations, de chaussures, etc, pour les autres. Ilich ne refusait jamais de répondre à de telles demandes. Mais ce n'est pas seulement lorsque les camarades s'adressaient à Vladimir Ilich qu'il exauçait leurs demandes, il prenait aussi soin d'eux de sa propre initiative. Combien de fois, remarquant que tel ou tel camarade était fatigué ou avait mauvaise mine, lui envoyait-il un médecin, téléphonait-il au Comité central pour obtenir un congé pour le camarade, la possibilité de se reposer et de se soigner. Souvent, il s'adressait à moi pour me demander de me renseigner sur les conditions de vie de tel ou tel camarade, s'il avait besoin de quelque chose, me demandait d'envoyer de la nourriture, de procurer un manteau de fourrure, etc.

Mais ce n'était pas seulement envers les camarades qu'il avait une attitude si attentive. Il manifestait la même sollicitude envers ceux qui lui étaient inconnus ou même étrangers. Vous vous souvenez des années 1918 et 1919, vous vous souvenez de la quantité d'ennemis qui encerclaient de partout le pouvoir des Soviétiques, de la lutte inflexible qu'il fallait mener contre eux. Vladimir Ilich savait être implacable envers ces ennemis, mais il pouvait aussi faire preuve de la plus haute justice dès lors qu'il constatait telle ou telle erreur commise envers l'un d'eux. Je citerai un petit fait. Il y en a beaucoup d'autres, mais je me limiterai pour l'instant à un seul. Ces jours-ci, nous avons reçu une lettre. L'auteur de cette lettre avait été condamné à mort en 1919. Sa mère, devenue folle de chagrin, courut au Kremlin dans l'espoir de pouvoir voir Lénine, mais elle ne parvint pas à le rencontrer. De retour chez elle, elle trouve une lettre de Lénine, remise par un motocycliste, dans laquelle il lui écrit de ne pas s'inquiéter, qu'il est possible de faire un pourvoi en cassation et de demander la clémence au Comité exécutif central pan-russe. Le pourvoi en cassation ne fut pas accepté. Mais lorsque la mère de l'auteur de cette lettre se rendit au Comité exécutif central pan-russe pour demander grâce, le secrétaire l'accueillit par ces mots : « *Oui, je sais, je sais, le camarade Lénine m'a plusieurs fois téléphoné à votre sujet.* » En conséquence, l'accusé a été gracié et a même été élu plus tard membre du Soviet de Moscou.

Je pense, camarades, que dans ce domaine également, nous devons apprendre de Vladimir Ilich à adopter une attitude prudente et sensible à l'égard des camarades. Maintenant, alors que dans la lutte intense, nos rangs se vident les uns après les autres, nous devons apprendre d'Ilich l'attitude bienveillante et attentive envers les camarades qui nous entourent, tant qu'ils sont encore en vie.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 43-45.

Une rencontre lors d'une balade

Durant ses moments de détente, il lui arrivait de vivre des rencontres tout à fait intéressantes. Vladimir Ilitch s'habillait très simplement. Je l'ai souvent vu ainsi : nous marchions, et il croisait un paysan ou une paysanne. Vladimir Ilitch profitait toujours de l'occasion pour les interroger sur les différentes mesures du pouvoir soviétique ou simplement pour discuter. Il arrivait qu'une commère ou un petit vieux ne le reconnaisse pas et se mette à critiquer vertement le pouvoir soviétique et Lénine en face, sans retenue.

Je me souviens qu'en 1918, pour nous reposer un peu pendant les jours fériés, nous prenions des sandwichs et partions en voiture hors de la ville. Le plus souvent à Barvikha. Nous nous installions là et nous reposions. Nous aimions découvrir de nouveaux itinéraires. Une fois que nous circulions, un pont sur un cours d'eau apparut soudain, sans que l'on sache si une automobile pouvait y passer ou non. Nous nous arrêâmes, cherchant à déterminer : tiendrait-il ou non ? Un paysan se tenait là.

Nous lui demandâmes : « *Dites-nous, peut-on passer ?* »

« Eh bien non, excusez-moi – dit-il – pour l'expression, c'est le pouvoir soviétique maintenant, ça n'a pas été réparé depuis longtemps. »

Et effectivement, il n'avait pas été réparé. Et comment aurait-on pu faire des réparations, alors qu'il y avait des fronts partout ? On n'avait vraiment pas le temps pour cela.

Lorsque nous arrivions dans un village, les enfants accouraient : « *Emmène-nous, emmène-nous !* ». Vladimir Ilitch en entassait tout un groupe dans la voiture, et ils partaient triomphalement jusqu'au village suivant. De manière générale, il aimait beaucoup les enfants. Il n'en avait pas lui-même, mais avec ses neveux et nièces, les pupilles d'Anna Ilinitchna, il avait soulevé en son temps un vacarme extraordinaire. À l'étranger, de petits camarades venaient le voir. Il conversait avec eux, jouait avec eux.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, p. 118.

Vladimir Ilitch Oulianov Lénine

Le 21 janvier, une année se sera écoulée depuis que notre Lénine ferma ses yeux pour toujours. Au cours de cette année, le prolétariat international eut à lutter contre le capitalisme, sans la direction effective de Lénine. Sa perte a créé un vide immense. Son rôle, dans la lutte internationale du prolétariat, était trop grand. Son intelligence géniale, sa volonté de fer, de même que son éducation théorique profonde et ses expériences de la lutte, acquises depuis de longues années, lui permettaient de déterminer la tactique de la classe ouvrière révolutionnaire, dans les périodes les plus difficiles, et de choisir le moment le plus favorable, pour conduire hardiment les masses à la lutte.

Il n'y a pas un chef du mouvement ouvrier qui fut autant aimé et estimé par les larges masses des travailleurs. Ils voyaient en Lénine, non seulement le grand chef, mais aussi un homme, qui, uni à eux, simple comme eux, parlait et vivait avec eux.

Son attitude simple et amicale envers les masses des ouvriers, absolument dépourvue de toute trace d'orgueil ou de présomption, les enthousiasmait tous.

« Nous préserverons le pouvoir des Soviets si nous exprimons avec justesse ce que le peuple ressent lui-même », dit-il dans son discours au XIème congrès du P.C.R., et à une autre occasion :

« Seul celui qui croit au peuple et qui a le contact toujours plus intime avec les masses laborieuses gardera le pouvoir. »

Et il pouvait s'exprimer *« avec justesse »* précisément parce qu'il était partie intégrante de ces masses.

« Lénine, c'est nous-mêmes » disaient les travailleurs en parlant de lui. *« Lénine n'est plus parmi nous, mais nous devons nous estimer heureux de l'avoir eu avec nous. Ce n'est pas le moment d'être triste et découragé. »*

Son héritage littéraire gigantesque, qu'on doit diffuser et étudier avec ardeur, sera encore pour les héritiers de son œuvre et pour des dizaines d'années une source intarissable dans laquelle ils puiseront les directives pour la lutte.

Son exemple personnel sera comme un flambeau, qui attirera sans cesse, de nouveaux combattants dans nos rangs.

La victoire sera nôtre !

*Dem unvergesslichen Führer des internationalen Proletariats, Wladimir Iljitsch Uljanow Lenin
Berlin: Neuer Deutscher Verlag, 1925.*

Souvenirs sur Vladimir Ilitch

Dans mes brefs souvenirs à propos de Vladimir Ilitch, je m'attarderai sur certains traits de sa personnalité qui le caractérisaient le plus en tant qu'homme et révolutionnaire. Mais tout d'abord, quelques mots sur ce qui a contribué au développement de ces traits chez lui. Outre les grandes capacités et les dons exceptionnels que Vladimir Ilitch possédait dès sa naissance, il bénéficia durant son enfance et sa jeunesse de conditions très favorables à son développement.

Nos parents étaient des personnes cultivées et idéalistes, dont l'exemple même a eu une influence épanouissante et humanisante. Notre père, d'origine modeste, s'est élevé socialement en faisant des études secondaires et supérieures principalement grâce à sa ténacité et à sa grande capacité de travail. Il ne reçut pas de bourse, bien qu'il fût considéré par ses professeurs comme « un garçon doué », ce qui fut précisément empêché par ses origines, car les enfants des classes populaires étaient privés de bourses à cette époque ; celles-ci n'étaient accordées qu'aux enfants des fonctionnaires et des nobles. L'instruction publique fut l'œuvre de sa vie, à laquelle il se consacra avec une grande énergie, un dévouement désintéressé, sans ménager ses forces. Inspiré par les meilleures idées des années 1860 et du début des années 1870, il se mit au travail pour les gens du peuple, pour ceux qui avaient le plus de mal à accéder à l'instruction, ce qu'il savait bien par expérience. Il organisa des écoles pour les enfants des serfs d'hier. C'était une entreprise difficile à l'époque. Le manque de fonds, tous les obstacles que le gouvernement mettait à l'instruction publique, l'arriération et l'ignorance des paysans, qui avaient peur des écoles et s'en méfiaient parce qu'ils n'en voyaient pas l'utilité, si ce n'est qu'elle occasionnait des frais inutiles et la privation de main d'œuvre pour la famille, tant les écoles étaient mauvaises à l'époque.

Chtchédrine a écrit avec justesse à propos de cette époque que « *les connaissances, l'alimentation, la morale publique, le choléra, la maladie du charbon et la variole se mêlaient en un tout* ». Il fallut beaucoup de force et de persévérance pour surmonter ces obstacles, pour garder son moral et sa foi en la cause, malgré tout. Il dû parcourir la province dans des tempêtes de neige, en automne et au printemps dans la neige fondue, inspecter les écoles, prendre la parole dans les assemblées de paysans, suivre la construction de nouvelles écoles, insister auprès des zemstvos pour qu'ils allouent des fonds aux écoles, etc. Et ses efforts portèrent leurs fruits : la méfiance des paysans à l'égard des écoles diminua, sous sa direction furent formés de nouveaux enseignants idéalistes qui, au lieu de bastonner et de faire apprendre par cœur sans raison, transmettaient leur savoir au village, brûlant du même feu que leur chef, prêts à sacrifier leurs forces pour le bien de la population. L'époque où mon père travaillait dans la province de Simbirsk resta dans la mémoire de ses contemporains comme l'époque d'« Oulianovienne », et les enseignants qu'il avait formés furent appelés « oulianovtsy ». L'exemple de son père, toujours occupé, toujours prêt à travailler, fut très important, mais, en plus, il accordait beaucoup d'attention à ses enfants, leur consacrant tout son temps libre. Il essaya de leur inculquer le sens du devoir, qui était si fort chez lui, de développer leur caractère et leur capacité de travail.

Il suivit leurs études, développa leur goût pour les meilleures œuvres des écrivains de l'époque, participa à leurs jeux et à leurs promenades, et bénéficia de leur grande affection. Grand démocrate par nature, accessible à tous, très simple dans ses rapports et dans ses besoins, il eut une influence heureuse sur ses enfants. Notre mère eut également une grande influence sur l'éducation des enfants de notre famille. C'était une personne remarquable, très douée, possédant en outre un grand tact pédagogique, une grande volonté et un cœur courageux. Elle exerçait une grande influence sur les enfants et jouissait de leur respect et de leur amour illimités, sans presque recourir à la sévérité et aux punitions, et sans restreindre inutilement leur liberté enfantine.

Outre ses parents, Vladimir Ilitch fut fortement influencé par son frère aîné, Alexandre Ilitch, un jeune homme très compétent et robuste, doté d'un grand caractère, d'une énorme capacité de travail (14 à 16 heures par jour) et d'une très grande moralité. Vladimir Ilitch aimait beaucoup son frère aîné, suivait son exemple en toutes choses, lisait les livres dont Alexandre lui faisait l'éloge, etc. La mort de ce frère – il est mort sur la potence pour avoir tenté d'assassiner Alexandre III – affecta profondément Vladimir Ilitch. C'est

probablement à ce moment-là que Vladimir Ilitch commença à développer l'un de ses traits les plus caractéristiques, qui distinguera toute sa vie, toute son activité à tous les niveaux. Ce trait, c'est la détermination. S'étant fixé dès son plus jeune âge le but de sa vie – l'œuvre révolutionnaire –, il ne cessa d'avancer vers ce but tout au long de sa vie sans jamais le quitter, ne s'en éloignant pas ne serait-ce que d'un pas.

Rappelez-vous qu'il écrivit un jour qu'il fallait se dépêcher de vivre pour donner toute son âme à la révolution. Caractéristique à cet égard est la critique faite de Vladimir Ilitch par son ennemi juré, le menchevik [Dan](#), au Congrès de Copenhague en 1910. Lors de ce congrès, toute l'irritation et toute la malveillance des représentants des différents courants de la délégation russe au congrès à l'égard de Vladimir Ilitch se révélèrent au grand jour. Il était terriblement seul, mais il ne voulut pas faire un seul pas vers un accord avec ses adversaires, qui présentaient un front assez uni. Et cela les exaspérait au plus haut point. « *Un contre tous, rien que ça...* » ; « *Il ruine le parti...* » ; « *Quel bonheur ce serait pour le Parti s'il disparaissait quelque part, se volatilisait, trépassait...* ». Telles étaient les phrases qui résonnèrent dans les réunions de la délégation russe lors des débats avec Vladimir Ilitch.

Et lorsqu'un ancien membre du parti⁵¹ demanda à Dan : « *Comment se fait-il qu'un seul homme puisse ruiner tout le parti et qu'ils soient tous impuissants face à un seul au point qu'ils doivent en appeler à la complicité de la mort ?* », il répondit avec colère et irritation littéralement ce qui suit : « *C'est parce qu'il n'y a personne d'autre qui comme lui soit occupé 24 heures sur 24 par la révolution, qui n'ait d'autre pensée que celle de la révolution, et qui, même dans ses rêves, ne pense qu'à la révolution. Allez donc traiter avec une telle personne !* »

Le problème pour eux, bien sûr, n'était pas seulement qu'il y avait un homme qui consacrait toutes ses forces à l'œuvre révolutionnaire, mais que sa ligne était correcte et que les masses laborieuses le suivaient. Mais quoi qu'il en soit, cette critique est très caractéristique de Vladimir Ilitch, de sa détermination.

Encore quelques mots. Lorsque Vladimir Ilitch était déjà malade et que les médecins tentaient de limiter son travail par tous les moyens possibles, et que nous essayions de le persuader de travailler moins, il me dit un jour : « *Je ne sais rien faire d'autre* ». Et c'était la vérité. Il était tout entier absorbé par la révolution, par le travail révolutionnaire, et sans ce travail, il se sentait comme un poisson rejeté sur le rivage. Et même plus tard, quand Ilitch ne pouvait plus se lever, les médecins, voyant son état d'esprit difficile, décidèrent de le soulager et lui proposèrent des visites de camarades, mais à condition qu'il ne leur parle pas de politique. Mais Vladimir Ilitch refusa catégoriquement. « *Quels hurluberlus* », nous dit-il, lorsque les médecins furent partis, « *ils pensent que des responsables politiques, se retrouvant après une longue séparation, pourraient parler d'autre chose que de politique !* »⁵². Et encore plus tard, lorsqu'il voulut dicter ses notes, ses derniers articles, et que les médecins s'y opposèrent, Vladimir Ilitch déclara que si on le lui refusait, il se refuserait tout simplement à être soigné.

La mort de son frère aîné donna sans aucun doute à Vladimir Ilitch une grande impulsion à son aspiration à s'engager dans l'action révolutionnaire. Mais quel que soit l'amour et le respect qu'il portait à Alexandre

51 Zinaïda Pavlovna Nevzorova-Krjijanovskaïa (1870-1948) : révolutionnaire professionnelle, épouse de G. M. Krjijanovsky. Elle commença son activité révolutionnaire dans les années 1890. Participe à l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » de Saint-Petersbourg. En juin 1896, elle fut arrêtée. En exil avec G. M. Krjijanovsky en Sibérie. Krjijanovskaïa était une amie proche de Kroupskaïa et connaissait bien toute la famille Oulianov.

52 Dans la version manuscrite, Maria Oulianova écrivit : « *Au cours de l'été 1922, Vladimir Ilitch se vit interdire tout travail. « S'il est impossible de faire de la politique, dit-il, je me consacrerai à l'agriculture ». À Gorky, où il vivait à l'époque, il y eut alors beaucoup de projets qui prévoyaient de faire venir des semences d'Amérique, il conseillait à tout le monde de lire le livre « La terre renouvelée ». Mais cette fascination ne dura pas longtemps. Sa santé commença à s'améliorer, il put lire et écrire et, en octobre, il se rendit à Moscou pour y travailler. Hélas, cette amélioration fut de trop courte durée et il se retrouva bientôt à nouveau incapable de travailler. Mais alors qu'il était paralysé, bien que toujours capable de parler, il donna dans un suprême effort ce qui était peut-être la meilleure chose qu'il ait écrite dans toute sa vie : son testament politique, dont Boukharine a parlé dans son discours du 21 janvier [1925] ; il dicta ces articles à une sténographe, puis lui fit lire ce qu'il avait dicté et le corrigea. Les médecins ne l'autorisèrent pas tout de suite à faire ce travail, mais ils durent bientôt céder, car Vladimir Ilitch déclara catégoriquement que si on ne lui permettait pas de le faire au moins une demi-heure par jour, il refuserait tout traitement médical. » (Ed.)*

Ilitch, il se rendit compte très tôt que ce n'était pas la voie à suivre, que la terreur individuelle n'atteindrait pas le but, que grâce à elle les meilleurs représentants des révolutionnaires ne pouvaient que se détacher des masses et s'empêcher de les influencer. Mais il conserva toute sa vie un profond respect pour les combattants populistes, pour leur héroïsme et leur abnégation ; il s'imprégna de leur expérience, de leur tempérament révolutionnaire, et même plus tard, vivant à l'étranger, il déclara que nous devrions apprendre de Khaltourine et des autres dirigeants populistes. Mais leur voie, je le répète, n'était pas la sienne. Il comprit très tôt que « *les idées deviennent une force matérielle lorsqu'elles s'emparent des masses* ». ⁵³ Mais il comprit aussi que pour aller vers les masses et les appeler à le suivre, il devait lui-même posséder de bonnes compétences théoriques. Il travailla donc dur à son auto-éducation, de manière systématique, en suivant un certain plan. Plus tard, il écrivit un jour à son frère, qui était en prison à l'époque, qu'il ne servait pas à grand-chose de lire pour lire, qu'il fallait choisir une question et la traiter systématiquement. C'est ce qu'il fit toujours. Il avait parfaitement assimilé l'essence révolutionnaire de l'enseignement de Marx, il en imprégnait toute sa pratique révolutionnaire. Il considérait que la tâche des marxistes révolutionnaires n'était pas seulement d'expliquer le monde, mais de le transformer.

Je me souviens avec quelle ironie Vladimir Ilitch me raconta plus tard sa conversation avec l'un des « marxistes légaux » de Saint-Petersbourg sur la question de savoir quelle activité devait être considérée comme la plus importante, la légale ou l'illégale. Pour le professeur « marxiste légal », cette activité était son activité littéraire légale, tandis que pour Vladimir Ilitch, il ne faisait aucun doute que le travail illégal et clandestin se situait au premier plan.

Sa détermination dans le travail théorique ne faisait pas de Vladimir Ilitch un homme austère et livresque. La même passion qu'il mettait dans le travail, il la déployait dans les loisirs, les promenades... Il aimait la vie dans toutes ses manifestations, il aimait les gens du peuple. Il souffrait de leur souffrance, de l'injustice dont ils étaient victimes. C'est à juste titre que Gorky a écrit qu'il n'avait jamais rencontré et qu'il ne connaissait pas d'homme « *qui, avec autant de profondeur et de force que Lénine, éprouverait de la haine, du dégoût et du rejet pour le malheur, le chagrin et la souffrance des gens.* » ⁵⁴

C'est pour cette raison que Vladimir Ilitch a mis tant de passion dans son œuvre, qu'il y a fait preuve d'un tempérament si ardent. Lorsque Vladimir Ilitch était encore un jeune homme et qu'il fut arrêté pour la première fois pour agitation estudiantine, un policier lui dit en s'adressant à lui : « *Mais contre quoi vous révoltez-vous, jeune homme, vous avez un mur devant vous.* » – « *Un mur, oui, mais pourri, poussez et il s'effondrera* », lui répondit Vladimir Ilitch.

Vivant dans les villages de Kazan, de Samara et ensuite de Sibérie, Vladimir Ilitch observa la vie des paysans, l'étudia et la connut bien. En même temps, à l'époque de Kazan et de Samara, Vladimir Ilitch entra en contact avec la jeunesse révolutionnaire, à laquelle il lisait des essais. Certains d'entre eux constituèrent plus tard ses premières œuvres, dont l'une des plus remarquables : « *Ce que sont les « amis du peuple »...* ». Vladimir Ilitch consacra plusieurs années à ce travail théorique, mais il fut bientôt attiré de Samara vers un centre industriel plus vivant, il se sentait à Samara comme dans la salle n°6 de Tchekhov, ainsi qu'il le raconta à sa sœur ⁵⁵. Il partit pour Saint-Petersbourg afin de participer directement au mouvement révolutionnaire, d'entrer en contact avec les masses ouvrières, de faire de la propagande et de l'agitation parmi elles.

Depuis lors, Vladimir Ilitch participa à la lutte révolutionnaire partout où le sort le jeta. Il établit des contacts avec les ouvriers, se battit avec les « marxistes légaux » et les narodniks dans les réunions et dans la presse, se rendit à l'étranger pour établir la liaison avec le groupe « Libération du travail », et en ramena un chargement de littérature illégale. Après avoir été emprisonné, il n'abandonna pas son travail révolutionnaire. En plus de travailler au livre *Le développement du capitalisme en Russie*, qui fut d'une importance majeure pour la victoire des idées marxistes en Russie, il écrivit en prison le projet de programme du parti, rédigea

53 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 34, p. 332 (éd. en russe)

54 *Souvenirs sur Vladimir Ilitch Lénine* en 5 volumes, 3e éd. Moscou, 1984, tome 2, p. 251 (éd. en russe).

55 Il s'agit de la nouvelle de Tchekhov « *La Salle n° 6* » (1892).

des tracts illégaux pour les ouvriers qui, transférés à l'extérieur, furent diffusés par l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière ».

Quels trésors d'ingéniosités Vladimir Ilitch déploya alors pour tromper les gendarmes ! Exilé par la suite dans un village perdu de Sibérie, à plus de quatre mille verstes des principaux centres urbains, il poursuivit son œuvre révolutionnaire. Non seulement ses travaux légaux étaient orientés vers la promotion des idées marxistes, vers la lutte contre les narodniks et les « marxistes légaux », mais il écrivit aussi des œuvres illégales en exil : une brochure sur « *Les Tâches des sociaux-démocrates russes* » et des articles pour l'organe du parti « *La Gazette des ouvriers* », dont il avait été élu rédacteur en chef lors du Ier congrès du parti malgré son absence. Son autorité au sein du parti était déjà grande à l'époque. C'est en exil qu'il rédigea également son fameux « *Anti-crêdo* »⁵⁶ contre les « économistes », les bernsteiniens à la sauce russe ; il le mit à chantier à la suite d'une réunion avec ses proches camarades et il prit également contact avec d'autres exilés à ce sujet.

Les camarades qui observèrent de près Vladimir Ilitch en exil furent stupéfaits de la ténacité et de l'énergie avec lesquelles il travaillait là aussi. Même dans ces conditions, il se distinguait par sa forte détermination. En comparaison, combien d'autres furent brisés par la « *maudite tyrannie de la vie d'exil* ». [Martov](#), qui fut exilé dans le district de Touroukhansk, écrivit une chanson à ce sujet. L'une des strophes disait : « *Là-bas, en Russie, les gens sont très fervents, là l'habit du héros leur va bien, mais de longues années d'exil auront tôt fait d'écorner les dorures. Voyez, comment le valeureux héros rentre chez lui sous la forme d'une poule mouillée* ».

Vers la fin de son exil, Vladimir Ilitch commença toutefois à se troubler : il craignait qu'on ne rajoute pas du temps à sa peine, ce qui arrivait parfois, il était plein de projets pour d'autres tâches, pour la création d'un organe du parti sur lequel, comme un échafaudage, le parti serait créé, et il craignait un nouvel ajournement à cet objectif. Heureusement, sa peine ne fut pas prolongée et il put retourner en Russie. Il rétablit la liaison avec ses camarades et organisa clandestinement la « réunion de Pskov »⁵⁷, se rendit à Peter pour voir d'autres camarades et n'échappa que par hasard à une arrestation de trois semaines.⁵⁸

L'attitude de Vladimir Ilitch à l'égard du peuple, son rapport avec lui sont également déterminés par sa conviction fondamentale de la lutte révolutionnaire, des intérêts de la cause. « *Sans débats, sans disputes, sans luttes d'opinions, aucun mouvement, y compris le mouvement ouvrier, n'est possible.* »⁵⁹, écrivit Vladimir Ilitch. Et dans ces disputes, quelle que soit la dureté et l'implacabilité de Vladimir Ilitch à l'égard de ses adversaires, il n'y mettait rien de personnel. C'était sa force. Si vous lisez les lettres de Vladimir Ilitch à ses camarades, publiées ou non, vous constaterez qu'il lui arrive de réprimander durement tel ou tel camarade pour telle ou telle erreur, pour une erreur de ligne et il semble que rien n'a plus d'importance que cela. Et voilà que l'erreur est rectifiée, que la ligne est corrigée, que le travail amical reprend et les camarades ne se sentent ni offensés ni mécontents, comme si rien ne s'était passé. L'intérêt de la cause passait avant tout. Bien entendu, s'il ne s'agissait pas d'une erreur passagère, mais d'un désaccord profond et fondamental, Vladimir Ilitch avait une attitude différente. Il se séparait alors de la personne, même s'il avait été très proche d'elle auparavant (Plekhanov, Martov). Rarement Vladimir Ilitch a traité quelqu'un avec plus de respect, rarement il a aimé quelqu'un plus que Plekhanov, rarement il a eu une sympathie aussi affectueuse pour quelqu'un que pour Martov, mais les intérêts de la cause passaient avant toute chose. Ces divergences et ces ruptures de toutes sortes lui étaient particulièrement difficiles à supporter. Après le deuxième congrès et la scission, il tomba sérieusement malade. Il prit régulièrement des initiatives pour rallier Plekhanov et Martov à sa cause, parce que c'était dans l'intérêt de la révolution.

56 Il s'agit de la « *Protestation des sociaux-démocrates russes* » écrite par Lénine (voir : Lénine, *Œuvres complètes*, tome 4, pp. 163-176, éd. en russe).

57 Il s'agit de la rencontre entre les marxistes révolutionnaires et les « marxistes légaux » (P. B. Strouvé, M. I. Tougan-Baranovsky) fin mars-début avril 1900 sur la question de l'aide de ces derniers à la publication du journal « *Iskra* » et de la revue « *Zaria* ». Lors de cette réunion, le « *Projet de déclaration du comité de rédaction d'Iskra et de Zaria* », rédigé par Lénine y fut discuté.

58 Lénine fut emprisonné du 21 au 31 mai (3 juin au 13 juin) 1900.

59 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 24, p. 166 (éd. en russe).

L'autre trait principal et caractéristique de Vladimir Ilitch était son attitude à l'égard des masses. Vladimir Ilitch éprouvait un sentiment particulier pour les masses, une attraction envers elles, un lien étroit et constant. Comme je l'ai dit, Vladimir Ilitch commença à étudier ces masses alors qu'il était encore un jeune homme. Il fit connaissance avec les masses paysannes lorsqu'il vivait dans les villages de Kazan, de Samara et, plus tard, de Sibérie. Et à Pétersbourg, lorsqu'il travaillait parmi les ouvriers, il avait une approche très particulière de ces derniers. Vladimir Ilitch s'intéressait à tous les détails qui caractérisaient la vie quotidienne, la vie des ouvriers, il essayait de comprendre la vie de l'ouvrier dans son ensemble, de trouver quelque chose qui puisse être intégré pour mieux approcher l'ouvrier avec la propagande révolutionnaire. Le lien entre la théorie et la pratique était la particularité du travail de Vladimir Ilitch dans les cercles ouvriers. Et lorsqu'il s'adressait aux ouvriers ou écrivait pour eux, il essayait toujours de parler et d'écrire de manière à ce qu'il soit compris par eux. Lorsque les membres du groupe « Libération du travail » reçurent la brochure de Lénine « *Explication de la loi sur les amendes* » et lui adressèrent leurs éloges, Vladimir Ilitch leur répondit que les commentaires de Plekhanov et d'[Axelrod](#) sur ses tentatives littéraires (pour les ouvriers) l'avaient « énormément encouragé ». « *Je n'ai jamais rien désiré de tel que d'avoir la possibilité d'écrire pour les ouvriers.* »⁶⁰

Vladimir Ilitch confia un jour à [Clara Zetkin](#) que dans ses discours, il considérait toujours les ouvriers et les paysans comme ses auditeurs. « *Je veux qu'ils me comprennent. Partout où un communiste parle, il doit penser aux masses, il doit parler en leur nom.* »⁶¹ À l'étranger, dans l'émigration, Vladimir Ilitch était terriblement accablé par sa séparation d'avec les masses. Dans ses lettres aux camarades de cette période, il demandait constamment aux camarades travaillant en Russie de permettre aux ouvriers d'écrire davantage à l'étranger, non seulement pour la presse, mais pour que les ouvriers et les littérateurs à l'étrangers, qui étaient coupés de ces masses, ne perdent pas contact avec elles, afin qu'ils connaissent intimement leurs revendications, leur vie et leurs luttes. Il demandait dans ces lettres « ... de donner au moins parfois des images directes des conversations avec les ouvriers (de quoi parlent-ils dans leur cercle ? quelles sont leurs plaintes ? Leurs perplexités, leurs interrogations ? Leurs sujets de conversations ? et ainsi de suite). »⁶². Et lorsqu'un ouvrier se rendait à l'étranger, Vladimir Ilitch ne le lâchait plus d'une semelle, essayant de découvrir à travers lui l'état d'esprit des ouvriers en Russie par une série de questions suggestives, et il apprenait beaucoup de choses grâce à ces enquêtes. Sa confiance dans les masses laborieuses et dans leurs forces créatrices était sans limite.

La révolution offrit à Vladimir Ilitch de formidables possibilités d'exercer une influence directe sur les masses. Entre Vladimir Ilitch et les masses révolutionnaires naquit une unité si étroite qu'il était impossible de les séparer l'un de l'autre. Vladimir Ilitch était le laboratoire de la pensée révolutionnaire pour des millions d'ouvriers et de paysans révoltés, c'était un cerveau génial pour qui les pensées les plus intimes des ouvriers et des paysans et les plus hauts sommets de la connaissance scientifique étaient tous deux intelligibles. Vladimir Ilitch s'efforçait de résoudre chaque problème, vérifiant chaque étape grâce à son expérience et à des conversations personnelles avec des ouvriers individuels, souvent ordinaires. Il attachait une importance particulière à l'explication de chaque mesure aux grandes masses populaires et à la manière dont telle ou telle décision ou décret gouvernemental était perçu par les ouvriers et les paysans ordinaires. Sur sa suggestion, [A.D. Tsiouroupa](#), alors Commissaire au ravitaillement, convoqua un certain nombre de paysans ordinaires pour leur parler « à cœur ouvert » et découvrir sans détour les pensées et les aspirations des masses paysannes.

Vladimir Ilitch lui-même s'entretenait constamment avec tous les ouvriers et paysans qui venaient le voir. Ils avaient accès à lui de manière privilégiée. « *En quoi Lénine est-il grand ?* », demande dans ses souvenirs le paysan Tchernov, qui rendit visite à Lénine plus d'une fois. « *Voici en quoi. Ce n'est pas moi, bien sûr, qu'il écoutait comme une personne extraordinaire, mais à travers moi, il écoutait toute la paysannerie, et à travers moi, il prenait en compte toute la complexité de la situation à la base.* ».⁶³

60 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 46, p. 12 (éd. en russe).

61 *Ibid.*, tome 46, p. 254 (éd. en russe).

62 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 9, p. 107 (éd. en russe).

63 *Souvenirs sur Vladimir Ilitch Lénine* en 5 volumes, 3e éd. Moscou, 1984, tome 4, p. 308 (éd. en russe).

Je ne vous ai cité ici, camarades, que quelques exemples pour illustrer comment se manifestaient chez Vladimir Ilitch ces traits les plus caractéristiques dont j'ai parlé au début de mon propos. On pourrait bien sûr en citer beaucoup plus, vous les trouverez dans cet immense héritage littéraire de Lénine qu'il faut étudier et approfondir et qui restera pour de longues années un guide dans notre travail et notre lutte. Et il ne s'agit bien entendu pas de citations isolées, mais de comprendre et d'assimiler, de mettre en pratique le fond, l'esprit de l'enseignement de Lénine.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 119-127.

Quelques traits caractéristiques de Vladimir Ilitch

Les traits caractéristiques de Vladimir Ilitch étaient un grand sens de l'ordre, de la ponctualité, de la précision, et l'excellente exécution du travail qu'il entreprenait. Il ne pouvait organiquement avoir une attitude superficielle, négligente, envers aucune tâche, même la plus insignifiante. Chacun de ses travaux, depuis sa jeunesse, portait l'empreinte d'une grande réflexion, d'une exécution précise, d'une étude approfondie de la question. Cela concernait non seulement le fond, mais aussi la forme, le style et autres.

Étant extrêmement exigeant envers lui-même, il exigeait aussi des autres une bonne, consciencieuse et cultivée exécution des tâches. Rien ne le mettait autant hors de lui que le laisser-aller, la négligence, l'agitation stérile et le verbiage creux. Il fustigeait ces traits d'« oblomovisme »⁶⁴ avec le sarcasme qui lui était propre, indiquant que la difficulté principale pour le socialisme résidait dans la discipline du travail.

Il fallait lutter longuement et opiniâtrement pour instaurer cette discipline. Sa garantie était conditionnée par la présence d'un certain nombre de prérequis d'ordre matériel et culturel, qui faisaient défaut dans les premières années du pouvoir soviétique, à l'époque où nous avons commencé, comme disait Vladimir Ilitch, à construire le socialisme avec la participation de ces gens élevés par le capitalisme, corrompus et pervertis par lui.

Et il est compréhensible qu'à cette époque, on devait particulièrement souvent rencontrer un travail mal fait, négligé, bâclé, et une mauvaise qualité des produits.

Dans un cercle restreint, Vladimir Ilitch qualifiait habituellement un tel travail de « *travail soviétique* ».

Qu'un nouveau costume se déchire aux coutures, que des clous dépassent là où ils ne devraient pas être, que les enveloppes ne se collent pas malgré tous les efforts déployés, que le parquet grince et craque au point de vous faire sauter du lit la nuit, cherchant à comprendre, perplexe, ce qui se passe – « *travail soviétique* », disait Ilitch avec un soupir.

Un jour, Vladimir Ilitch exprima le désir d'avoir dans son bureau une grande carte de la RSFSR enroulée sur un bâton, mobile, afin de pouvoir voir à grande échelle n'importe quel coin de celle-ci. Cependant, il doutait fort qu'on puisse réaliser correctement une telle carte en Russie soviétique. Mais les camarades s'efforcèrent d'y parvenir, et la carte s'avéra assez satisfaisante. Vladimir Ilitch était content, mais son scepticisme concernant les qualités du travailleur russe se manifesta aussi ici.

— Est-ce vraiment chez nous, en Russie soviétique, qu'on a su faire si bien ? demanda-t-il...

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 128-129.

64 Du personnage paresseux d'Oblomov créé par le romancier Ivan Gontcharov en 1859. (Note MIA)

Quelques souvenirs de Vladilimir Ilitch Lénine

Nous vivons le deuxième anniversaire de la mort de Vladimir Ilitch Lénine⁶⁵. Voici déjà deux années que les travailleurs de l'URSS doivent construire une société nouvelle, où il n'y aura ni pauvres ni riches, où il n'y aura pas d'oppression d'une classe par une autre, sans leur guide et instructeur reconnu.

Inévitablement, on se remémore toute sa vie.

Vladimir Ilitch a dû passer de longues années en émigration à l'étranger, dans des pays étrangers, parce que le gouvernement tsariste le pourchassait en Russie et ne lui permettait pas de mener ce travail révolutionnaire auquel il avait consacré toute son existence depuis sa prime jeunesse.

Mais bien qu'il fût coupé d'une communication directe avec les vastes masses ouvrières et paysannes, il savait toujours discerner avec justesse leurs humeurs et leurs revendications. Vivant à mille verstes de la Russie, il entretenait toujours une correspondance des plus actives avec les camarades œuvrant en Russie, il insistait toujours pour que le plus grand nombre d'ouvriers écrivent dans le journal illégal « *L'Iskra* », qui était alors publié à l'étranger et dont nous célébrons le vingt-cinquième anniversaire cette année.

*« Donnons aux ouvriers une plus large possibilité d'écrire dans notre journal, d'écrire sur tout absolument, d'écrire le plus possible sur leur vie quotidienne, leurs intérêts et leur travail. »*⁶⁶

Il s'intéressait aussi à la vie et aux besoins de la paysannerie, mais les liens avec la campagne étaient alors, à l'époque tsariste, plus ténus et le travail révolutionnaire y était moins bien organisé que dans les villes, dans les usines.

Cependant, outre la correspondance, il cherchait toujours l'occasion de s'enquérir des humeurs des masses laborieuses en Russie auprès de tous les camarades qui se rendaient à l'étranger. L'arrivée d'une personne fraîche, liée au travail révolutionnaire en Russie, était toujours une fête pour Vladimir Ilitch, et personne ne savait autant tirer des visiteurs des informations sur la vie authentique en Russie que le camarade Lénine.

Lorsqu'en avril 1917, après la Révolution de Février, Vladimir Ilitch revint en Russie, il obtint enfin la possibilité d'une communication constante avec les travailleurs. À la rédaction de la « *Pravda* » à Pétrograd, où il travaillait alors, il s'entretenait pendant des heures avec les représentants des usines et des fabriques, avec les soldats qui arrivaient du front.

Il écoutait les conversations dans les tramways, engageait la discussion avec les gens « simples » lors de ses promenades, il ne laissait passer aucune occasion d'échange avec eux, car il comprenait que pour un parti qui se fixe pour tâche la libération de tous les travailleurs, il est indispensable de bien connaître la vie quotidienne de ces travailleurs, leurs besoins et leurs revendications.

Et plus tard, lorsque Vladimir Ilitch se trouvait à la tête d'un État immense et était occupé du matin jusqu'à tard le soir par un travail important au profit de tout le pays, il s'entretenait aussi volontiers et longuement avec les délégations d'ouvriers et de paysans qui lui rendaient visite, s'efforçant de n'en refuser aucun, donnant des instructions pour qu'ils soient reçus par lui en priorité.

⁶⁵ Souvenirs écrits en 1926.

⁶⁶ Lénine, *Œuvres complètes*, tome 9. p. 107 (éd. en russe).

Les rares jours où il parvenait à partir se reposer à Gorky, il y parlait avec les paysans et les paysannes des environs, les interrogeant sur leur existence, leur apportant toute l'aide qu'il pouvait.

Il arrivait que, se promenant dans les bois près de Gorky ou partant chasser à plusieurs dizaines de verstes de Moscou, il engageât la conversation avec les paysans qu'il rencontrait, les questionnant sur leur opinion concernant les différentes mesures du pouvoir soviétique, sur le fonctionnement de leurs Soviets, etc.

Ces entretiens lui donnaient la possibilité de vérifier par lui-même dans quelle mesure ces politiques étaient justes, quels changements il convenait d'y apporter.

Après l'attentat contre Vladimir Ilitch, des camarades le protégèrent et s'opposèrent à ce qu'il se promène seul dans les rues de Moscou, craignant pour lui, mais cette protection lui pesait beaucoup, et il lui arrivait souvent de s'y soustraire discrètement pour déambuler dans les rues, afin d'observer la vie de plus près.

Vladimir Ilitch enseignait aussi aux camarades qui travaillaient avec lui cette attitude sensible et attentive envers les travailleurs et leurs besoins.

Vladimir Ilitch n'est plus désormais parmi nous, mais il nous a légué en héritage le Parti communiste qu'il avait nourri, qui accomplit avec constance ses préceptes.

Sous la direction de ce parti, un nombre toujours plus grand d'ouvriers et d'ouvrières, de paysans et de paysannes, se lancent dans le travail social, dans l'organisation de notre industrie et de notre agriculture, dans l'amélioration du travail des Soviets, des études et ainsi de suite.

Des masses toujours plus étendues commencent à comprendre que la cause du Parti communiste est leur propre cause et que des efforts unis de tous les travailleurs sont nécessaires pour obtenir un sort meilleur. Ce n'est pas pour rien que Vladimir Ilitch disait que « *le socialisme vivant, créateur, est l'œuvre des masses populaires elles-mêmes* »⁶⁷.

Dans ce travail social, les femmes travailleuses – ouvrières et paysannes – prennent une part toujours plus active. C'est plus difficile pour elles que pour les hommes. Le ménage, les enfants – tout cela repose sur leurs épaules. Mais elles aussi gagnent en conscience, et elles comprennent de plus en plus que le camarade Lénine avait raison lorsqu'il disait que la libération des femmes travailleuses est l'affaire de ces femmes elles-mêmes.

Camarades paysannes ! Souvenez-vous de ce précepte du camarade Lénine et prenez une part plus large au travail social. Personne ne pourra faire plus pour améliorer votre vie que vous-mêmes !

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 130-132.

⁶⁷ Lénine, *Œuvres complètes*, tome 35. p. 57 (éd. en russe).

Extrait d'un compte-rendu paru dans «Timiryazevka» en janvier 1925

Je voudrais m'attarder ici sur certains traits qui caractérisaient particulièrement Vladimir Ilitch. Le principal d'entre eux était la détermination, la subordination de tout son être, de toute son activité à un but précis. Il savait que les idées deviennent une force matérielle lorsqu'elles s'emparent des masses.

« Lire « un peu de tout » n'est pas très d'utilité », écrivit-il à son jeune frère⁶⁸, alors qu'il est en prison. Vladimir Ilitch travaillait systématiquement, lisant attentivement des ouvrages sur une question précise, en recopiant des extraits ou en faisant des résumés.

Il savait travailler sans perdre de temps. Il est caractéristique, par exemple, qu'avant son voyage en Sibérie, en exil (il a été autorisé à s'y rendre à ses frais et à rester quelques jours à Moscou pour voir sa mère), il tira profit de ces quelques jours pour visiter la bibliothèque Roumiantsev et consulter les livres dont il avait besoin pour son travail.

Il travaillait beaucoup dans les bibliothèques en Russie et à l'étranger. Cela s'explique en partie par le manque de moyens financiers, toujours très limités pour Vladimir Ilitch, mais surtout parce qu'il y avait la possibilité de travailler tranquillement, dans des conditions plus favorables. Il n'était pas interrompu par des visiteurs, etc.

Mais en même temps, Vladimir Ilitch aimait la vie dans toutes ses manifestations. Son loisir préféré était la marche. Il essayait de trouver de nouveaux beaux endroits, le plus souvent plus déserts, faisait de longues promenades à bicyclette, ce qui lui procurait un véritable repos par rapport au travail intellectuel, à l'usure des nerfs, qui était si forte dans l'atmosphère de la vie émigrée, avec sa fragmentation en groupes, courants et ainsi de suite.

À l'exception de brefs voyages de vacances à la campagne (à l'étranger), pendant lesquels, bien sûr, il ne rompait pas totalement avec le travail politique, je ne connais pas un seul mois, d'ailleurs pas un seul jour, où il n'ait pas vécu la vie du Parti, où il n'ait pas été malade de ses échecs, où il ne se soit pas réjoui de ses succès.

Et lorsque Vladimir Ilitch tomba malade et que les médecins insistèrent pour qu'il se repose davantage, et que je le lui rappelai, voyant qu'il ne respectait pas correctement leurs instructions, Vladimir Ilitch me dit : *« Je n'ai rien d'autre ».*

Plus tard, alors que Vladimir Ilitch était déjà cloué au lit, les médecins, constatant que son moral était très bas, lui proposèrent de voir certains de ses camarades, à condition toutefois de ne pas parler de politique. Vladimir Ilitch refusa catégoriquement. *« Ils s'imaginent que des responsables politiques, se retrouvant après une longue séparation, peuvent parler d'autre chose que de politique ! »*

Vladimir Ilitch vivait intensément le travail révolutionnaire et tout échec dans ce domaine lui était exceptionnellement pénible. Il faut relire ses lettres à [Chliapnikov](#) et [Kollontai](#) à l'époque de la guerre impérialiste pour comprendre toute sa colère, sa douleur et son indignation face au chauvinisme qui submergeait même les meilleurs représentants de l'intelligentsia révolutionnaire. Il s'efforça de déchirer au moins partiellement ce voile, d'ouvrir les yeux des travailleurs. Mais les occasions de le faire étaient si rares, les liens avec la Russie si faibles. Il déversa un flot de lettres sur ses rares correspondants, insistant, pressant, exhortant.

68 Lénine, *Œuvres complètes*, tome. 55, p. 92 (éd. en russe) (la lettre adressée à sa mère, Maria Alexandrovna Oulianova, fait référence à son jeune frère, Dimitri Ilitch Oulianov).

Il écrivit par exemple à Kollontaï le 19 novembre 1916 : « *Je vous prie de vous démener, de vous renseigner, d'obtenir, de réprimander, de contraindre, de contrôler !* »⁶⁹

Le désir de faire concrétiser les choses et de vérifier leur accomplissement s'est particulièrement manifesté plus tard chez Vladimir Illich lorsqu'il devint le chef de la République des Soviets victorieuse.

Un autre trait distinctif de Vladimir Illich était sa capacité à communiquer avec les masses, à reconnaître constamment leurs intérêts et leurs exigences, à contrôler les mesures du pouvoir soviétique et du Parti par le biais de cette communication.

Au début de son activité révolutionnaire, il se rendait même dans les tavernes de Saint-Pétersbourg, où il avait l'occasion d'écouter les conversations des ouvriers, d'apprendre d'eux leurs conditions de vie et leurs revendications.

Il a maintenu le même type de communication en exil, où il a établi un lien avec la paysannerie locale grâce à des conseils juridiques.

À l'étranger, Vladimir Ilitch, qui vécut de nombreuses années en exil, a littéralement aspiré de tous les côtés toute personne nouvelle qui venait de Russie. Il aimait particulièrement parler aux ouvriers qui avaient un contact direct avec les masses.⁷⁰

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 133-134.

69 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 49, p. 201 (éd. en russe).

70 Plus loin dans le manuscrit se trouve ce passage biffé : « *Il manifesta le même intérêt pour Gapone qui, arrivé à l'étranger, exprima le désir de voir Vladimir Ilitch. Mon frère passa de longues heures avec lui, s'informant sur le mouvement ouvrier de Saint-Pétersbourg et devinant la physionomie de ce « personnage » qui termina si honteusement sa carrière* ».

Dirigeant, camarade, homme

Dans quelques jours, cela fera quatre ans⁷¹ que Vladimir Ilitch est mort. Ce qu'il nous a appris de son vivant, son riche patrimoine littéraire, devient d'année en année la propriété d'un nombre croissant de prolétaires, non seulement en URSS, mais aussi bien au-delà de ses frontières. C'est tout à fait compréhensible. De plus en plus de travailleurs de tous les pays, par le cours même de l'histoire, par leur vie, par leur lutte, sont convaincus de la justesse du chemin qu'il nous a appris à suivre et qu'il a conduit à la victoire sur les exploiters, à la possibilité de construire le socialisme par les ouvriers et les paysans de notre pays. Et pour ne pas s'écarter de cette voie, pour appliquer à tous les stades de la lutte la tactique léniniste correcte, qui seule peut conduire à la victoire la plus rapide et la moins douloureuse, les partis communistes prolétariens de tous les pays, tous les prolétaires conscients apprennent de ses *Œuvres*, se mettent à l'épreuve et testent leurs méthodes de lutte sur la base de sa riche expérience révolutionnaire. La demande de ses écrits augmente et ils sont traduits dans un nombre croissant de langues étrangères.

Jamais nous n'avons lu autant de choses sur Lénine de son vivant. Il était alors avec nous. Il a lui-même mené la lutte, déterminé la ligne du Parti et du Comintern, donné des indications à toutes les étapes de la révolution. Dans tous les cas difficiles, il était possible de s'adresser directement à lui et d'obtenir de lui des conseils et des directives. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Du reste, ce n'est qu'après leur mort que les grands et brillants personnages apparaissent à leurs contemporains et à leurs descendants dans toute leur stature gigantesque ; après leur mort, les survivants apprécient pleinement et complètement toute leur importance. Vladimir Ilitch était un tel homme.

Mais il est grand non seulement pour son enseignement, non seulement en tant que leader de la révolution prolétarienne mondiale, mais aussi en tant qu'homme, dans le meilleur sens du terme ; tous les travailleurs devraient le connaître, afin que son exemple leur permette d'apprendre à devenir de véritables communistes, dont la parole n'est pas en contradiction avec les actes, qui gagnent autorité et confiance au péril de leur vie.

Vladimir Ilitch faisait partie de ces rares personnes qui, s'étant fixé une fois pour toutes un but précis dans la vie, se dirigent résolument vers celui-ci, sans jamais s'écarter de la voie choisie, sans être gênées par les difficultés et les dangers. Leur cause devient pour eux le but et l'intérêt les plus élevés. Pour Vladimir Ilitch, cette cause était son activité révolutionnaire.

Jeune homme, alors qu'il venait à peine de quitter les bancs de l'école, il étudia avec une persévérance extraordinaire pour se préparer à ce travail révolutionnaire. Cette même persévérance s'est toujours manifestée chez lui, aussi bien dans la clandestinité qu'après la conquête du pouvoir par les Soviétiques.

La période de la guerre impérialiste fut l'une des plus difficiles pour les révolutionnaires en exil à l'étranger. Les liaisons avec la Russie étaient extrêmement ardues, il n'y avait pas d'argent, il était difficile de travailler ; de nombreux émigrés partirent au front pour défendre « leur patrie ». Rares furent ceux qui s'exprimèrent ouvertement contre la guerre, en faveur de l'internationalisme. Et les lettres qui nous sont parvenues de cette époque nous montrent avec quelle persistance et quelle persévérance Vladimir Ilitch luttait contre la guerre impérialiste, avec quelle énergie inlassable il menait l'agitation, tentait de rétablir les liens avec la Russie, etc. Et lorsqu'il confiait telle ou telle tâche, il s'efforçait de la faire exécuter d'urgence, sans délai. Ainsi, dans une lettre à la camarade Kollontaï, il écrivit : « *Je vous prie de vous démener, de vous renseigner, d'obtenir, de réprimander, de contraindre, de contrôler !* »⁷² Combien de détermination, de ténacité et de volonté d'obtenir des résultats par tous les moyens, rien que dans ces quelques mots.

Alors que Vladimir Ilitch était déjà gravement malade et ne pouvait quitter son lit, les médecins, pour le distraire un peu, lui proposèrent de voir certains de ses proches camarades, mais à condition qu'il ne leur parle pas de politique, de peur qu'une telle conversation ne trouble le malade. Vladimir Ilitch refusa

71 Ce texte a été écrit en 1928.

72 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 49, p. 201 (éd. en russe).

catégoriquement cette consigne et, lorsque les médecins partirent, il dit en ricanant : « *Quels hurluberlus, ils pensent que des responsables politiques, se retrouvant après une longue séparation, pourraient parler d'autre chose que de politique !* »

Mais en donnant sa vie à la lutte révolutionnaire, Vladimir Ilitch n'était pas un rigoriste, un homme sec. Il aimait la vie dans toutes ses manifestations, il aimait les gens, il était sensible et attentif à eux, il était d'une gaieté communicative en société. Avec les enfants, il devenait lui-même un enfant, courait et jouait avec eux, suscitant leur fervente affection envers lui. Ses meilleurs moments de repos étaient les promenades. Il aimait passionnément la nature et se familiarisait rapidement avec tous les beaux coins de la région où il devait vivre. Et, se promenant quelque part avec un fusil dans les forêts, il profitait toujours de l'occasion, lorsqu'il rencontrait un paysan ou une paysanne, pour leur parler de leur vie, pour leur demander comment allait leur ménage, quels étaient leurs besoins, etc. Il profitait de ces rencontres pour communiquer davantage avec les masses.

Vladimir Ilitch était très attentif à ses camarades, et lorsqu'il les rencontrait, en plus de parler affaires, il n'oubliait jamais de leur demander comment ils vivaient, s'ils s'étaient reposés, s'ils avaient besoin de quelque chose. Puis il les confiait aux médecins, leur demandant d'examiner quelqu'un, et il veillait à ce que les camarades dans le besoin soient aidés en leur fournissant une chambre, des vêtements, etc. Il trouvait le temps pour cela alors qu'il était surchargé de travail.

Vladimir Ilitch était exceptionnellement exigeant envers lui-même et demandait aux autres de remplir parfaitement leurs devoirs, punissant sévèrement toute omission. Mais en même temps, il pouvait se montrer indulgent à l'égard des erreurs de ses camarades, si celles-ci n'étaient pas dues à leur mauvaise volonté ou à leur négligence, mais à un malheureux concours de circonstances. Le camarade fautif trouve alors toujours le soutien et la défense d'Ilitch contre ceux qui réclament des peines plus sévères pour les coupables. Que de fois cela arrivait-il : on commettait une erreur (et qui n'en commet pas ?), on avait l'impression que tout était déjà fichu, qu'il valait mieux ne pas se montrer devant Ilitch car on était particulièrement honteux de le voir dans ces moments-là. Mais il se présentait à vous lui-même, et au lieu de la sévérité et du mécontentement, on voyait un doux sourire et le désir de tranquilliser et de reconforter. Et lorsque vous assistiez à cela, vous trouviez une nouvelle force en vous-même et vous corrigez vos erreurs mieux qu'en appliquant la rigueur et les sanctions ; bien mieux parce que cette méthode ne provoque pas d'amertume, ne conduit pas à la démoralisation une personne qui est consciente de son erreur.

Une brève note ne peut décrire l'image d'Ilitch. Il faudrait de nombreux volumes, la participation de tous ceux qui l'ont connu à la collecte de documents le concernant, une biographie détaillée de lui. Alors, les travailleurs de tous les pays ne se contenteront pas d'étudier ses œuvres, ils le connaîtront non seulement comme un dirigeant, mais aussi simplement comme un homme et un camarade aimable, sympathique et merveilleux.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 135-137.

Précision, ponctualité et clarté

L'un des traits distinctifs de Vladimir Ilitch était sa grande exactitude, sa ponctualité et sa précision dans tous les travaux qu'il entreprenait. Il ne pouvait pas traiter superficiellement, de manière désinvolte, une quelconque question, même insignifiante.

Ce trait de caractère était inhérent à Vladimir Ilitch depuis sa jeunesse. Dès le lycée, il s'acquittait de toutes les tâches scolaires avec une rigueur peu commune. Cela s'appliquait surtout aux travaux écrits, car compte tenu de la richesse de ses capacités et de son excellente mémoire, il retenait la matière pendant les explications orales du professeur en classe, et à la maison, il n'avait plus qu'à jeter un simple coup d'œil sur son cours ou à les restituer dans sa mémoire par le biais de notes. Mais la rigueur de ses travaux écrits attirait toujours l'attention à l'époque et était très appréciée par les plus petits d'entre nous.

Dmitri Ilitch raconte qu'étant enfant, il aimait regarder Vladimir Ilitch, alors âgé de 12 ou 13 ans, rédiger des dissertations⁷³, pour lesquelles il s'y attelait aussitôt, dès que le sujet était annoncé alors qu'un délai de quinze jours, était généralement fixé. Il élaborait alors le plan de sa dissertation, parcourait la littérature nécessaire et recopiait des extraits qui pouvaient lui être utiles pour la rédaction. L'ébauche de l'essai était dessinée par Vladimir Ilitch sur un côté d'une feuille de papier pliée dans le sens de la longueur. Peu à peu, jour après jour, les pages de droite du brouillon original se couvraient de toute une série de notes, de corrections, de références, etc. Il avait alors assez de temps encore, et il lui était donc possible de développer le thème sans hâte, à fond. Ce n'est pas sans raison que les dissertations de Vladimir Ilitch se distinguaient toujours par leur réflexion, leur logique, la richesse de l'utilisation du matériel, et qu'elles recevaient les meilleures notes du professeur de littérature, qui donnait souvent à Vladimir Ilitch non seulement un A, mais un A+ pour ses rédactions.

Le tableau de conjugaison des verbes français irréguliers, dressé par lui, montre bien la rigueur avec laquelle Vladimir Ilitch abordait chaque travail, même s'il le faisait pour lui-même et non dans le but de le soumettre à son professeur, conformément à une consigne.

La précision et la clarté dans l'exécution de ce travail apparemment insignifiant permettaient à Ilitch de le graver plus facilement dans sa mémoire, de trouver plus facilement la bonne forme lorsqu'il s'y référait.

J'ai souvent eu recours à l'aide de Vladimir Ilitch lors de la préparation des cours dans les classes inférieures du gymnase. Et sa désapprobation pour tout travail fait à la va-vite est restée très présente dans ma mémoire. Je devais le refaire, car cette désapprobation d'Ilitch était pire que n'importe quelle punition.

Vladimir Ilitch avait pris l'habitude de planifier la rédaction d'un article ou d'un livre. Les documents publiés dans le *Recueil* des œuvres de Lénine et dans les *Écrits* de Lénine montrent que même pour ses rapports oraux, qu'il faisait généralement sans lire de notes, il établissait toujours un plan à l'avance. Nous savions habituellement, par son humeur et son attitude, qu'Ilitch était en train de réfléchir à un travail ou à un rapport. Dans ces moments-là, il était taciturne, et il lui arrivait de marmonner quelque chose entre ses dents – « *de siffler* », selon l'expression de Nadejda Konstantinovna – et nous nous efforcions de ne pas le distraire avec quoi que ce soit d'autre.

Une étude approfondie et complète du sujet, des résumés, des notes, une analyse de tout un tas d'ouvrages sur telle ou telle question intéressaient Vladimir Ilitch lui donnaient la possibilité de parler en connaissance de cause, de s'y connaître, comme on dit, sur le bout des doigts. Ce n'est pas sans raison qu'il estimait que « lire » simplement ne servait pas à grand-chose.⁷⁴

73 Voir : Ulyanov D. I. *Kak rabotal Lenin v molodyye gody.*— V kn.: *Vospominaniya o Vladimire Il'iche Lenine* : V 5 t. 3e éd. Moscou, 1984, tome 1, p. 87-88.

74 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 55, p. 92. (éd. en russe)

L'exigence stricte d'un travail minutieux et consciencieux, que Vladimir Ilitch s'imposait d'abord à lui-même, il l'imposait aussi aux autres. Il était aidé en cela par la vérification des résultats, dans laquelle il voyait le nœud du problème avec la sélection du personnel.⁷⁵

L'ardeur avec laquelle Vladimir Ilitch s'efforçait d'exécuter les instructions qui lui étaient données peut être perçue au moins dans la phrase suivante extraite d'une de ses lettres à la camarade Kollontaï : « *Je vous prie de vous démener, de vous renseigner, d'obtenir, de réprimander, de contraindre, de contrôler !* ». ⁷⁶

On sait qu'il a également introduit la coutume d'exiger un reçu de réception à la remise d'un courrier. Mais Vladimir Ilitch ne se contentait pas de cela, il demandait lui-même ou chargeait son secrétaire de s'enquérir par téléphone de la bonne réception de la lettre et de ce qui avait été fait, exigeant des rapports quotidiens sur un certain nombre de missions importantes et un résumé de leur exécution. Il habitua ainsi le personnel de la direction des affaires et du secrétariat du Conseil des commissaires du peuple, ainsi que d'autres institutions, à la rigueur et à la diligence.

Vladimir Ilitch est resté fidèle à cette habitude de travail méticuleux, d'exactitude et de ponctualité jusqu'aux derniers jours de sa vie. Gravement malade, privé de la parole, il exigeait du médecin et de Nadejda Konstantinovna qu'ils lui fassent suivre des cours de rééducation à une heure strictement définie. Cela valait aussi pour la lecture des journaux, que l'on apportait à Vladimir Ilitch à une heure précise de l'après-midi, alors qu'il se reposait dans son fauteuil, ainsi que pour la lecture à haute voix, etc.

Il ne changea pas cette habitude bien ancrée alors que toute autre personne atteinte d'une maladie aussi grave, privée de la possibilité d'échanger avec les autres, d'exprimer ses besoins les plus urgents, se serait laissée aller au découragement, à l'apathie et aurait reporté, comme c'est le cas dans la plupart des cas, toutes ses pensées sur son état de santé.

Mais ce qui est propre à l'homme ordinaire s'exprime différemment chez les géants de l'esprit et de l'action comme l'était Ilitch. Il souffrait profondément de l'inactivité forcée, d'être exclu de son travail de prédilection, qui donnait un sens à sa vie, et essayait contre vents et marées de continuer à travailler, au moins dans le seul domaine qui restait à sa portée.⁷⁷

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 138-140.

⁷⁵ Voir *ibid.*, vol. 45, p. 16.

⁷⁶ *Ibid.*, vol. 49, p. 201.

⁷⁷ Le dernier paragraphe du manuscrit a été omis (NDLR).

L'une des plus grandes forces de Lénine

Simplicité et modestie, un grand sens démocratique et une accessibilité caractérisaient Vladimir Ilitch dans sa vie personnelle comme dans ses relations avec les autres. « *Notre morale, disait-il, découle des intérêts de la lutte des classes du prolétariat* »⁷⁸ ; et il appliquait cette règle avant tout à lui-même. Je ne citerai que quelques traits pour illustrer cela.

Vladimir Ilitch traitait les gens avec attention et bienveillance, quelle que soit leur position sociale ou leur rang hiérarchique. Les ouvriers et les délégués paysans qui venaient le voir – il aimait particulièrement s'entretenir avec eux – étaient accueillis chaleureusement, et il s'excusait s'il devait les faire attendre. En général, il respectait strictement les horaires des audiences, chargeant son secrétaire de les noter avec précision, de leur délivrer à l'avance des laissez-passer pour le Kremlin, et de vérifier ensuite l'exécution des demandes. Sans ce suivi, il ne pouvait tout simplement pas travailler.

Il était frappant d'observer l'expression des visages des paysans avant et après leur rencontre avec lui.

Voici quelques paysans attendant dans l'antichambre de Vladimir Ilitch. Mal à l'aise, ils se balancent d'un pied sur l'autre, leurs chapkas à la main. Leur visage reflète la joie de rencontrer le chef du gouvernement soviétique, mais aussi une certaine inquiétude : comment seront-ils reçus ? Que leur dira-t-il ? Avant d'entrer dans son bureau, ils se sont alignés, le plus âgé en tête ; certains se signent... Un camarade entrant plus tard dans le bureau aperçut la scène suivante : Vladimir Ilitch, assis à son bureau légèrement reculé, entouré des paysans disposés en demi-cercle. Il riait aux éclats, et tous riaient avec lui. Leur expression avait totalement changé depuis l'antichambre, comme si cette conversation chaleureuse avait dissipé leurs soucis et leurs craintes.

Au printemps 1920, le camarade [Chottman](#) rencontra en Sibérie un vieillard voûté de 75 ans, à la longue barbe blanche. C'était un communiste revenant de cours politiques à Omsk vers son village.

— Je vais bientôt mourir, disait-il, mais avant, je voudrais voir Vladimir Ilitch Lénine. Juste le voir, notre bien-aimé, ensuite je pourrai partir en paix.

Chottman décida de lui organiser une rencontre. Lénine accepta avec plaisir.

« Lorsque j'introduisis le camarade Poutintsev dans le bureau, Lénine se leva, s'approcha du vieil homme éperdu et, lui prenant les mains, déclara :

— Bonjour, Ilya Danilovitch.

Sous le coup de l'émotion, ce dernier murmura :

— Cher dirigeant, un salut de Sibérie...

*Lénine l'installa face à lui près de la fenêtre et l'interrogea en détail sur la vie des cosaques sibériens. Poutintsev répondit avec précision, critiquant sans détour les défauts de l'appareil soviétique et louant les bonnes lois sans flatterie. Visiblement séduit, Lénine conversa avec lui comme avec un vieil ami, évoquant même son propre passé en Sibérie. Au départ, Lénine l'étreignit et l'embrassa fraternellement ».*⁷⁹

Un autre épisode est révélateur. Un jour, captivé par un paysan, Lénine l'invita à écrire un article. Ce dernier refusa, ayant perdu ses lunettes en voyage. Lénine écrivit alors au camarade [Sémachko](#) :

⁷⁸ Lénine, *Œuvres complètes*, t. 41, p. 309. (éd. en russe)

⁷⁹ Lénine reçut I. D. Poutintsev le 26 juin 1920. (N.d.Éd.)

« Nicolas Alexandrovitch !

*Le camarade Ivan Afanassievitch Tchekounov, paysan laborieux et propagandiste original du communisme, est ici. Il a perdu ses lunettes... Pourriez-vous l'aider à en obtenir de bonnes ? Veuillez m'informer si cela est possible. »*⁸⁰

Peu avant sa maladie fatale, lors d'un séjour à Kostino, Lénine voulut inspecter l'étable. Le gardien, ne le reconnaissant pas, lui interdit l'accès. Sans un mot, Lénine rebroussa chemin calmement.

Même chez le coiffeur du Kremlin, il attendait son tour, jusqu'à ce que les présents protestent, refusant qu'il perde ainsi son temps.

Durant les premières années soviétiques, en période de pénurie, Lénine redirigeait systématiquement les denrées qui lui étaient destinées vers les orphelinats ou les hôpitaux. Seules les provisions envoyées par des proches camarades faisaient exception.

Sa modestie transparaît aussi dans les questionnaires des congrès. À la question « *Parlez-vous couramment une langue étrangère ?* », il répondit : « *Aucune* »⁸¹. Pourtant, ses discours en allemand – parfois hésitant sur un mot, mais toujours clairs – provoquaient des ovations enthousiastes.⁸²

Lors de son 50^e anniversaire, il déclara : « *Camarades ! Je dois d'abord vous remercier pour deux choses : vos salutations, et surtout de m'avoir épargné les discours d'anniversaire.* » (Il était arrivé en retard.)

Il conclut en souhaitant que le Parti « *ne devienne jamais arrogant...* ».⁸³

M.I. Ul'yanova, O.V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 141-144.

80 Lénine, *Œuvres complètes*, t. 52, p. 83-84. (éd. en russe)

81 Dans le manuscrit, le passage suivant poursuit : « *Malgré une surcharge de travail absolument surhumaine, Vladimir Ilitch trouvait le temps de s'entretenir, ne fût-ce que quelques minutes, avec des ouvriers et des paysans. Et à défaut de conversation, de lire une dizaine ou deux de lettres de paysans. Lénine accordait une grande valeur à ces lettres. Il disait au camarade V. Karpinsky : « Ce sont là de véritables documents humains. Voilà ce que je n'entends dans aucun rapport. » Il ne serait pas mauvais que les nouveaux types de bureaucrates – les bureaucrates soviétiques avec une carte du parti dans la poche, dont un certain nombre se trouvent encore dans notre appareil – méditent l'exemple de l'attitude de Lénine envers les sollicitations personnelles et les lettres des travailleurs et leur accordent plus d'attention...* » (N.d.Éd.)

82 Maria Oulianova fait apparemment référence au questionnaire rempli par Lénine lors du recensement pan-russe des membres du PCR (b) le 13 février 1922, dans lequel, à la question de savoir quelles langues il parlait couramment outre le russe, Lénine répondit : « *Aucune couramment* » (Lénine, *Œuvres complètes*, t. 44, p. 509). Le manuscrit poursuit ainsi : « *Au XI^e congrès du parti, Vladimir Ilitch, à la question : « Quel travail de parti effectuez-vous actuellement ? » répondit : « Membre du Comité central du PCR », et à la question : « Quelle participation prenez-vous actuellement au mouvement coopératif et syndical ? » répondit : « Aucune. » Il sous-entendait par là qu'il ne prenait pas une part directe à la cellule coopérative primaire et à l'organisation syndicale de base. Cela était vrai, mais il était tout aussi vrai qu'en tant que dirigeant de tout notre pays, de son économie et de toutes ses organisations, il dirigeait inévitablement et très attentivement l'ensemble des questions du mouvement syndical et de la coopération.* » (N.d.Éd.)

83 Lénine, *Œuvres complètes*, t. 40, p. 325, 327. (éd. en russe). Ensuite dans le manuscrit : « *Encore quelques exemples. Il est connu que les auteurs réagissent de manière particulièrement sensible non seulement au rejet de leurs articles, mais aussi à leur correction par la rédaction. Il n'en était pas de même avec Ilitch. Une fois, alors que le camarade Karpinsky lui demandait d'écrire un article pour le quatrième anniversaire de « La Pauvreté », Vladimir Ilitch répondit en indiquant toute une série de contraintes sérieuses : «... c'est pourquoi je ne peux rien écrire de valable. Si ce qui est joint convient, publiez-le ; si cela ne convient pas, jetez-le à la corbeille, ce sera mieux. » » La simplicité et la modestie distinguaient Vladimir Ilitch, comme je l'ai indiqué, dans sa vie personnelle aussi. Inutile de parler de la période d'émigration, où il avait, comme il le disait, « l'existenz-minimum d'un ouvrier parisien », et en réalité encore moins. Mais même durant la période soviétique, lorsque ses conditions matérielles s'étaient radicalement améliorées, il était resté fidèle à lui-même. Tout devait être simple, modeste, sans aucune ostentation. »*

Une variante du manuscrit indique : « *Vladimir Ilitch était un communiste authentique, et une meilleure connaissance de sa vie, de son caractère, de ses traits et de ses habitudes apportera une grande utilité directe à beaucoup, beaucoup de jeunes membres du parti, aura pour eux une valeur éducative, leur montrant comment un vrai communiste doit se comporter, les préservera de nombreuses erreurs, de la suffisance et de la morgue. Vladimir Ilitch connaissait parfaitement sa propre valeur et comprenait son importance, et la simplicité et la modestie qui le distinguaient n'étaient pas le signe d'une sous-estimation de cette importance ni d'une minimisation de son rôle, mais la manifestation d'une culture authentiquement élevée, géniale.* » (N.d.Éd.)

Notes sur les souvenirs d'Ilich

En février (1923), lorsque la santé de Vladimir Ilich se fut un peu améliorée et que Foerster⁸⁴ lui permit d'étudier et de dicter plus longtemps, ses cours duraient parfois deux heures à deux heures et demie par jour. C'était pour, ainsi dire, des cours officiels, homologués. Mais ce temps n'incluait pas, bien sûr, sa réflexion sur ses articles. Ceux-ci s'élaboraient dans l'esprit de Vladimir Ilich aux moments où il se trouvait, comme on pouvait le croire, dans l'inactivité la plus complète. Mais son travail de réflexion se poursuivait même à ces moments-là.

Le temps de la dictée étant limité, il fallait se dépêcher et, par conséquent, se préparer à l'avance, afin de ne pas gâcher l'occasion, déjà courte, de coucher ses pensées sur le papier. Et lorsque Vladimir Ilich était au mieux de sa forme, il dictait rapidement, sans s'arrêter. Cela donnait l'impression qu'il ne dictait pas, mais qu'il parlait vite, accompagnant son propos de grands gestes.

Il faut également tenir compte du fait que Vladimir Ilich n'avait pas l'habitude de dicter ses articles. Il n'avait jamais eu recours aux services d'un sténographe lorsqu'il était en bonne santé, soulignant qu'il lui était difficile de se passer d'un manuscrit devant lui. Il semble qu'une seule fois dans sa vie, sur les conseils d'un camarade, il ait essayé de dicter, mais l'expérience fut infructueuse. Vladimir Ilich était gêné, pressé, et l'enregistrement fait par le sténographe⁸⁵ ne le satisfaisait pas du tout ; il récrivit tout l'article. Une préparation préalable plus importante lui était donc nécessaire lorsqu'il était privé de la possibilité d'écrire lui-même et qu'il devait recourir à l'aide d'un sténographe.

Vladimir Ilich lui faisait lire les articles déchiffrés, y apportait des corrections et des ajouts, les retravaillait jusqu'à ce qu'ils le satisfassent. Et les jours où le travail allait mieux et où Vladimir Ilich voyait les résultats, il était de meilleure humeur, plaisantait et riait. Mais même à cette époque, Vladimir Ilich était occupé, bien sûr, non seulement par des notes, auxquelles, selon la formule des médecins, « il ne faut pas s'attendre à une réponse ». Il s'occupait également de l'actualité et essayait de l'influencer.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, p. 145.

⁸⁴ Otfried Förster, professeur de neuropathologie. (N.d.Éd.)

⁸⁵ Il s'agit du sténographe Yakov Khlebnikov. (N.d.Éd.)

Conversation avec les élèves de l'école n°364 à Moscou le 23 novembre 1936

Je voudrais vous parler un peu du chef et fondateur de notre parti, V. I. Lénine. Vladimir Ilitch était par nature un homme très doué, très capable, mais s'il est devenu ce qu'il était, si sa voix est écoutée, comme elle l'est aujourd'hui par les prolétaires du monde entier et les peuples opprimés de tous les pays, c'est parce qu'il a été capable de travailler dur et avec persévérance sur lui-même. Il a bénéficié de conditions très favorables pour son éducation, pour qu'il devienne ce qu'il était. Nos parents étaient des gens cultivés et idéalistes qui accordaient beaucoup d'attention à leurs enfants. Mon père a d'abord été enseignant, puis inspecteur et directeur des écoles publiques de Simbirsk, aujourd'hui région d'Oulianovsk. À l'époque, à la fin des années 1860, c'était un travail très difficile. Il avait décidé de se consacrer à la cause de l'enseignement public primaire.

Le gouvernement tsariste n'était généralement pas favorable à l'éducation du peuple, à lui ouvrir les yeux. Il était bien plus simple pour lui de réprimer un peuple ignorant et inconscient, et la lutte pour les écoles, pour en augmenter le nombre et améliorer leur organisation, rencontrait de grands obstacles. Le gouvernement ne débloquent pas de fonds spécifiques pour les écoles. Elles étaient financées par les paysans eux-mêmes, et pour obtenir davantage de contributions pour leur entretien et leur organisation, il fallait convaincre les paysans de l'utilité d'instruire leurs enfants.

À cette époque, en 1869, lorsque notre père arriva à Simbirsk (actuellement Oulianovsk), la situation dans de nombreuses écoles y était désastreuse. Les châtiments corporels et le par-cœur y étaient courants. Les enfants retiraient très peu de connaissances de ces écoles. Les paysans considéraient ces établissements comme une obligation et n'y portaient aucun intérêt. Un travail opiniâtre était nécessaire pour les intéresser, améliorer les écoles et leur faire comprendre l'intérêt d'instruire leurs enfants. Notre père parcourait la région par tous les temps, en automne comme en hiver. Ici, il devait discuter avec les paysans lors d'une assemblée ; là, trouver un mécène pour un soutien matériel ; ailleurs, observer la manière dont les enseignants dispensaient leurs cours. La tâche était ardue, mais notre père s'y passionna. Cela devint l'œuvre de sa vie, à laquelle il se consacra entièrement.

Son travail porta ses fruits. Les écoles furent réorganisées, et il forma une génération d'instituteurs plus tard surnommés les « oulianovtsy ». La période de son activité fut appelée « l'époque oulianova ». Notre père voulait que les enseignants voient leur métier non comme un simple gagne-pain, mais comme une mission idéologique, et qu'ils soient de véritables pédagogues. Il organisa des stages et forma de nouveaux enseignants. Nous voyions notre père brûler d'enthousiasme au travail, ne s'épargnant jamais. Nous apprîmes que le devoir prime sur tout. Son exemple eut une grande influence sur ses enfants, y compris Vladimir Ilitch.

Notre mère était une femme cultivée et engagée. Plus tard, elle devint notre complice dans le travail clandestin. Elle nous aidait à échapper aux gendarmes, à écrire des lettres et à cacher de la littérature subversive. Elle accordait beaucoup d'attention à nos éducations, sans entraver notre liberté, tout en maintenant la discipline. Elle et notre père veillaient à notre développement intellectuel. Ils nous incitaient à lire les meilleures œuvres des classiques russes et étrangers. Ma sœur aînée et Vladimir Ilitch racontaient que cette habitude était si ancrée qu'ils restaient indifférents lorsque leurs camarades leur proposaient des romans de pacotille.

Les enfants commencèrent tôt à lire les classiques, mais aussi des articles critiques de Pissarev et Dobrolioubov, alors interdits. Vladimir Ilitch apprit dès son jeune âge à travailler avec acharnement. Il développa une grande capacité de travail et une rigueur dans l'exécution de ses tâches. Je me souviens rarement l'avoir vu oisif. Les jours de congé, quand on allait rendre visite, au théâtre ou en promenade, lui restait à étudier ou lire. Lire, pour lui, n'était pas une activité passive. S'il s'intéressait à un sujet, comme l'histoire, il ne se contentait pas des manuels. Il empruntait des livres en bibliothèque et lisait abondamment.

Mon frère aîné⁸⁶ me racontait qu'il aimait observer Vladimir Ilitch rédiger ses dissertations. Alors que nous remettions souvent ce travail au dernier moment, lui s'y attelait immédiatement. Il structurait son texte, esquissait un plan, puis consultait des ouvrages en bibliothèque, prenant des notes méticuleuses. Il rédigeait d'abord une version brouillon, la relisait, ajoutait des corrections, puis recopiait au propre. Ses dissertations recevaient systématiquement les meilleures notes.

Il étudiait les sujets en profondeur, par intérêt personnel, non par obligation. Grâce à cela, il maîtrisait parfaitement ses matières. J'ai conservé certaines de ses notes, comme ses listes de verbes irréguliers français, rédigées avec une précision exemplaire.

Il m'aidait en langues, l'hiver en ville, l'été à la campagne. Je fus frappée par son exigence. Un jour, alors que je dessinais à main levée une carte de l'Europe, il m'obligea à la refaire au compas pour plus de précision. La seconde version obtint son approbation. Il me fit même coudre un cahier pour noter du vocabulaire, mais critiqua mes fils noirs sur papier blanc : « *Qui fait ça ?* » Nous vivions alors dans l'actuel kolkhoze « Le Coin de Lénine ». À 18-19 ans, il s'était aménagé un bureau en plein air avec une table et un banc, où il étudiait du matin au soir. Personne ne l'y forçait ; il voulait parfaire son éducation. Il prenait des notes et synthétisait pour mieux mémoriser. Lors de nos cours de langue, il me poussait à traduire seule : « *Essaie, je corrigerai après, mais travaille par toi-même.* » Nous apprenions par la lecture, non le par-cœur.

Cette persévérance le caractérisa toute sa vie. Il s'inspirait de notre sœur Olga, très travailleuse, et de notre frère Alexandre Ilitch, qui disait à l'université : « *Je ne peux pas travailler plus de 16 heures par jour.* » Vladimir Ilitch comprenait que le talent sans effort mène à l'échec. Ses articles et travaux s'appuyaient toujours sur une documentation exhaustive.

En 1887, notre frère Alexandre fut exécuté pour avoir comploté contre Alexandre III. Vladimir Ilitch, qui le vénérât, en fut profondément marqué. Ce drame le poussa sur la voie révolutionnaire. Bien que surnommé « *le ministre par l'intellect* », il méprisait les carrières bourgeoises. Il comprit qu'Alexandre s'était trompé de méthode : pour changer la société, il fallait éduquer les masses ouvrières et les mobiliser. Durant sa jeunesse, il étudia assidûment les fondateurs du marxisme, s'armant théoriquement pour guider le prolétariat.

À l'université, il ne resta que trois mois. Rejeté des établissements prestigieux en tant que frère d'un révolutionnaire exécuté, il intégra Kazan, où les conditions étudiantes étaient misérables : pas de cercles autorisés, surveillance permanente. Après des manifestations pour plus de droits, il fut expulsé et exilé.⁸⁷ Il étudia alors en autodidacte, demanda sans succès à partir à l'étranger, et prépara en quatre ans des examens qu'il réussit brillamment. Devenu avocat par nécessité financière, son esprit était tout à la lutte révolutionnaire.

En 1893, à Saint-Pétersbourg, il organisa des cercles ouvriers clandestins. À l'époque, réunir ne serait-ce que quelques personnes exigeait de trouver un logement « propre », de surveiller les mouchards. Sans moyens techniques, le premier tract qu'il diffusa dans une usine fut écrit à la main en quatre exemplaires – deux atteignirent les ouvriers, deux furent saisis. Comparé à l'actuelle « *Pravda* », dont les tirages sont immenses, cela illustre les débuts difficiles du mouvement. Travailler dans ces conditions menait vite à l'arrestation.

En 1895, Vladimir Ilitch fut emprisonné. Nous plaisantions sur la prison comme « *sanatorium* », non pour le confort, mais parce qu'on y échappait à la cavale. Lui y écrivit *Le Développement du capitalisme en Russie*, garda contact avec l'extérieur, et continua depuis sa cellule à produire des tracts. Les visites, sous surveillance, exigeaient de la ruse : il mélangeait des mots en allemand, français ou anglais. Un jour, ma sœur utilisa ce « langage international » ; un gendarme l'interrompit : « *Parlez russe !* » Vladimir Ilitch répondit : « *Dis à cet homme doré que...* » – jouant sur le nom Goldman (de l'allemand Gold). Pour écrire en

86 Dmitri I. Oulianov

87 Lénine fut exilé dans le village de Kokouchkino, district de Laïchev, gouvernement de Kazan. (N.d.Éd.)

secret, il fabriquait des encriers avec du pain noir. Si un gardien regardait par le judas, il avalait rapidement l'encrier. Un jour, il rit : « *Journée de malchance : j'ai dû en manger six !* »

En exil, son travail se poursuivait. Son unique but : libérer les travailleurs. Rien ne l'arrêtait ; ni la prison, ni la Sibérie, ni plus tard l'émigration.

Quelques mots sur l'homme. Vladimir Ilitch était joyeux et plein de vie. Il adorait jouer au croquet et aux gorodki [*jeu de quilles russe*] avec l'enthousiasme d'un enfant. Il adorait les enfants. En leur présence, c'était courses et rires, comme s'il les connaissait depuis toujours. Même en 1923, malade à Gorky, lors d'un arbre de Noël, il nous fit signe de laisser les enfants s'amuser malgré le chahut : cela le réjouissait.

Il disait que notre morale découle des intérêts de la lutte de classe prolétarienne. Communiste authentique, il incarnait la simplicité, l'accessibilité et la démocratie. Devenu Président du Conseil des Commissaires du Peuple, il resta aussi modeste. Il interdisait tout gaspillage. Au Musée Lénine, une réprimande au directeur administratif⁸⁸ est exposée : celui-ci avait augmenté son salaire sans autorisation. Son logement était sobre, sans luxe. Attentif envers autrui, il multipliait les notes : « Aidez untel », « Trouvez un manteau pour X ». Il exigeait des comptes-rendus médicaux pour les camarades malades. Même face aux critiques injustes, il expliquait calmement les erreurs.⁸⁹

La jeune génération rouge doit étudier non seulement l'héritage littéraire de Lénine – grâce auquel notre Parti, sous Staline, a triomphé –, mais aussi le connaître comme homme et communiste. Cela vous fortifiera pour les combats à venir, comme en Espagne où les classes s'affrontent ouvertement. Profitez de votre jeunesse pour vous préparer : temps libre, esprit vif. Étudiez ses écrits, mais aussi sa personne.

Question : Quelle était l'attitude de Lénine envers les enseignants ?

Camarade Oulianova : Il faut contextualiser. Il étudia au lycée à la fin du XIXe siècle, dans des établissements médiocres. Les professeurs, réactionnaires et carriéristes, privilégiaient le par-cœur. Vladimir Ilitch, bien qu'écœuré par ce système, écoutait attentivement en classe, assimilant les leçons sur-le-champ. Doté d'une excellente mémoire, il n'avait pas besoin de réviser à la maison, ce qui lui laissait du temps pour lire. Il aidait même ses camarades avant les cours. Mais avec des enseignants rétrogrades, aucun lien ne pouvait se tisser. Son opposition précoce à l'ancien régime le tenait à distance d'eux.

Question : Lors de désaccords politiques, Lénine rompait-il les liens personnels ?

Camarade Oulianova : Il jugeait avant tout l'engagement révolutionnaire. En cas de petits désaccords, il critiquait fermement mais cherchait à convaincre. Avec Plékhanov ou Martov, il fut d'abord proche. Mais quand ils déviaient vers le compromis, il rompit, plaçant l'idéologie au-dessus des relations. Cependant, il tentait de ramener les égarés. Jamais de rancune personnelle ; seulement une intransigeance de principe.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 146-153.

88 Il s'agit des dispositions du Conseil des Commissaires du Peuple en date du 23 mai 1918, par lesquelles Lénine infligea un blâme sévère au directeur des affaires du Conseil, V. Bonch-Brouévitch, et au secrétaire du Conseil, N. Gorbounov, pour avoir arbitrairement augmenté son traitement de 500 à 800 roubles (cf. : Lénine, *Œuvres complètes*, t. 50, p. 78-79). (N.d.Éd.)

89 Il convient de citer ici également le passage inédit suivant des souvenirs de Maria Oulianova : «... il aimait la vie dans toutes ses manifestations, et la passion qu'il mettait toujours dans son travail (dont il sera question plus bas), il la mettait aussi dans le repos, dans les promenades, etc., etc. Il aimait les gens. La camarade Goloubeva, qui connaissait bien Vladimir Ilitch depuis Samara, raconte qu'en stratège, il observait chaque nouvelle personne, envisageant de l'utiliser. Cela lui permit également, dès ses jeunes années, d'étudier en profondeur la vie. L'étude de la paysannerie. Le sens de la camaraderie extrêmement développé chez Vladimir Ilitch (le voyage en exil, l'aide apportée aux camarades en tout et toujours. Il suffisait, par exemple, qu'il remarque l'air souffrant d'un camarade pour qu'il organise sans hésiter l'envoi d'un médecin, qu'il envoie des provisions, qu'il arrange un logement ; l'épisode à Cracovie, où il apporta un oreiller et une couverture à un camarade partant pour la Russie). » (N.d.Éd.)

Lénine et Gorky

Un grand homme nous a quittés, un géant du monde littéraire. Et comme il arrive toujours avec des esprits d'une telle envergure, après leur mort, leur rôle, leur personnalité, leur œuvre paraissent encore plus grands, plus importants pour l'humanité. C'est ce que l'on sent profondément après la mort d'Alexeï Maximovitch Gorky.

Je pense au rôle qu'il a joué, à l'importance de ses œuvres pour chacun d'entre nous. Je me souviens des années sombres de la clandestinité. Gorky à cette époque influençait la jeunesse privée du droit d'expression. Avec quelle passion nous lisions *La Mère*, nous apprenions par cœur *L'Annonciateur de la Tempête*, cette œuvre immortelle.

À la fin des années 1890, j'entrevis à peine Alexeï Maximovitch à Nijni-Novgorod où j'avais été déportée sous la surveillance de la police. Je l'ai connu de près à Pétrograd, à la veille de la révolution. Nos rendez-vous avaient lieu dans son appartement, au faubourg de Pétersbourg où, chargée de lettres et de commissions de la part de Lénine, j'allais le voir. Ilitch avait besoin d'un gagne-pain. La cherté de la vie augmentait sans cesse à cause de la guerre impérialiste. Lénine avait beau limiter ses besoins au strict minimum, à un moment donné, l'impossibilité de trouver du travail dans la presse et de « caser » ses ouvrages s'était fait sentir cruellement. Alexeï Maximovitch vint à la rescousse.

À cette époque-là, bien des choses dans la vie politique et surtout dans la vie des émigrés rebutaient Gorky qui ne comprenait pas parfois que des « braves » gens puissent se séparer, être divisés à cause de leurs convictions politiques ; cependant, Gorky comprit aussitôt le rôle que Lénine devait jouer dans notre pays et pour toute l'humanité. D'emblée, il le prit en affection, et ce sentiment était partagé par Ilitch.

Il y avait peu de personnes que Lénine aimât comme il aimait Gorky. Chaque fois qu'il voyait Alexeï Maximovitch, son visage rayonnait. Il pouvait s'entretenir avec lui pendant des heures, et il était visible que ces conversations lui donnaient une satisfaction réelle. Gorky était un homme simple, affable et charmant. C'est ce qui les rapprochait. Je me souviens des soirées musicales organisées dans l'appartement de Gorky où l'on jouait les œuvres préférées d'Ilitch ; je me souviens aussi des visites d'Alexeï Maximovitch dans notre maison de campagne aux Gorky, et de ses visites fréquentes au Kremlin dans l'appartement de Lénine. Gorky avait toujours en réserve certaines affaires pour Ilitch, un grand nombre de requêtes pour différentes personnes. S'il y avait la moindre possibilité de satisfaire ces démarches, Lénine les accueillait toujours avec la plus grande sollicitude.

Le rôle de Gorky, éducateur des jeunes écrivains débutants, est extrêmement important. On était étonné qu'il arrive à lire les manuscrits, les lettres innombrables qu'on lui envoyait en Italie, où on lui demandait aide, conseils, etc. Certaines de ces lettres passaient par mes mains quand je travaillais à la « *Pravda* » et, sans doute, aucune de ces demandes n'est restée sans réponse.

Quand il eut la possibilité de revenir en U.R.S.S., d'abord pour un bref séjour, il assistait aux réunions et aux conférences des correspondants ouvriers et paysans ; il y prenait la parole, s'entretenait pendant des heures avec les ouvriers, les ouvrières et les paysannes. Combien d'entre eux furent encouragés par ses conseils, son appui, ses paroles amicales.

Gorky n'est plus aujourd'hui. Mais même mort il continuera à servir la cause à laquelle il consacra sa vie entière. Dans ses œuvres immortelles, les travailleurs de tous les pays apprendront à apprécier l'homme, à lutter pour une vie meilleure, pour une vie radieuse, dans le monde entier, pour le communisme.

Lénine et Gorky. Lettres, souvenirs, documents. Moscou: Éditions du progrès [1965], pp. 342-343.

Lénine et la musique

Vladimir Ilitch aimait beaucoup la chanson « *Torturé par une dure captivité* ». L'un des motifs d'opéra préférés de Vladimir Ilitch, qu'il sifflotait souvent, était l'air de « *La Dame de Pique* » : « *Je t'aime, je t'aime immensément, je ne peux pas vivre un jour sans toi...* ».

Au cours des dernières années de sa vie, Vladimir Ilitch n'écoutait que très rarement de la musique : il était trop occupé et n'avait pas le temps de se divertir. Mais à plusieurs reprises, j'ai pu constater qu'il écoutait la musique avec plaisir et qu'elle lui faisait une forte impression. Un jour, c'était après une représentation symphonique où il avait été entraîné, je crois, par Alexeï Maximovitch [Gorky], Vladimir Ilitch était ravi du concert, dont il avait entendu une partie, et il déclara qu'il lui faudrait de temps en temps aller écouter de la musique. Une autre fois, il écouta avec plaisir Dobrovein jouer dans l'appartement d'Alexeï Maximovitch⁹⁰. Il demanda d'ailleurs à Dobrovein de jouer la sonate « *Appassionata* » de Beethoven, qu'il aimait beaucoup. Il la connaissait pour l'avoir entendue interprétée par [L. F. Armand](#) lorsqu'elle était à l'étranger. Dobrovein promit de répéter cette sonate et de la jouer pour Vladimir Ilitch une autre fois, mais, autant que je m'en souviens, cette nouvelle échéance n'a pas eu lieu....

L'« *Appassionata* » fut également joué pour Vladimir Ilitch par M. I. Vygovskaya-Stetskevich. Elle jouait de nombreuses œuvres, mais Vladimir Ilitch lui demanda également de jouer du Beethoven et il l'écouta avec beaucoup d'attention.

Lors de la rénovation de notre appartement en 1922, Vladimir Ilitch demanda à ce qu'une pièce soit séparée par un mur, des rideaux, etc. La raison de cette demande était qu'il voulait me donner plus de liberté pour inviter des connaissances dans mon appartement. Il savait qu'il y avait plusieurs musiciens parmi eux, et il avait des raisons de supposer que je ne les invitais pas lorsqu'il était à la maison, de peur d'être dérangé par la musique.

Mais il m'a aussi expliqué ce souhait par le fait qu'avec cet arrangement, il pourrait, quand il le voudrait, venir écouter de la musique pendant un court moment pour pouvoir ensuite s'en isoler.

Un tel concert à domicile eut lieu à l'automne 1922, mais seulement une fois.....

Vladimir Ilitch vint nous voir, écouta un peu de piano et de chant⁹¹ et s'en alla dans sa chambre. La musique avait manifestement trop d'effet sur ses nerfs et le fatiguait.

Il écouta encore de la musique à Gorky, quelques mois avant sa mort. L'un des camarades qui s'occupait de Vladimir Ilitch, le docteur N. S. Popov, s'asseyait au piano lorsque Vladimir Ilitch était dans sa chambre à l'étage ou sur la terrasse. Il écoutait avec un plaisir manifeste les sons de la musique qui lui parvenaient et, avec les quelques mots qu'il pouvait prononcer, il encourageait Nikolaï Semionovitch à continuer à jouer.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 156-157.

90 Ce fut le 20 octobre 1920 dans l'appartement de E. P. Pechkova (rue Mashkov (aujourd'hui rue Chaplyguine), 1a, appartement 16). (N.d.Éd.)

91 Une amie de Maria Oulianova, S. A. Krylova, y a chanté avec l'accompagnement d'O. P. Toom. (N.d.Éd.)

Apprendre les langues étrangères ou l'Espéranto ?

La communication internationale⁹² entre les travailleurs de différents pays et le renforcement de la solidarité internationale entre eux sont grandement entravés par la différence de langues. Cette circonstance constitue dans une large mesure un obstacle à l'établissement d'une communication vivante et animée lorsque des délégations de travailleurs étrangers visitent, par exemple, le pays des Soviets, ainsi qu'à la correspondance entre travailleurs de différents pays, dont le besoin s'accroît, tout d'abord, en raison de l'intérêt que les travailleurs étrangers portent à notre Union et à la construction d'une nouvelle société qui s'y déroule. Dans ce contexte se pose inévitablement la question de la langue dans laquelle cette communication doit s'effectuer. Cette question n'est pas nouvelle et a été soulevée plus d'une fois dans les pages de notre presse, car « *la langue* », comme l'a dit à juste titre Lénine, « *est le moyen le plus important de la communication humaine* ». ⁹³

Dans la brochure *Le mouvement ouvrier à l'étranger et les relations internationales*⁹⁴, l'auteur de ces lignes suggérait aux travailleurs de s'intéresser en premier lieu à l'étude des langues étrangères, car « *outre la possibilité de correspondre avec des travailleurs d'autres pays et de lire de la littérature étrangère, cela leur donnerait l'occasion de communiquer en direct avec des travailleurs étrangers lors de leurs excursions au Pays des Soviets, qui deviennent de plus en plus fréquentes* ». La même brochure note que « *la langue espéranto ne doit être considérée que comme un palliatif, comme un moyen provisoire, et non comme un idéal pour une telle correspondance. Il est vrai qu'elle est « facile à apprendre... »* » soulignons-nous.⁹⁵

Si cette langue pouvait, par ses qualités (et pas seulement parce qu'elle est facile à apprendre), rivaliser avec n'importe laquelle des langues étrangères vivantes, les moqueries et les stigmatisations ne seraient pas assez fortes et elle serait depuis longtemps passée de sa forme embryonnaire à une forme plus élevée, et aurait acquis à la fois une plus grande reconnaissance et une plus large diffusion.

Il est beaucoup plus intéressant, cependant, de ne pas discuter des qualités et des inconvénients de l'espéranto, mais d'essayer d'analyser les arguments que les espérantistes avancent contre l'étude des langues vivantes étrangères : le français, l'allemand, l'anglais, etc. Ils ne s'opposent pas directement à l'étude de ces langues, mais ils « prêchent » la nécessité de cette étude d'une manière telle qu'elle peut facilement dissuader quiconque les écoute et prend leurs arguments au sérieux. En effet, d'une part, il est affirmé qu'« *il est nécessaire d'étudier les langues étrangères – cela ne fait aucun doute* » (P. Kantsiarsky). Mais dans le même recueil⁹⁶, dans un certain nombre d'articles d'autres auteurs, on trouve des références aux « *difficultés d'apprentissage des langues étrangères* », ou à la « *grande difficulté* » de leur apprentissage, en raison d'une « *orthographe extrêmement complexe et déroutante* », etc. Pour plus de persuasion, on donne l'exemple du camarade Lénine qui, « *bien qu'il ait été en exil à l'étranger pendant plus de 10 ans*⁹⁷, de son propre aveu, ne parlait couramment aucune autre langue que sa langue maternelle ». Il en est conclu que « *l'étude des langues étrangères pour des millions de personnes n'est pas possible aujourd'hui et ne le sera pas à l'avenir* » (!) (P. Kantselyarsky). « *Il est nécessaire d'abandonner complètement l'enseignement des langues étrangères dans les écoles professionnelles* », etc. Mais il plaide vigoureusement pour l'introduction de l'étude de l'espéranto dans les écoles ouvrières et vante les avantages d'une telle étude par tous les moyens possibles.

92 L'article a été rédigé en 1928 et est publié ici avec des coupures. (N.d.Éd.)

93 Lénine, *Œuvres complètes*, tome 25, p. 258. (éd. en russe)

94 Voir : Maria Oulianova, « *Rabkorovskoye dvizheniye za granitsey i mezhdunarodnaya svyaz* ». Moscou : « *Pravda* » et « *Bednota* », 1928.

95 *Ibid*, p. 107 et 108.

96 Il s'agit du recueil d'articles *Na poutyakh k mezhdunarodnomu yazyku* (sous la direction de E. K. Drezena). Moscou-Leningrad, 1926.

97 Lénine a vécu à l'étranger une quinzaine d'années (en 1895, 1900-1905 et 1907-1917).

L'objectif est ici très clair : utiliser les difficultés des langues étrangères pour promouvoir l'espéranto à plus grande échelle. Mais c'est en vain que l'on se réfère à l'exemple de Vladimir Ilitch, car il n'est pas approprié. D'une manière générale, Lénine était très exigeant avec lui-même, et s'il s'est souvent plaint de sa connaissance insuffisante des langues étrangères, il faut le comprendre de manière relative. Il est vrai qu'il lui était difficile de prendre la parole sans préparation lors de grandes réunions avec des auditoires étrangers, mais il lisait couramment plusieurs langues et connaissait bien leur langue parlée. Et puis, il faut se rappeler quel genre de vie Vladimir Ilitch menait à l'étranger, et alors l'affirmation selon laquelle la difficulté des langues étrangères est si grande que même Lénine, pendant les dix années de son séjour à l'étranger, n'a pas pu s'y confronter, tombera d'elle-même. Vladimir Ilitch consacrait tout son temps non pas à communiquer avec les étrangers, ce qui prenait relativement peu de temps, mais au travail révolutionnaire pour la Russie, pour les travailleurs russes, au travail colossal de la rédaction du journal (« *Iskra* ») et d'autres qui l'ont remplacé). Il faut comprendre qu'avec l'abondance d'articles en russe, écrits par lui à la fois pour le journal et pour un certain nombre de revues, avec la rédaction d'un grand nombre de brochures et d'ouvrages majeurs, etc., avec une telle charge de travail et n'ayant qu'un seul but, Ilitch n'a pas pu consacrer beaucoup de temps à l'amélioration personnelle des langues. Et pourtant, il maîtrisait étonnamment rapidement la nouvelle langue afin de comprendre les choses les plus importantes lorsque cela était nécessaire.

Ainsi, lorsqu'il s'est rendu en Suède pendant une semaine et demie pour voir sa mère, il a lu quelques livres en suédois au préalable et a pu maîtriser la langue au point qu'il pouvait lire les journaux et y comprendre toutes les choses les plus importantes et les plus nécessaires pour lui. Bien sûr, Ilitch se situe en ce sens à une hauteur inaccessible pour nous, les gens ordinaires. A l'heure actuelle, des millions de personnes n'apprendront pas de langues étrangères (pas plus que des millions de personnes n'apprendront l'espéranto, malgré l'assurance des partisans de cette langue), mais tous les travailleurs avancés peuvent certainement réaliser beaucoup de choses à cet égard, et il ne s'agit pas de les décourager par des difficultés, qui ne sont d'ailleurs pas si grandes que cela, mais de les aider de toutes les manières possibles, en leur expliquant l'importance de la connaissance des langues étrangères, non seulement pour la correspondance internationale, mais aussi pour accéder plus facilement à la science et à la technique bourgeoises, dont Vladimir Ilitch a si souvent souligné l'importance, et aussi pour une communication plus étroite avec les travailleurs étrangers.

Les espérantistes soulignent que Lénine n'a rien dit sur la question de cette langue (« *ils – Marx et Lénine – avaient des choses plus sérieuses à faire et ne pouvaient pas, bien sûr, s'occuper spécifiquement de ces questions* »). C'est peut-être vrai en ce qui concerne le « *spécifiquement* », mais il est faux de dire que Lénine n'a rien dit sur cette question. Vladimir Ilitch a parlé à plusieurs reprises de l'espéranto – et de manière très désapprobatrice, le jugeant trop artificiel, simpliste et peu vivant. Nous avons parlé de la question des langues à de nombreuses reprises – c'était un grand linguiste et il aimait beaucoup feuilleter les dictionnaires – mais il a seulement exprimé l'opinion – c'était peu avant sa maladie – qu'il serait nécessaire de créer un alphabet commun, ce qui serait fait, bien sûr, après la révolution. Dans leurs arguments en faveur de l'espéranto, les camarades feraient donc mieux de ne pas se référer à Lénine, dont l'opinion sur ce sujet leur est totalement inconnue.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 160-162.

À propos de quelques «souvenirs» sur Lénine

Dans ses souvenirs sur Lénine – « *Une page de journal sur Lénine* » (« *Le Projecteur* » n°4)⁹⁸ – le camarade V. Milioutine remarque avec justesse : « *Les souvenirs d'un homme aussi génial que le camarade Lénine exigent une vérification particulièrement minutieuse des faits, cette vérification que le camarade Lénine enseignait si souvent à ceux qui travaillaient avec lui* ».

Malheureusement, tous les camarades qui écrivent aujourd'hui sur Lénine ne font pas preuve d'une telle rigueur dans leurs récits. Il en résulte de nombreuses inexactitudes, des imprécisions, et le « Lénine en tant qu'homme » acquiert parfois, dans ces écrits, des traits qui lui étaient totalement étrangers ou même contraires. Ces informations erronées sont ensuite reprises par des camarades dressant des portraits de Lénine, leur conférant ainsi une apparence d'authenticité établie.

Parmi ces inexactitudes, on en trouve plusieurs dans le n°2 du journal des jeunes pionniers « *Le Tambour* ».⁹⁹ Les jeunes camarades y proposent même une explication fantaisiste à « *la raison pour laquelle Ilitch s'appelait Lénine* ». Contrairement à la réalité, ils affirment que la mère de Lénine se prénomait Elena, qu'Alexandre Ilitch (son frère) aurait adopté ce pseudonyme en son honneur, et que Vladimir Ilitch l'aurait ensuite conservé pour lui-même.

Si ces erreurs peuvent être pardonnées à de jeunes pionniers animés par l'enthousiasme de remplir un numéro dédié à Lénine – ce qu'ils ont d'ailleurs réussi en grande partie –, et dont les inexactitudes s'expliquent probablement par la précipitation, elles sont en revanche impardonnables chez des adultes ayant dépassé l'âge du « *Tambour* ».

Dans le recueil *Sur la tombe d'Ilitch*, publié à Léninegrad par les éditions ouvrières Priboï, figure un article d'A. Menchoï intitulé « *Lénine, l'homme* »¹⁰⁰. La tâche était ambitieuse, mais l'auteur échoue principalement car les faits qu'il cite pour décrire Lénine sont, pour la plupart, contraires à la réalité. Voici quelques exemples :

« *Lénine aimait ses sœurs... Sur son bureau à Smolny, en octobre 1917 (l'ancienne chambre de la surveillante générale de l'institut) – trônaient des photographies de gens simples et bons auxquels Lénine était attaché. C'était un homme qui s'attachait facilement.* »

Ni à Smolny, ni dans aucune autre pièce où Ilitch a vécu, il n'y a jamais eu sur « la table de travail » une seule photographie de ses proches ou de ses amis.

« Il apprit vite à faucher, ne restant pas en retrait des paysans, il travaillait de toute son âme, tout entier absorbé par sa tâche. Après l'effort, il fumait avec délice du tabac à rouler... »

En réalité, Lénine n'a jamais fauché et ne fumait pas, ni « avec délice » ni autrement.

« *Lénine ne se regardait jamais dans un miroir. Durant les dix dernières années de sa vie, il n'a jamais vu son propre visage. Examinez toutes les pièces où il a vécu ces années-là : aucune ne contient de miroir.* »

Là encore, tout n'est que pure invention.

98 « *Le Projecteur* », 1924, n°8, p. 8-13.

99 « *Le Tambour* », 1924, n°2, p. 41.

100 *Sur la tombe d'Ilitch*. Léninegrad, 1924, p. 72-77.

« Lénine vivait avec son épouse, assis sur une chaise près de la table, lisant et écrivant. Son épouse préparait le repas sur un « réchaud à pétrole » : tel était son mode de vie « primitif ». Parfois, quelqu'un leur rendait visite ; alors ils restaient assis et conversaient tranquillement. Parfois, ils sortaient, puis revenaient... »

Selon Menchoï, ce mode de vie « *primitif* » aurait été celui de Lénine aussi bien à Zurich que dans le palais de Kschessinskaïa (où il n'a d'ailleurs jamais vécu), qu'à Smolny, au Kremlin et à Gorky.

On pourrait citer d'autres extraits dans la même veine, mais ces exemples suffisent.

L'auteur dépeint Lénine – un homme pour qui « rien d'humain n'était étranger », qui aimait la vie dans toute sa richesse, comme l'a justement souligné Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa dans ses mémoires¹⁰¹ – en un personnage bigot et philistin.

Prenons maintenant le n°36 de « *À bas l'analphabétisme !* », un journal destiné aux écoles et aux cercles de semi-alphabétisés. Dans l'article « *Lénine et la révolution d'Octobre* », on lit qu'en juillet 1917, « *il fut décidé de transférer le camarade Lénine à Kronstadt. Le voyage de Petrograd à Kronstadt fut organisé avec toutes les précautions. Le camarade Lénine fut déguisé en femme simple. Sous cet aspect, il rejoignit la Neva, où l'attendait un canot...* ».

Ensuite, il est raconté comment Ilitch se déguisa en marin et « *au fond de la cale, dans la chaleur, près des chaudières, il accomplissait régulièrement son quart en tant que soutier* ». Par précaution, on le faisait passer d'un navire à un autre et Ilitch servit ainsi comme soutier pendant deux semaines sur trois navires.

« C'est là que, près des chaudières brûlantes, en sueur, couvert de poussière de charbon, le chef du prolétariat révolutionnaire méditait les voies futures de la révolution. »

Un récit poignant et poétique... mais entièrement faux de A à Z.

Cette version de la cachette de Lénine en juillet 1917 fut d'abord diffusée dans « *La Gazette de Pétersbourg* », puis elle est parvenue on ne sait comment dans les pages des « *Izvestia du VTsIK* ». Mais après cela est paru l'article du camarade Emelianov, « *La Mystérieuse Cabane* »¹⁰², qui réfute entièrement cette fable. Pourquoi donc la ressusciter ?

Les souvenirs sur Lénine doivent être écrits. Chaque fait, chaque détail de sa vie rapporté par ses contemporains aura son importance pour ses futurs biographes. Mais uniquement des faits rigoureusement vérifiés et certainement pas ceux que l'on trouve dans les « souvenirs » mentionnés ici.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 163-165.

101 *Souvenirs de Vladimir Ilitch Lénine* en 5 vol. 3e éd. Moscou, 1984, vol. 1, p. 589. (éd. en russe)

102 « *La Chronique rouge* », 1922, n°4, p. 133-139.

Préface au livre de Maria Skrypnik «Souvenir d'Ilitch»

Dans notre littérature¹⁰³, qui est loin d'être riche en mémoires bien écrites sur Vladimir Ilitch, sa vie et son travail dans la période de 1917 et du début de 1918 sont les moins bien couverts. C'est pourquoi on ne peut que se réjouir du livre proposé aux lecteurs par la camarade M. N. Skrypnik, qui a travaillé pendant plusieurs mois comme deuxième secrétaire du Conseil des commissaires du peuple. Ce travail lui a permis d'être en contact quotidien avec Ilitch pendant cette période intense de notre révolution, de l'observer en tant que dirigeant et en tant qu'homme, d'observer son attitude envers les gens, etc.

L'un des passages les plus intéressants des mémoires de M. Skrypnik est, à notre avis, celui où elle évoque les délégations de paysans qui se rendaient en grand nombre auprès de Vladimir Ilitch à cette époque, et où elle décrit l'attitude de ce dernier à leur égard.

Ces paysans venaient de différentes provinces pour résoudre toute une série de problèmes graves et brûlants. Ils se rendaient chez le « chef des bolcheviks » et recevaient de lui des conseils et des instructions. Ils disaient ensuite : « Il nous a tout expliqué comme il le fallait ». La camarade Skrypnik, qui était chargée de recevoir les délégués en voyage et de s'entretenir avec eux au préalable, a su se mettre à l'écoute de leurs besoins, s'est familiarisée avec leur cas en détail, et c'est pourquoi le récit qu'elle fait de ces délégués, la description de l'impression produite sur eux par la conversation avec Ilitch, son attitude à leur égard, etc. sont particulièrement intéressants et vivants.

« J'ai eu le privilège, écrit-elle, d'être témoin de la joie de ceux d'entre eux qui ont pu voir cet homme merveilleux. »

Et la camarade Skrypnik a relevé à juste titre cette attitude particulière – cette « courtoise », écrit-elle – qu'avait Ilitch à l'égard des paysans démarcheurs. C'était une attitude plus douce et plus prudente, à l'égard de personnes qu'il fallait encore conquérir, persuader, rapprocher de sa compréhension du monde ; elle différait donc de l'attitude à l'égard des délégués ouvriers, dont la conscience de classe les plaçait à un niveau beaucoup plus élevé.

Les faits cités dans les mémoires de la camarade Skrypnik pour caractériser l'attitude de Vladimir Ilitch à l'égard de ses camarades sont également intéressants. Ils illustrent une fois de plus son extraordinaire sensibilité, sa capacité, malgré la lourdeur de son travail politique, à remarquer, semble-t-il, les petites expériences personnelles et les griefs de ceux qui l'entourent, à les traiter avec soin et attention.

De tous les travaux littéraires, l'écriture de mémoires est peut-être l'un des plus difficiles. Il est en effet très difficile de se distancier le plus possible de son propre rôle dans la description d'une autre personne, de toucher le moins possible à ses expériences personnelles et à ses états d'âme, qui ne sont souvent pas nécessaires à l'exhaustivité et à la vivacité de ce qui est décrit. Peu d'auteurs parviennent à maintenir la bonne proportion, même s'ils ne souhaitent pas donner à leur personnalité un poids ou une signification particulière.

La camarade Skrypnik n'a pas non plus réussi à respecter cette proportion. En l'occurrence, ses souvenirs auraient été encore plus riches si cette proportion avait été davantage respectée.

103 Cette préface de Maria Oulianova a été rédigée pour la première édition du livre de Maria Skrypnik, *Vospominaniya ob Il'iche*, Vypushchennoy Gosizdatom, 1927.

Il y a quelques inexactitudes dans le livre de la camarade Skrypnik, tant sur les conditions de vie d'Ilitch à cette époque (alimentation, sécurité, etc.) que sur certains traits de caractère... Mais ces inexactitudes peuvent être facilement corrigées. Malgré cela, le livre de la camarade Skrypnik, sera lu avec intérêt, et constitue sans aucun doute une contribution utile à la caractérisation de Vladimir Ilitch. Je souhaite seulement que d'autres camarades qui ont été en contact étroit avec Vladimir Ilitch dans leur travail partagent leurs souvenirs de lui dans la presse, ce qui donnerait l'occasion d'éclairer plus complètement son image à différentes périodes de sa vie et de son œuvre.

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 166-167.

Discours à la 12^e conférence régionale du Komsomol du Daghestan

Camarades, en 1930, cela fait dix ans que Vladimir Lénine a prononcé son célèbre discours lors du troisième congrès national du Komsomol. Ce discours devrait être un livre de chevet, devrait être connu, devrait être étudié par tous les membres du Komsomol, car les tâches que Vladimir Ilitch y a définies pour l'éducation du Komsomol, cet auxiliaire fidèle de notre parti, restent en vigueur et seront pendant longtemps encore notre étoile directrice pour l'éducation de la relève rouge, la génération qui nous remplacera, nous les vieillards, et qui, comme Vladimir Ilitch l'a dit, bâtira la société communiste. Il disait que l'une des tâches principales du Komsomol était d'apprendre, mais comment imaginait-il la manière dont le Komsomol devait étudier ?

Il disait que le Komsomol devait avoir une compréhension claire de ce qu'est le communisme et de ce qu'est la lutte. Cette étude ne peut être tirée de livres, de slogans, car il est nécessaire d'étudier la question sérieusement, il est nécessaire d'utiliser ses jeunes années pour se familiariser avec la théorie du communisme, avec les enseignements des dirigeants du communisme, et ainsi, parallèlement à l'étude, à la compréhension de la façon dont la société doit être construite, pour déterminer la politique et la tactique correctes du Parti et de notre lutte, et en même temps le Komsomol doit faire son éducation pratique.

Dix ans se sont écoulés depuis que Vladimir Ilitch a prononcé ce discours. Nous entrons déjà dans la période du socialisme, nous construisons les fondations, les tâches du Parti et du Komsomol deviennent de plus en plus vastes, de plus en plus grandioses, et dans cette période en particulier, nous avons besoin de beaucoup d'énergie de la part de la jeunesse pour prendre la part la plus active dans cette construction, non seulement pour étudier, mais aussi pour participer directement à la lutte.

Les tâches du Komsomol sont les mêmes que celles du Parti – la mise en œuvre de la ligne générale du Parti, la construction de l'industrie, le développement de l'agriculture sur la base de la collectivisation, l'organisation des fermes soviétiques – dans tous ces domaines, les membres du Komsomol, comme les membres du Parti, doivent prendre la part la plus active, partout ils doivent être des auxiliaires actifs et déterminés du Parti.

Dans les fermes collectives, les jeunes doivent veiller à leur renforcement et à leur croissance et s'efforcer d'attirer de nouveaux membres, ils doivent expliquer à leurs concitoyens qui n'ont pas encore compris le sens de la collectivisation, ils doivent les attirer dans les fermes collectives, en montrant par leur exemple combien la ferme collective est plus élevée et meilleure, combien la ferme collective est plus adaptée à notre but ultime.

Les membres du Komsomol qui travaillent dans les usines ont pour tâche d'être des combattants exemplaires dans la lutte pour l'accomplissement du Plan, dans la lutte pour l'amélioration de notre industrie.

Ainsi, dans cette lutte constante, le Komsomolets doit former un bon communiste. Il doit s'efforcer d'élever le niveau d'alphabétisation. Pendant les deux jours que j'ai passés ici avec vous, j'ai constaté le grand nombre d'analphabètes que vous avez ici, et une personne analphabète est loin de la vie politique. Dans mon travail ici, j'ai été confronté à des situations où, en raison de leur analphabétisme, les communistes étaient incapables de mettre en œuvre la politique correcte du Parti, ils restent toujours à la merci des koulaks, ils restent toujours à l'arrière lorsque les bandits se dressent contre les communistes, ils sont incapables de combattre et de défendre le pouvoir soviétique, ils sont incapables d'être de véritables et fidèles communistes.

L'une des grandes tâches du Komsomol, en particulier au Daghestan, est de participer plus énergiquement à l'élimination de l'analphabétisme. Chaque Komsomolets, chaque membre du Komsomol doit prendre part

à ce travail, doit se rendre compte que ce n'est qu'en prenant une part active à ce travail qu'ils seront de véritables membres du Komsomol.

Je connais très peu votre ville, mais en revenant de la gare, j'ai remarqué le Bureau de nettoyage de la ville. Je me suis souvenu de la joie de Vladimir Ilitch lorsqu'il avait reçu une lettre d'un groupe de paysans disant qu'ils avaient organisé l'enlèvement du fumier dans leur village, qu'ils travaillaient collectivement, etc. Je ne sais pas si vous participez au travail visant à créer davantage de manifestations culturelles, mais je vous ai donné un exemple montrant que le Komsomol peut participer activement à ce travail, que le Komsomol peut lutter pour la création de davantage de manifestations culturelles, pour la création d'une vie plus culturelle.

Je dois dire qu'à votre congrès, la participation des femmes et des jeunes filles est plutôt faible. Dans votre contexte, l'un des grands défis consiste à impliquer les femmes et les filles dans votre travail, afin de reconstruire la vie, main dans la main. Le Komsomol doit faire plus d'efforts pour attirer les filles dans son organisation.

Les grandes tâches auxquelles notre parti est confronté, ce plan général, le programme visant à réaliser le plan quinquennal en quatre ans, doivent bénéficier du soutien de la jeunesse du Daghestan rouge, de son aide la plus énergique.

Je vous invite tous à lutter aussi vigoureusement que possible, à approfondir vos études et votre travail pratique, à lutter contre toutes les dérobades, qui ne vous apparaîtront clairement que lorsque vous aurez une bonne idée de la lutte pour le communisme.

En terminant mon bref discours, je me contenterai de saluer votre 12e conférence du Komsomol du Daghestan et de vous souhaiter un plein succès dans votre travail. (*Applaudissements*)

M.I. Ul'yanova, O V.I. Lenine i sem'ye Ul'yanovykh. Vospominaniya Ocherki. Pis'ma. Moskva: Izdatel'stvo politicheskoy literatury 1989, pp. 168-170.